
3 1761 07063644 4

Il a été tiré de cet ouvrage :

Cent exemplaires de luxe, numérotés, sur papier pur fil.

LES
UTOPISTES DE L'AMOUR

DU MÊME AUTEUR

L'Esclave et les Ombres, *contes* (1913). . . . . 1 vol.

Étapes et batailles d'un hussard (1915). . . . . 1 vol.

La Justice aux armées, *chronique d'un conseil de guerre au front* (1917). . . . . 1 vol.

A PARAÎTRE :

Les Noces tragiques, *roman*.

RENÉ DE PLANHOL

LES UTOPISTES DE L'AMOUR

L'amour sentimental des Platonisants et des Précieuses.
La tradition gauloise et les Libertins.
Au XVIIIe siècle : l'amour frivole, la religion de la Nature et la Nouvelle-Cythère ;
Restif de la Bretonne et le marquis de Sade.
L'Harmonie de Fourier, le Couple-Prêtre d'Enfantin, la Vierge-Mère d'Auguste Comte.
Senancour et l'amour romantique.



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1921



Felices ter et amplius,
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus querimoniis
Suprema citius solvet amor die.

Horace, *Odes*, Livre I, XIII.
Ad Lydiam.

AVERTISSEMENT

Prisonnier d'une vie médiocre et voué à la mort, l'homme, pour échapper à son angoisse et à son ennui, recourt, comme disait Pascal, à des divertissements tels que l'ambition, la science et l'amour. L'amour, — mot divers, mouvant, profond, où semble durer tout l'émoi des siècles et qui prolonge en nos âmes ses résonnances. Au gré des heures moroses ou riantes, farouches ou voluptueuses, il nous apparaît comme fait de chagrin ou de plaisir, de langueur ou de frénésie, de constance ou de mensonge, de luxure ou de pureté. On l'adore ou on le maudit, — comme le tourment ou la félicité d'ici-bas. Et tous ces aspects sont réellement les siens, tour à tour et ensemble. Il contient en lui tous les sentiments. Et il garde encore, au tréfonds de lui-même, je ne sais quoi d'intangible et de mystérieux.

Il est, lui aussi, — comme tout ce qui est humain, — borné par la nature, soumis à l'ennui et à la mort. Depuis

qu'il y a des hommes et qui rêvent de meilleures destinées, c'est à l'amour qu'ils ont dédié leurs rêves de prédilection et, bien avant que le chancelier Thomas More eût forgé ce nom pour sa cité qui n'est nulle part, *leurs utopies. Ils ont souhaité de l'affranchir de nos misères, de le tourner en béatitude, de le rendre libre, impérissable et triomphant.*

Cette utopie d'amour, les générations l'ont poursuivie chacune à sa manière, selon que les attirait et fascinait l'un ou l'autre des visages de l'amour. On s'est limité, dans l'essai que voici, à recueillir les songeries amoureuses qui, de la Renaissance au romantisme, florirent chez nous. C'est encore une gerbe assez riche et variée, aux couleurs plaisantes ou mélancoliques, libidineuses ou virginales, aux parfums suaves ou aguichants.

Aucune littérature ne s'est, autant que la nôtre, consacrée à l'amour, et à toutes les formes de l'amour, galanterie et tendresse, jouissance et passion. Et, entre les écrivains qui ont traité de l'amour, il en est bien peu qui n'aient fait de lui une utopie. Quiconque en effet l'asservit à des lois le méconnait, quiconque le définit le mutile, en sorte que seuls ne nous offrent point de prise ceux qui se sont astreints à la vérité humaine. Sans prétendre à un rôle de catalogue ou d'inventaire, ce livre s'arrêtera davantage aux imaginations les plus significatives et aux plus singulières, à celles qui ont retenti sur les événements, à celles que leurs inventeurs ont projeté d'imposer à la vie comme, par exem-

ple, la passion chaste des Précieuses ou la luxure sanglante du marquis de Sade.

A côté de chimères amusantes et parfois gracieuses, il évoquera ainsi maintes erreurs insensées. Puisqu'en cette époque où tant de déraison court le monde, affublées de nouveaux costumes elles survivent et agitent encore les esprits de nos contemporains, il n'est pas inutile de les rappeler et de regarder comment elles sont nées.

LES UTOPISTES DE L'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

L'HÉRITAGE MÉDIÉVAL

Il n'y a guère d'époque plus curieuse, émouvante et ardente que la Renaissance française. A nos traditions et à nos rites, aux croyances et aux façons de sentir élaborées par plusieurs siècles de civilisation médiévale, se mêlent tout-à-coup des afflux étrangers. Venant d'Espagne et surtout d'Italie, de ces pays méditerranéens où les désirs flambent au soleil, ils apportent la passion sensuelle, la danse des plaisirs, le culte de la nature et de la volupté. Et brusquement l'antiquité surgit, vivante, des manuscrits et des cloîtres où les clercs la gardaient comme une morte embaumée. Elle ranime ses symboles, ses philosophies

et ses morales, ses systèmes du monde, ses disputes d'école. Elle ramène à la lumière tout l'immortel paganisme, ses héros, ses muses et ses dieux.

On a communément le tort de se figurer que cette invasion submergea tout, arracha nos qualités nationales, détruisit notre patrimoine, déjà si noble et si précieux, pour inaugurer notre âge classique dont l'art et la littérature, d'inspiration purement grecque et latine, seraient ainsi sans racine dans notre passé. Quand la Renaissance éclata, la pensée française, après avoir produit au moyen âge, en langue latine et en langue vulgaire, une magnifique floraison, — œuvres théologiques et mystiques d'un Saint-Bernard, d'un Guillaume d'Auvergne et d'un Gerson, épopées des cycles d'Arthur et de Charlemagne, poèmes comme le *Roman de la Rose*, farces et mystères, contes et fabliaux, — ne fournissait plus qu'une sève assez pauvre. Elle avait besoin d'un tonique, d'un stimulant, d'un aliment nouveau. L'influence de l'antiquité, de l'Italie et de l'Espagne joua pour elle ce rôle. Avec la ferveur d'un néophyte, elle se mit à leur discipline et voulut s'imprégner de leurs idées, de leurs sentiments, de leurs croyances. Elle s'efforça, de bonne foi et fougueusement, à se dépouiller de soi-même. Loin d'y réussir, loin d'introduire et de transplanter tout de go chez nous les inventions d'ailleurs et d'autrefois, à son insu elle les modifia profondément pour se les assimiler et adapter. Ce qu'elle emprunta au dehors, ce ne fut en somme que le vêtement dont elle allait parer ses créations. Sous ces apparences elle persista, raisonnable et sub-

tile, tendre et railleuse, truculente et fière, dans l'originalité vigoureuse qu'elle devait à l'âme même de notre race et qui bientôt aboutit à ce miracle, non point grec ou latin, mais autochtone, du classicisme français.

Le moyen âge avait envisagé l'amour de deux manières opposées. Les épopées courtoises et la poésie lyrique des trouvères et troubadours faisaient de lui un sentiment très-pur et plus fort que toutes vicissitudes, invincible à l'inconstance et à l'oubli. Elles établissaient la suprématie de la femme, chaque chevalier se choisissant une dame à qui consacrer chastement son cœur, son rêve et ses exploits : pour avoir encouru un reproche d'elle il se jetait dans les aventures, subissait pendant des années mille dangers, et à son retour était admis, — récompense nonpareille, — à l'honneur de lui baiser la main. Soumettant l'amour à un code et à des lois, elles instituaient, à-demi sérieusement, des cours d'amour, vrais tribunaux chargés de résoudre les questions de principes et de juger les dissensions des amants. Elles proclamaient toutefois son indépendance première ; il n'avait à s'empêcher, dans son choix, d'aucune contrainte et à écouter que son désir. Une seule règle limitait la liberté de son élection : la femme n'avait pas le droit de prendre pour amant son mari. Ce que le moyen âge organisait ainsi, c'était donc en quelque façon un cocuage légitime, sentimental et vertueux.

Au contraire les contes et fabliaux, vidant l'amour de toute spiritualité, le réduisaient à l'acte charnel. Donnant des mœurs contemporaines une vive caricature, facétieuse, volontiers ordurière, ils traitaient les

femmes sans nulle galanterie, daubaient avec entrain leur perfidie, leur indiscrétion, leur humeur acariâtre, moquaient de même les maris trompés.

On a prétendu discerner dans l'une de ces conceptions un produit germanique, dans l'autre l'expression du vieux fonds populaire et gaulois. Cette hypothèse arbitraire est contredite par les derniers historiens qui ont démontré l'origine nationale des chansons de geste, et par tout le lyrisme provençal. Aussi bien n'avons-nous pas ici à faire l'exégèse de ces deux traditions que le moyen âge léguait au XVI[e] siècle et qu'on peut nommer, conformément à l'usage qui a prévalu de nos jours, la tradition courtoise ou chevaleresque et la tradition gauloise.

CHAPITRE II

L'AMOUR SELON SAINT PLATON

Le platonisme a subi au cours de notre ère un surprenant avatar dont le prestige nous éblouit encore et transfigure à nos yeux la philosophie de la *République* et du *Banquet*. On continue de proposer aux écoliers Socrate et Platon comme les précurseurs du christianisme, les guides de toute raison et de toute vertu, les plus généreux des législateurs. Or l'évidence, pour qui aborde sans prévention les dialogues platoniciens, c'est que Socrate était un dangereux sophiste que ses juges devaient condamner ; et c'est que Platon, aggravant encore l'enseignement de son maître, ornait d'éloquence et de dialectique les pires divagations, mêlait et brouillait, dans la trame brillante de son style, toutes les notions fondamentales, du vrai et du faux, du mal et du bien, du juste et de l'injuste. Platon invoque toujours la justice et la vertu. Eh oui. Mais en leur nom, dans sa *République* d'où il chasse les poètes, il institue la tyrannie de l'Etat, la communauté des biens, des femmes

et des enfants. Et dans le *Banquet*, s'il fixe pour objet à l'amour la beauté suprême, spirituelle et incréée, n'oublions point qu'il l'incarne et l'honore voluptueusement, à la mode de Vénus-Uranie, dans le corps des garçons adolescents.

C'est à la Renaissance que le platonisme a reçu l'essentiel de son déguisement. Il nous arrivait alors d'Italie, déjà singulièrement costumé : à la cour des Médicis, Marsile Ficin et ses disciples, saluant en Platon le premier des Pères de l'Eglise, l'annonciateur de l'Evangile, avaient retrouvé dans ses œuvres tous les dogmes chrétiens. En France, le platonisme poursuivit sa métamorphose en se combinant avec la tradition chevaleresque de l'amour.

Il eut pour premier foyer l'école de Lyon qui précéda la Pléiade. En l'an 1542, le docte Heroët, qui fut dix ans plus tard évêque de Digne, publia son poème de *la Parfaite amie*, laquelle, parlant elle-même dans ces vers, expose la théorie de l'amour pur, transmué en religion, vénéré comme étant ici-bas la source de tous les biens : bonheur, science, bonté, vertu, beauté même, — « qui n'aime point ne saurait être belle », — sincère et constant. La Parfaite Amie s'est dévouée tout entière à celui qu'elle a élu :

> Je l'ai aimé, je l'aime, et l'aimerai...
> Je le voulus seul seulement choisir
> Pour conducteur et roi de mon plaisir (1).

Ce qu'elle a chéri dans son ami, ce n'est ni ses richesses, ni sa puissance, ni sa gloire : « C'est que de

lui n'ai rien que lui aimé (2). » Elle l'aime d'une affection tendre, respectueuse et chaste :

Et si ne crains que jamais temps détruise
Une amitié qui est trop mieux assise
Que sur beauté, fondement non durable (3).

Méprisant la jalousie, elle se réjouit au contraire si d'autres femmes, et plus belles qu'elle-même, adorent son ami qu'elle ne craint point de comparer à Dieu :

Ne voyez-vous qu'en amitié divine
L'un ne craint point que l'autre le ruine ?
Qui aime Dieu ne cèle son désir,
Et ne reçoit guère plus de plaisir
A être aimé, qu'à voir autre attiré
De la beauté que tant a désiré.
Ainsi je fais de mon terrestre Dieu (4).

La Parfaite Amie, d'ailleurs, a un mari, mais négligeable, et à qui elle ne fait qu'une allusion. Aussi bien notre amour ne dépend point, dit-elle, de notre volonté, puisque les amants, s'étant liés au ciel dans une vie antérieure, sont attirés l'un vers l'autre ici-bas : la beauté périssable que nous voyons reluire aux corps humains n'est qu'une étincelle de l'immortelle beauté. Et c'est pourquoi la mort n'a point de prise sur le vrai amour :

Si suis-je bien dès cette heure certaine
Que, réchappés de la prison mondaine,

Irons au lieu qu'avons tant estimé...
Là réunis et nous reconnaissants,
Serons toujours (non parfois) jouissants,
Et à jamais vivants amis ensemble (5).

Ainsi dans ce poème et dans quelques autres, *l'Androgyne*, où il a adapté le célèbre mythe du *Banquet*, la *Complainte d'une dame surprise d'amour*, Heroët magnifiait l'amour en vers simples et graves, où transparaît la noblesse du sentiment. Pourtant ils ne furent pas sans inquiéter l'Eglise, qui tint longtemps leur auteur en suspicion. Et cette méfiance n'était que trop fondée. Outre que la sainteté de l'amour humain et l'existence antérieure des âmes sont des dogmes fort peu orthodoxes, la Parfaite Amie, en dépit de sa délicatesse, ne laissait pas d'ouvrir la voie aux plus hardies lubricités :

Or s'il advient quelquefois en la vie
Que, l'âme étant en tel état ravie,
Les corps voisins comme mort délaissés,
D'amour et non d'autre chose pressés,
Sans y penser se mettent à leur aise,
Que la main touche ou que la bouche baise,
Cela n'est pas pour déshonneur compté ;
C'est un instinct de naïve bonté,
Si, cependant que les maîtres jouissent,
Les corps qui sont serviteurs s'éjouissent ;
Et quand des deux la jouissance advient,
Pris le plaisir, plus ne leur en souvient ;
Ni les esprits sauraient être recors
De ce qu'ont fait en absence les corps (6).

Bref les âmes en extase ne sont plus responsables des corps qui prennent librement leurs voluptés. Avec une doctrine si complaisante, plus on est saint et plus on peut gaillardement commettre le péché de la chair : ce n'est rien, les âmes ne l'éprouvant pas. Ce qu'Heroët enseigne de la sorte, ce n'est autre chose que la vieille hérésie gnostique renouvelée au moyen âge par tant de sectes, notamment les Cathares et les Albigeois, et que bientôt le quiétisme allait ressusciter. Lui-même, probablement, le poète du chaste amour, ne pensait point à mal et eût réprouvé toute licence luxurieuse. C'est ainsi que les idées les plus honnêtes deviennent promptement paillardes. Il tolérait seulement une caresse ou un baiser ; mais l'imprudent, supposait-il que les âmes étant en voyage, les corps dussent se contenter d'un baiser ?

*
* *

Autour de 1550 de nombreux écrivains lyonnais dont le plus illustre, Maurice Scève, dédiait en 1554 son poème à son amante *Délie, objet de plus haute vertu,* développèrent en vers et en prose un thème analogue à celui de la *Parfaite Amie. L'Amant ressuscité de la mort d'Amour* (1555), roman de Théodose Valentinian, est un de ces ouvrages les plus significatifs. Il nous conte le tourment et la guérison d'un amant qui, envoyé en mission par son prince, apprend qu'en son absence sa dame s'est mariée. Mais l'intérêt du livre est moins dans l'anecdote, tout encombrée de digressions pédantes, que dans ses

préceptes d'amour. A votre estime, quels sont les humains les plus experts à l'amour ? Vous ne devinerez point. Ce sont les philosophes, assure notre auteur :

« Y a-t-il chose plus propre à vrais et parfaits amants, voire plus nécessaire, que l'intelligence de leur amitié et de leur concorde ? Lesquelles deux sont certes du gibier de la philosophie... Il faut donc que ces miens amants soient versés en philosophie, sans laquelle certes il ne leur serait possible eux maintenir en la perfection (7). »

Bien entendu cette philosophie, ce sera celle de Platon, « ce grand et divin philosophe (8) ». Elle les instruira sur la nature et les qualités de l'amour :

« Je viens maintenant au fondement sur lequel je veux bâtir et construire la vraie et parfaite amour. Lequel fondement je constitue être la vertu. Car il n'y a chose certes, ni plus aimable que la vertu, ni qui plus sache forcer et ravir les personnes à amour et dilection. — De la parfaite sagesse vient la parfaite amour (9). »

Cet amour devra fleurir « en sainteté, en innocence, bref en toute louange et honneur (10) ». Mais à la différence de Maurice Scève et d'Heroët, Valentinian assigne à l'amour le mariage comme fin :

« Toutes les personnes qui furent oncques par le passé en ces termes, qui y sont à présent, et qui dorénavant y seront, ont été, sont ou seront provenus en la conjonction du mariage, immédiatement et particulièrement de la main de Dieu (11). »

Pour être devenus époux, les amants n'en sont pas moins tenus à observer la modestie et la pudeur :

« C'est bien l'une des plus grandes vilenies du monde de voir un mari amoureux de sa femme de la façon de laquelle celles qui sont vilaines et adultères sont aimées (12). »

S'ils ont su s'élever jusqu'au vrai amour, jusqu'à l'amour spirituel, les amants ne souffriront ni du temps ni des séparations :

« Encore que nos corps pour un bref temps se puissent dire absents et éloignés l'un de l'autre, si est-ce que nos âmes et nos esprits, étant conjoints et comme liés ensemble par une si parfaite amour, ne seront oncques séparés. Nous-mêmes donc ne serons l'un de l'autre séparés aucunement, étant nos vraies personnes, c'est-à-dire nous-mêmes, plus en nos âmes et esprits qu'en nos corps qui ne sont que comme les maisons, comme les vêtements et habits d'iceux nos esprits (13). »

La mort même n'est pas assez puissante pour les disjoindre :

« Car l'un des amants étant décédé, il vit toujours en celui qui demeure. — L'amour contient tout... Qui regarde son ami ou amie, il contemple comme un exemple, comme un miroir de soi-même. Qui est la raison pour laquelle les absents sont présents, les pauvres sont riches, les faibles sont forts et rudes, et ce qui est plus difficile à dire, et encore plus à croire, les morts sont pleins de vie (14). »



Sous François Ier et Henri II maints poètes de cour, tels que François Habert et Charles Fontaine, rimèrent à la louange du chaste amour que l'école de Lyon avait mis à la mode. Comme ils ne l'ont orné d'aucune nuance nouvelle, ils ne valent point qu'on s'arrête à eux. Des grâces plus séduisantes nous attirent auprès d'une très-haute princesse, Marguerite, sœur de François Ier et reine de Navarre.

Elle a laissé, dans l'*Heptaméron*, un tableau de la société de son temps, — ouvrage exquis par l'agrément de la narration, la qualité du sentiment et du langage, aussi exempt de pruderie et de pharisaïsme que de grossièreté. Le puritanisme moderne ne permettrait point à une honnête femme d'écrire un livre de style si net et si franc. Marguerite ne conservait pas beaucoup d'illusions sur l'humanité qu'elle a dépeinte sans fade embellissement. Déçue par l'amour qu'elle avait tant aimé en la personne de son médiocre mari Henri d'Albret, elle ne renonçait point toutefois à son rêve d'un amour parfait. A plusieurs reprises elle l'a exprimé dans l'*Heptaméron* par la bouche de l'un ou l'autre de ses personnages :

« J'appelle parfaits amants ceux qui cherchent, en ce qu'ils aiment, quelque perfection, soit bonté, beauté ou bonne grâce, toujours tendant à la vertu, et qui ont le cœur si haut et si honnête qu'ils ne veulent, pour mourir, mettre fin aux choses basses que l'honneur et la conscience réprouvent... Il y en a qui aiment si fort et

si parfaitement qu'ils aimeraient mieux mourir que de sentir un désir contre l'honneur et la conscience de leurs maîtresses. — L'amour vrai est un degré pour monter à l'amour parfaite de Dieu, où nul ne peut monter facilement qu'il n'ait passé par l'échelle des tribulations, angoisses et calamités de ce monde visible. — Ceux qui aiment femmes belles, honnêtes et vertueuse ont tel contentement d'esprit à les voir ou à les ouïr parler que la chair est apaisée de tous ses désirs ; et ceux qui ne peuvent expérimenter ces contentements sont les charnels qui, trop enveloppés de leur graisse, ne peuvent connaître s'ils ont âme ou non ; mais quand le corps est sujet à l'esprit, il est quasi insensible aux imperfections de la chair (15). »

Mais cette vertu ne s'en fait point accroire. Elle se défend toute emphase et se plait à sourire. L'*Heptaméron* abonde en réparties narquoises comme celle-ci. Un des conteurs ayant narré les méfaits de deux cordeliers qui avaient tenté de forcer une batelière, une des dames se récrie : « Ha ! par ma foi, vous en direz ce que vous voudrez, mais j'eusse mieux aimé être jetée en la rivière que de coucher avec un cordelier. » Alors Oisille de l'interroger en riant : « Vous savez donc bien nager (16) ? » Oisille, c'est une pieuse veuve qui, chaque matin, en présence de toute la compagnie, lit et commente les livres saints. Heureux temps, que la dévotion même avait tant de finesse et de bonhomie !

C'est dans ses vers, et surtout dans ses *Dernières Poésies*, retrouvées récemment, pour la joie des lettrés et l'honneur de notre littérature, par M. Abel Lefranc,

que Marguerite de Navarre a plus magnifiquement développé son idée de l'amour. Dans une comédie jouée au Mont-de-Marsan le jour de Carême-prenant 1547, elle mettait en scène trois femmes : la Mondaine, qui ne se soucie que de se parer, se farder, s'ajuster et se contente d'être belle ; la Superstitieuse, qui s'acharne à se mortifier ; la Sage qui prêche la religion raisonnable, la paix du cœur, le culte divin. Survient une bergère qu'elles essayent d'endoctriner et qui, sans leur répondre, chante :

Qui vit d'amour a bien le cœur joyeux,
Qui tient amour ne peut désirer mieux,
Qui sait amour n'ignore nul savoir,
Qui baise amour, il passe dans les cieux...
Mon âme périr et noyer
Oh ! puisse en cette douce mer
D'amour, où n'y a point d'amer.
Je ne sens corps, âme, ni vie,
Sinon amour, ni n'ai envie
De paradis, ni d'enfer crainte,
Mais que sans fin je sois étreinte,
A mon ami unie et jointe (17).

Les autres se la figurent folle et la tournent en dérision, ignorant que cette bergère est la Reine de l'Amour de Dieu et, dans son extase, n'est point sujette aux soins ordinaires de l'humanité. Dans un autre poème, le *Navire*, François Ier, qui vient de mourir, apparaît à sa sœur pour la consoler :

Ma sœur, d'autre œil il faut que tu regardes ;
Détourne-toi de cette vaine chair,

Et de l'aimer ainsi qu'as fait te garde...
Amour, qui prend d'Amour nom et couleur,
Qui à la chair par vain plaisir s'attache,
Amène au cœur regret, peine et douleur ;
L'amour parfait, je veux que tu le sache,
Donne plaisir qui est continuel
Où d'amertume il n'y a nulle tache (18).

Et comme Marguerite, ne réprimant point sa douleur, cède à ses larmes, il l'exhorte à plus de fermeté :

... Ma sœur, plus tu cuides bien dire,
Plus je te vois encores égarée ;
Tu pleures quand j'ai ce que je désire ;
Et quand j'étais en la vie mortelle,
Pleine d'ennui, tu ne faisais que rire.
Si ton amour était parfaite et telle
Que tu l'as dit, certes tu aurais part
Au grand plaisir de la joie éternelle ;
Mais si charnel encore est ton regard
Que rien que chair en moi tu ne regardes,
A qui je n'ai ni ne veux avoir part...
Si plus que toi tu dis m'aimer ou tant,
Montre-le-moi, et te plaise l'absence
De ton plaisir, sachant que suis content (19).

Jamais l'on n'a demandé à l'amour d'échapper davantage à la nature, de vaincre plus complètement les concupiscences de la chair, de se désintéresser à ce point de soi-même, puisqu'il doit ici, avec l'aide de la foi, non pas seulement se résigner à la mort, mais s'en réjouir et tourner son propre chagrin en félicité. Des critiques modernes ont inféodé Marguerite de Na-

varre à la Réforme ou même au libertinage. En vérité, c'est la travestir. Si elle protégea contre les persécutions quelques-uns des novateurs religieux, elle ne subit que pour quelques pratiques extérieures l'ascendant de leur secte : son œuvre est totalement étrangère à l'esprit du protestantisme. Et sa foi, loin d'être incertaine ou tiède, embrasait son âme mystique : comme en témoignent ces vers où la Bergère déclare n'avoir crainte ni envie d'enfer et de paradis, Marguerite de Navarre, de même qu'Heroët, inclinait au quiétisme. On distingue assez bien les éléments de sa pensée, qui sont à peu près les mêmes que pour l'école de Lyon : le platonisme florentin, le chaste amour de Dante et de Pétrarque, les romans espagnols, l'amour courtois et chrétien de la chevalerie. Et tout cela compose une théorie de l'amour que la Renaissance a fait endosser à Platon, — de l'amour spirituel, pur et inaltérable, galant aux dames, principe de la science et de la vertu, plus fort que le temps et la mort, route qui mène à l'adoration divine et à l'éternité.

CHAPITRE III

LA PASSION ET LA VOLUPTÉ

A Paris, environ 1540, Mme Jeanne Flore fit éditer des *Contes amoureux,* « touchant la punition que fait Vénus de ceux qui contemnent et méprisent le vrai amour ». C'est un ouvrage des plus curieux. A l'encontre de l'amour platonique et dégagé de la chair, il nous montre la Renaissance exaltant l'amour lascif et sensuel, joie et bienfait de la nature, passion toute-puissante et fatale : tandis que des insensés tentent de lui résister, les sages s'abandonnent à tous ses mouvements. Animée d'un paganisme fervent et ingénu, Jeanne Flore mêle à son récit contemporain les dieux et les personnages de la Fable comme des êtres réels et vivants. Et pour cela elle n'en professe pas moins la foi et la piété chrétiennes : ses héroïnes, après qu'elles ont juré soumission et fidélité à Vénus, se rendent à l'église ouïr dévotement les offices.

La scène est dans une maison de campagne où plusieurs dames, la plupart jeunes et belles, sont réunies à l'occasion de la vendange. L'une d'elles

ayant l'audace de maudire l'amour, les autres, pour la convaincre de son erreur sacrilège, lui racontent une série d'histoires : celle du vieux Pyralius qui enferma sa femme Rosemonde au Château-Jaloux, où Vénus, pour la punition de cet exécrable mari, conduisit le jeune et amoureux Andro ; celle de la belle Méridienne, qui refusa de se donner à son amant et dont Vénus livra le corps aux bêtes ; celle d'une demoiselle qui, ayant méprisé l'amour, épouse un vieillard et, rongée de désirs et de regrets, se tue. Au Château-Jaloux, lorsque Andro parvint auprès de Rosemonde, il était sous la protection d'un dieu :

« Cupidon, sans être aperçu, était à un coin du lit, tenant une petite lampe qui semblait pétiller de joie et s'échauffer en amour. Or en était la lumière simple, qui augmentait la grâce et beauté de l'un et l'autre. La belle dame, qui auparavant se mourait entre les impotents et sans chaleur accolements de Pyralius, maintenant s'éjouit de manier les membres refaits et en bon point de son nouvel ami, et de voir sa belle et bien colorée face : ses verts yeux, sa blonde barbe, sa poitrine forte et pleine de chaleur, ses bras non rudes au délicieux exercice d'amour (1). »

C'est ainsi que l'amour contente et bénit ses serviteurs :

« Donc, mes chères compagnes, assez vous pouvez voir que jamais celle qui de bon cœur et parfait s'adonne au dévot et sacré service amoureux, qu'il n'y a si griève oppression ni si dangereux danger duquel on ne puisse sortir et échapper par l'aide et secours du saint Amour.

— Non seulement il n'appartient et n'est honnête aux jeunes femmes, mais ni aussi assez prudentement besogné de récalcitrer aux premiers mouvements de l'Amour vainqueur des dieux et des hommes (2). »

Les vieilles gens n'ont autre consolation que le souvenir de leurs amours, et Jeanne Flore inspire à la vieille Agrippine ces couplets :

Plus ne suis ce que j'ai été
Et ne le saurais jamais être :
Mon beau printemps, mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, si tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les dieux.
O, si je pouvais encore naître,
Comme je te servirais mieux (3) !

Et ces lignes résument la morale de cette œuvre éperdûment païenne et sensuelle :

« Ne veuillez donc dépriser le feu amoureux, si vous êtes sages... ne veuillez, dis-je, dépriser vos serviteurs... Que vous les devez aimer de naturelle amour, l'exemple que j'ai récité vous le montre assez ; vous souvienne, je vous prie, que de peu sert le repentir. Il ne se trouve sous le ciel, en quelconque région que ce soit, temple du sien plus délectable, plus gracieux, ni plus désiré. Qui aime amour et le révère, il lui en prend bien ; qui le déprise, certes il finit malheureusement. Mais qui le devra dépriser puisque le ciel, comme vous voyez, à ses puissances s'incline, puisque Jupiter, le souverain des dieux, Mars dieu des batailles et le sire de Délos ne peuvent esquiver cette vertu si puissante et fatale (4). »

C'est déjà un peu l'amour romantique, et Jeanne Flore, de qui l'on ne sait à peu près rien, fait penser à l'auteur de *Lelia*.



Une autre femme de ce temps, Helisenne de Crenne, mérite l'attention de notre histoire littéraire pour son roman, *les Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, paru en 1538. Il est composé de trois parties dont la première diffère si totalement des deux autres qu'on se résout avec peine à les admettre toutes trois pour écrites de la même main.

Tandis que les deux dernières parties offrent des récits d'aventures et des prédications morales dénuées d'intérêt, la première partie n'est rien de moins que le plus ancien de nos romans d'analyse. L'amour dont il traite, de même que les *Contes amoureux* de Jeanne Flore, c'est l'amour-passion. Sans vouloir l'affranchir, simplement il l'observe et le dépeint. Et, par le réalisme psychologique, la finesse des nuances, le sentiment et l'émotion, c'est une œuvre attachante, la première d'une lignée que prolongent *la Princesse de Clèves, Marianne, les Liaisons dangereuses*. Une femme y fait sa confession. Mariée très jeune et contente de son époux, elle menait une existence vertueuse lorsqu'un jour, de sa fenêtre, elle aperçut un jeune homme de galante mine : aussitôt, sans qu'elle puisse s'expliquer par quel sortilège, elle sent qu'elle l'aime et lui appartient. Elle se décide à ne plus vivre que pour son amour :

« Je connais plusieurs jeunes dames et demoiselles qui ont bruit d'avoir quelque ami : lesquelles vivent en joie et en liesse. Force me sera de les ensuivre : car de résister les puissances me sont ôtées... Et pour finale résolution, pour le moins je veux avoir le plaisir du regard délectable de mon ami (5). »

Sa déception lorsqu'elle apprend la basse naissance de son amant Guenélic, sa passion plus forte que sa fierté, les dénégations et les sarcasmes qu'elle oppose aux soupçons de son mari, les ruses qu'elle emploie pour le déjouer et pour rejoindre son amant, sa jalousie et ses chagrins, tout ce manège de coquetterie, de perfidie et de tendresse est saisissant de vérité. Enfin édifié, son mari l'enferme dans un château-fort. Et c'est de ce châtiment que l'auteur prétexte, dans les deux parties suivantes, pour vitupérer l'amour malfaisant. Mais, dans la confession de l'amante, il semble au contraire que l'amour soit glorifié en dépit de tous ses tourments. Loin d'en témoigner nul repentir, elle s'assure et se réconforte en lui. Son mari, lorsqu'il commence à la suspecter, l'emmène dans un couvent et la confie aux remontrances d'un religieux. Mais elle se réfugie dans une calme obstination :

« Moi étant en ce temple sans avoir aucune dévotion, commencai à préméditer quels propos je tiendrais au dit religieux ; et disais en moi-même : ô mon Dieu, que c'est chose fatigieuse et pénible de feindre et simuler les choses. Je le dis parce que je n'ai aucun vouloir ni affection de communiquer le secret de mes amours en

confession, car je n'en ai contrition ni repentance, mais suis ferme et stable à l'amour de mon ami (6). »

*
* *

A Lyon même, l'école platonisante ne domina point sans conteste. Louise Labé, si elle emprunta parfois les formules et le langage des théories à la mode, perpétua dans ses poésies, publiées en 1555, le souvenir d'amours qui n'étaient pas que sentimentales :

Baise-m'encor, rebaise-moi et baise,
Donne-m'en un de tes plus savoureux,
Donne-m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise (7).

Et, dans *le Débat de Folie et d'Amour*, la Belle Cordière qui, pour l'avoir dûment éprouvé, savait que l'amour n'est pas sage, moquait ces rêveurs qui ont fait de lui le principe de la raison et de la vertu. C'est ce charmant dialogue qui a fourni à La Fontaine le sujet de sa fable :

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.

Jupiter ayant convié tous les dieux à un festin, Amour et Folie arrivent en même temps à la porte du palais. Folie, pour passer la première, bouscule Amour qui lui tire une flèche sans la blesser. Prompte à la vengeance, l'irascible Folie arrache les

yeux à l'Amour. Vénus porte devant Jupiter les plaintes de son fils. Le tribunal des dieux s'étant assemblé, Apollon plaide pour Amour et Mercure pour Folie ·

« Les plus grandes et hasardeuses folies, — dit-il, — suivent toujours l'accroissement d'Amour. — Les mieux nées [des femmes] ne se laissent vaincre que par le temps. Plus elles ont résisté à Amour et plus s'en trouvent prises. Elles ferment la porte à raison... Elles laissent leurs occupations muliebres. Au lieu de filer, coudre, besogner au point, leur étude est se bien parer, promener ès églises, fêtes et banquets pour avoir toujours rencontre de ce qu'elles aiment. Elles prennent la plume et le luth en main, écrivent et chantent leur passion. — Amour cherche union de soi avec la chose aimée, qui est bien le plus fol désir du monde... Alléguez-moi des branches d'arbres qui s'unissent ensemble... Si ne trouverez-vous point que deux hommes soient jamais devenus en un. Amour donc ne fut jamais sans la compagnie de Folie et ne le saurait être. S'il était près de Sagesse, elle lui dirait qu'il ne faudrait aimer l'un plus que l'autre. Et serait à la fin Amour anéanti... Tant s'en faut que tu doives être sans Folie, Amour, que si tu es bien conseillé, tu ne demanderas plus tes yeux... Ainsi se perdrait ton règne, Amour, lequel dure par ignorance, nonchalance et cécité, qui sont toutes demoiselles de Folie (8). »

Jupiter renvoie le jugement à trois fois sept fois neuf siècles ; et il ordonne qu'en attendant cette échéance Folie serve toujours et partout de guide à l'aveugle Amour.

*
* *

L'amour que nous présente cette allégorie est à peu près le même qui anime la poésie transmise par le moyen âge au XVIe siècle. Badin et sensible, il a inspiré Clément Marot ; et le vieux Mellin de Saint-Gelais (1491-1558) disait joliment dans sa *Description d'Amour* :

C'est un désir qui, pour attendre une heure,
Perd beaucoup d'ans et puis passe comme ombre,
Et rien de lui fors douleur ne demeure...
C'est un portier qui ouvre sa maison
Aux ennemis et aux amis la ferme,
Faisant les sens gouverneurs de raison (9).

Avec la Pleiade la poésie amoureuse acquiert plus d'ampleur et de majesté. Mais on ne trouve point, chez Ronsard et ses compagnons, une conception particulière de l'amour. Humanistes et lyriques, ils ont vu surtout en lui un sujet à chanter sur tous les modes des littératures antiques et modernes. S'ils semblent parfois enclins aux théories platonisantes, plus souvent ils célèbrent le plaisir et la volupté. La joie de l'amour, l'excellence de la beauté, la fuite du temps, tel est le thème de leur allégresse ou de leur mélancolie, et qu'en l'honneur de Cassandre et d'Hélène le Vendômois a orné d'un immortel sourire.

CHAPITRE IV

LA TRADITION GAULOISE ET LA QUERELLE DES FEMMES

Il y avait une fois un honnête bourgeois qui ne s'accommodait point de vivre solitaire. Il se maria. Quelques jours plus tard sa femme se pendit à un arbre du jardin. Il essaya de secondes noces : sa nouvelle épouse imita bientôt la première; et une troisième se pendit au même arbre avec non moins d'entrain. Le veuf se plaignit de son infortune à l'un de ses voisins. Et celui-ci de se réjouir :

« Je te prie, donne-moi une greffe de chaque branche, afin que j'en départe entre mes voisins qui ont mauvaises femmes. Si les planterons en nos jardins, où le temps advenir nos femmes se pendront, qui nous sera un très grand réconfort et joie singulière (1). »

Cette histoire savoureuse et peu galante fut écrite, environ l'an 1535, par Nicolas de Troyes, simple sellier qui avait des lettres et de l'imagination. C'est ainsi que se continuait aux premiers temps de la Re-

naissance la manière drue, railleuse, sceptique des farces et fabliaux. Il n'est pas douteux qu'elle exprimât des idées profondément nationales, populaires, incorporées à notre race. C'est notre pays qui tout ensemble a davantage raffiné sur la courtoisie et a houspillé les femmes le plus gaillardement. Aussi, quand l'école de Lyon et les platonisants voulurent sanctifier la femme et l'amour, leur tentative ne fut point accueillie partout à merveille. Elle souleva quolibets et sarcasmes, et toute une controverse, dite *la querelle des femmes* qui, de 1540 environ, dura jusqu'à la fin du siècle.

Elle fut amorcée par le seigneur de Borderie dans son poème *l'Amie de Cour*. Tandis que les pétrarquisants honoraient leurs dames comme la perfection incarnée, Borderie montrait la femme égoïste, rouée, peu tendre et qui gruge ses amoureux :

Je m'ébahis de tant de fols esprits
Se complaignant d'amour être surpris,
De tant de voix piteuses et dolentes
Qui plainte font des peines violentes
Qu'un Dieu d'aimer (comme ils disent) leur cause...
Je crois le tout n'être que poésie
Ou pour mieux dire humaine frénésie (2).

Avec une effronterie ingénue elle avoue les règles d'action qu'elle s'est fixées :

Je retiens tout et personne ne chasse,
Fondant ma gloire et louange estimée
Sans aimer nul, être de tous aimée. —
Voilà comment, en bien menant ma guerre,...

Je me sens forte, instruite et bien apprise
Pour prendre autrui et n'être jamais prise. —
Toutes les fois que l'un j'entretiendrai
Pour ami seul de bouche le tiendrai
Et non de cœur, car je résous ce point
D'amis aimés jamais n'en avoir point (3).

C'est une assez fine satire des ambitieuses et des coquettes qui, devant les soupirants, ne manquent pas d'invoquer la vertu :

O grands rêveurs ! Ils ne connaissent pas
Que la vertu me conduit pas-à-pas,
Qui est ma vieille et ma jeune compagne (4).

Des propos si dépourvus d'indulgence et d'illusion excitèrent chez tous les pétrarquisants, platoniciens et dévots du chaste amour, une fameuse indignation. Ce fut pour répondre à ce libelle qu'Heroët composa sa *Parfaite Amie*. Et pendant plusieurs années, d'un camp à l'autre, on se jeta poèmes et diatribes, *la Contre-Amie de Cour*, de Charles Fontaine; *l'Honnête Amant*, de Paul Augier ; *l'Eloge d'Amour*, le tiers livre de *Pantagruel*.

Car Maître François Rabelais lui-même entra dans la bataille, où il apportait aux ennemis des femmes le renfort de son rire prodigieux. Délaissant ses projets antérieurs, il posait en ce tiers livre une question imprévue : Panurge doit-il se marier ? Et peut-il se marier sans être cocu ? Terriblement incertain, Panurge consulte sybilles et astrologues, poètes et médecins, théologiens et légistes, prud'hommes et fous.

Ils ne le tirent point de son doute, mais c'est pour Rabelais l'occasion de prodiguer sa verve contre les femmes et l'amour. Il semble qu'il ait rédigé son propre jugement dans la réponse du médecin Rondibilis :

« Ecrivez ce mot en votre cervelle, avec un style de fer, que tout homme marié est en danger d'être cocu. Cocuage est naturellement des apennages de mariage. L'ombre plus naturellement ne suit le corps que cocuage suit les gens mariés... Quand je dis femme, je dis un sexe tant fragile, tant variable, tant muable, tant inconstant et imparfait que nature me semble s'être égarée de ce bon sens par lequel elle avait créé et formé toutes choses quand elle a bâti la femme... Car nature leur a dedans le corps posé en lieu secret et intestin un animal, un membre, lequel n'est aux hommes... Et ferai fin si vous ajoute que cet animal assouvi (si assouvi peut être) par l'aliment que nature lui a préparé en l'homme, sont tous ses particuliers mouvements à but, sont tous ses appétits assoupis, sont toutes ses furies apaisées. Pourtant ne vous ébahissez si sommes en danger perpétuel d'être cocus, nous qui n'avons pas tous les jours bien de quoi payer et satisfaire au contentement (5)? »

Voilà donc pour Rabelais la réalité que cachent les grands mots d'amour, de sentiment, de passion, et les subtiles théories amoureuses : l'amour n'est que le déguisement de la paillardise. A la rescousse arrivent au cours du XVIe siècle plusieurs écrivains. Dans ses œuvres facétieuses (1547-1548), Noël du Fail plaisante de même « la théorique de l'amour ». Il ne croit guère à la vertu des femmes, du moins en son siècle corrompu : autrefois, assure-t-il, les mœurs

n'étaient pas si dépravées ; et il en allègue pour preuve la coutume du bon vieux temps :

« Du temps qu'on portait souliers à poulaine... la foi des femmes vers les hommes était inviolable ; et n'était aussi loisible aux hommes, fors de jour ou de nuit, vers leurs prudes femmes l'enfreindre... Couchaient indifféremment tous les mariés, ou à marier, en un grand lit fait tout à propos, de trois toises de long et de neuf pieds de large, sans peur ou crainte de quelque démesuré pensement ou effet lourd ; pour ce qu'en ce temps-là les hommes ne s'échauffaient de voir les femmes nues, et n'aimaient l'un l'autre que pour conter leurs pensées. Toutefois, depuis que le monde est devenu mauvais garçon, chacun a eu son lit distinct et à part, et pour cause :... maudit soit le chat, s'il trouve le pot découvert, qui n'y met la patte (6). »

Noël du Fail se délecte à narrer les mésaventures de tant de maris que leurs femmes ont fait cornus. Ce n'est pas qu'il loue ces pécheresses. Au contraire, c'est un homme du moyen âge, qui révère les enseignements de la religion. Et lorsque son héros Eutrapel demande, à l'imitation de Panurge, s'il doit chercher épouse, l'auteur lui répond par la bouche du sage Polygame qui expose sa doctrine du mariage chrétien :

« Si la femme n'a gravé et imprimé en sa tête le commandement de Dieu qui est d'obéir et être sujette à son mari en tout ce qui lui sera commandé, il n'y a lieu de penser que la vie et ménage de tous deux ne soit misérable... Suffit au mari de bien aimer sa femme, et à

elle l'aimer et l'honorer... Est nécessairement nécessaire que l'homme et la femme mariés soient vertueux, bien vivants, à l'équerre de l'Evangile, car rien n'est sous le ciel qui tant rende la personne aimée que la vertu. La femme de bien a toujours la face sur son mari, pour entendre de quel pied il veut qu'elle marche, lui obéir à ses commandements et ne faire autre chose dont on la puisse reprendre et se fâcher (7). »

Dans sa *Guerre des mâles contre les femelles*, ses *Forêts nuptiales*, ses *Matinées* et *Après-diners* (1585-1589), qu'il passait volontiers en libres entretiens, le seigneur de Cholière traitait aussi du mariage. Le sieur Marry voulant être seul à « tremper son pain au pôt », c'est-à-dire à posséder sa femme, le sieur Théode l'objurguait décemment :

« Race vilaine, et vous croyez qu'elle soit seule pour vous ?... Je vous renvoie à ce que Munster raconte de certaines dames : les plus grandes et estimées entre elles sont celles qui sont les plus promptes à accorder la requête de naturalité... Entre elles une dame serait tenue pour vilaine et roturière si elle avait refusé à un honnête homme le choc, de même qu'entre nous on tiendrait pour un malhabile homme celui qui, défié, n'aurait osé se présenter en plein champ de bataille (8). »

Toutefois M. de Cholière admettait qu'il pût y avoir des épouses fidèles, mais à une série de conditions que les hommes n'observent guère :

« Premièrement que l'on assortît les mariages de partis convenables, en sorte qu'à un vieillard on ne donnât du

jeune bois ; qu'on ne se ruât point tant sur les belles pour délaisser les laides ;... que les maris donnassent ordre que les femmes eussent ce qui leur fait besoin, car pour avoir de quoi acheter une garde-robe, sera à craindre qu'elles ne mettent en hypothèque leur devant; qu'ils soient par ensemble courtois, doux et gracieux ;... surtout qu'ils se mettent le moins en arrérage des redevances naturelles qu'il leur sera possible (9). »

C'est ce dernier point que le seigneur de Cholière, de même que Rabelais, considère comme essentiel : aussi le développe-t-il avec une bonhomie prolixe et obscène. Avec cela il ne laisse pas de s'adonner aux plus graves problèmes philosophiqnes, de réfuter Epicure et de professer la théorie platonicienne des Idées.

Pour attester combien la tradition gauloise demeurait chez nous vigoureuse, on pourrait citer bien d'autres conteurs : Brantôme, de qui les « très-belles et très-honnêtes dames » s'exerçaient si bien à la luxure ; Béroalde de Verville, qui travaillait dans tous les genres et, dans le *Dialogue de la Vertu*, prône le chaste amour, mais qui est resté pour nous l'auteur licencieux du *Moyen de parvenir* ; Guillaume Bouchet, sieur de Brocourt qui, après des repas plantureux, se plaisait à des propos gaillards que nous ont transmis ses *Sérées*. Mais voici deux témoins plus significatifs parce qu'inattendus. Dans sa jeunesse, Etienne Pasquier, qui n'était pas encore jurisconsulte célèbre et docte auteur des *Recherches sur la France*, intervint dans la querelle des femmes en publiant (1554) *le Monophile*,

où il relate la controverse de Monophile, adepte de l'amour platonique, et Philopole, voluptueux et volage. Tout en manifestant plus d'amitié pour l'amant fidèle, c'est au libertin que Pasquier finit par donner raison en réfutant Monophile :

« Pour ôter de l'impression des gens que cette appétence charnelle n'était la cause dont nous aimons, avez voulu maintenir être une chose accidentaire. Ce que néanmoins est certain être de la vraie et pure substance d'amour... La fin pourquoi nous aimons est pour atteindre à l'entière jouissance. Ainsi un chacun de nous aime, pour un jour être jouissant (10). »

Jacques Tahureau, mort en 1555 à vingt-huit ans, fut un poète délicieux du groupe de Ronsard : ardents héroïques et tendres, ses vers palpitent dans ses *Mignardises* et ses *Baisers*. Mais en même temps il écrivit des *Dialogues* âprement satiriques et pessimistes, où sont dégonflées et dissipées toutes chimères : philosophie, ambition, surtout amour. Les femmes y sont qualifiées sans ménagement de fausses, acariâtres, avares et par-dessus tout lubriques :

« C'est bien la plus grande sottise qui saurait entrer dedans le cerveau des hommes, de se rendre sujets aux femmes, créatures tant imparfaites qu'elles ne sont engendrées de la nature seulement que pour une nécessité de la conservation humaine. — Si on les veut contraindre et retirer des compagnies, les renfermant comme prisonnières, elles se communiqueront plutôt à des bêtes ou à des valets, tellement qu'il est impossible, quelque remède qu'on s'efforce d'y trouver, d'empêcher ni dompter la

volonté impudique et effrénée de ces audacieuses bêtes qui jouent du cheval échappé. Je ne te dis point de quelles sortes d'injures elles accoutrent leurs pauvres maris absents, et principalement s'ils sont du titre des froids et maléficiés ou bien que par modestie ils soient retardés de la fréquente réitération du jeu de Vénus. Bref, quelque chose qu'il y ait, jamais elles ne veulent que l'on les frustre de ce morceau friand, ces méchantes et maudites vipères. Tout ce qu'elles pensent, tout ce qu'elles machinent, tout ce qu'elles font ne tend qu'à trouver le moyen de contenter leur paillardise. Quant est d'honnêteté, de modestie, de chasteté, jamais vous n'en oirez une parole sortir de leur bouche : tous leurs devis ne sont d'autre chose que de louer celles-là, comme bien heureuses, auxquelles il est échu d'avoir un mari ou un rufien lascif, et qu'il leur chatouille souvent leur bas (11). »

De ces constatations un des interlocuteurs déduit la morale libertine et frivole qui plus tard s'épanouira :

« Dorénavant..., au lieu de tant de caresses, danses et sottes badineries qu'on a coutume de faire à l'endroit des femmes, j'ai délibéré que, là où j'en trouverai à l'écart, m'efforcer d'en prendre en folâtrant ce que nature nous a donné pour le contentement de l'un et de l'autre, croyant assurément que ceux qui en usent ainsi, sans tant de *Madame, pour l'amour de vous*, en doivent être estimés les plus sages (12). »

Sans improuver formellement cette conduite, Tahureau passe outre pour atteindre à une résignation souriante et désolée.

Contre tant d'ennemis les champions du sexe aima-

ble soutenaient opiniâtrément la lutte. Ils remportèrent même, vers le milieu du siècle, une victoire retentissante, du moins au témoignage du valeureux François de Billon, secrétaire. L'an 1555, il édifia *le fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin* sous la forme d'un in-quarto rehaussé de planches et de gravures. Au centre du fort se dressait la tour d'invention et de composition que défendaient les trois bastions de magnanimite, de chasteté, de clémence. Les femmes, en effet, n'ont-elles pas tout inventé, ne sont-elles pas intrépides, honnêtes et généreuses ? Et François de Billon se vante d'avoir, à la tête d'un escadron de dames vertueuses, mis en déroute une armée d'assaillants et ramené comme prisonniers plusieurs capitaines fameux, notamment Boccace et le docteur Rabelais « qui a bien osé écrire contre les dames au 32e chapitre du tiers livre de son *Pantagruel.* (13) ».

Il s'imaginait qu'un tel triomphe aurait achevé la guerre pour établir à jamais le règne des Dames : les vainqueurs d'une bataille sont enclins à cette crédulité. Bientôt rallumée, la guerre s'est poursuivie avec une alternative de succès et de revers, avec des périodes de trêve et des combats acharnés, dans les ouvrages de philosophie, les poèmes et les romans, les ménages et les cœurs. Et tant qu'il y aura deux sexes au monde, une paix définitive n'est point à espérer.

CHAPITRE V

MICHEL DE MONTAIGNE ET LE MYTHE DE LA NATURE

Il semble d'abord que Montaigne ne soit qu'un représentant plus ou moins dissident de la tradition gauloise : « Laissant les livres à part, et parlant plus matériellement et simplement, je trouve, après tout, que l'Amour n'est autre chose que la soif de cette jouissance, en un sujet désiré ; ni Vénus, autre chose que le plaisir à décharger ses vases, comme le plaisir que nature nous donne à décharger d'autres parties (1). » Et il attache plus de prix aux agréments du corps qu'à ceux de l'esprit : « Je faisais grand compte de l'esprit, mais pourvu que le corps n'en fût pas à dire ; car, à répondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautés devait nécessairement y faillir, j'eusse choisi de quitter plutôt la spirituelle : elle a son usage en meilleures choses ; mais au sujet de l'amour, sujet qui principalement se rapporte à la vue et à l'attouchement, on fait quelque chose sans les grâces de l'esprit, rien sans les grâces corporel-

les (2). » Avec la modération qui lui est propre, Montaigne professe là sur l'amour des idées qui paraissent apparentées à celles de Cholière ou Tahureau.

Pourtant, ne nous y trompons pas, il diffère d'eux profondément. Alors que ces écrivains daubent l'amour, le chargent de sarcasmes, le tournent en caricature, Montaigne le loue, le révère, le défend contre l'injure des hommes.

« Qu'a fait l'action génitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne, et pour l'exclure des propos sérieux et réglés ? — D'un côté nature nous y pousse, ayant attaché à ce désir la plus noble, utile et plaisante de toutes ses fonctions ; et la nous laisse, d'autre part, accuser et fuir comme insolente et déshonnête, en rougir et recommander l'abstinence. Sommes-nous pas bien brutes, de nommer brutale l'opération qui nous fait (3) ? »

Tout en voyant surtout dans l'amour la volupté du corps, il entend que l'âme y ait sa part :

« J'ai horreur d'imaginer mien un corps privé d'affection... On aime un corps sans âme ou sans sentiment quand on aime un corps sans son consentement et sans son désir... Aux plaisirs corporels, est-ce pas injustice d'en refroidir l'âme, et dire qu'il l'y faille entraîner comme à quelque obligation et nécessité contrainte et servile ? C'est à elle plutôt de les couver et fomenter (4). »

Loin de le proscrire ou de lui imposer des liens légitimes, il en préconise le libre usage :

« L'amour est une agitation éveillée, vive et gaie : je n'en étais ni troublé, ni affligé, mais j'en étais échauffé et encore altéré : il s'en faut arrêter là ; elle n'est nuisible qu'aux fols... La philosophie n'étrive point contre les voluptés naturelles, pourvu que la mesure y soit jointe, et en prêche la modération, non la fuite (5). »

Il le regarde comme la source de la force et de la jeunesse et, sur le déclin de son âge, se complaît à en rêver :

« Je l'estime salubre, propre à dégourdir un esprit et un corps pesant ; et comme médecin je l'ordonnerais à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aucune autre recette, pour l'éveiller et tenir en force bien avant dans les ans... Il me rendrait la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne, rassurerait ma contenance,... me remettrait aux études sain et sage,... me divertirait de mille pensées ennuyeuses, de mille chagrins mélancoliques (6). »

Voilà certes un doux remède. Si Montaigne le recommande, c'est sans doute parce qu'il se souvient de l'avoir maintes fois savouré. C'est aussi en vertu de sa philosophie.

Il passe pour le plus prudent des sceptiques et pour avoir limité à son « Que sais-je? » toute sa puissance d'affirmation. C'est ainsi que Pascal l'a jugé. Et il est vrai qu'il rabroue à l'envi la superbe de l'homme et sa raison. Mais prenons garde. Ce scepticisme n'est pas total. Brusquement, arrivé à un certain point, Montaigne l'abjure. Car il a, lui aussi, sa certitude, sa foi, son fanatisme, qui ont pour objet la Nature.

Satirique et facétieuse, la tradition gauloise ne comporte pas une philosophie et vit sur le fond d'idées que lui a légué le moyen âge. Dans l'œuvre un peu énigmatique de Rabelais on discerne bien une tendance à réhabiliter la Nature, à l'encontre du christianisme et de l'expérience humaine qui la tiennent pour vicieuse et corrompue. Mais l'auteur de *Pantagruel*, emporté par sa verve bouffonne, délaisse tout autre soin que de bafouer ses adversaires et de se délecter à son rire. L'écrivain qui, au XVIe siècle, a renouvelé du paganisme cette religion de la Nature qui, avec Jean-Jacques et les Encyclopédistes, allait prendre un tel essor, c'est Montaigne.

Ah ! lorsqu'il parle de la Nature, ce n'est pas sur le ton narquois qui lui est accoutumé : c'est avec une dévotion passionnée. Il l'adore comme infaillible et bienfaisante, comme exemple de toute science et de toute perfection. « J'ai pris bien simplement et crûment, pour mon regard, ce précepte ancien : que *Nous ne saurions faillir à suivre nature*, que le souverain précepte, c'est de *Se conformer à elle* » (7) ; et pour lui voie naturelle, autant dire « vraie, commode et sainte (8). » Dans les *Essais*, cette doctrine est partout latente. Mais la Nature, qu'est-ce à dire ? C'est un mythe qui évoque les êtres en leur état de liberté originelle, alors que ne les opprimait point la civilisation, alors qu'ils n'avaient qu'à céder à leurs désirs, à être heureux. Le malheur des hommes, selon Montaigne, est venu de ce qu'au lieu de rester fidèles à cette Nature parfaite et maternelle, ils se sont fiés à leur débile, à leur extravagante raison :

« Il est croyable qu'il y a des lois naturelles, comme il se voit aux autres créatures ; mais en nous elles sont perdues ; cette belle raison humaine s'ingérant partout de maîtriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance (9). »

Cette raison dont l'homme fait son orgueil le ronge et le pervertit :

« S'il est ainsi que lui seul de tous les animaux ait cette liberté de l'imagination et ce dérèglement de pensées, lui représentant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veut, le faux et le véritable, c'est un avantage qui lui est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naît la source principale des maux qui le pressent, péché, maladie, irrésolution, trouble, désespoir (10). »

Aussi Montaigne envie les bêtes et les met au-dessus de l'homme :

« Au demeurant, la part même que nous faisons aux animaux des faveurs de nature, par notre confession, elle leur est bien avantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques,... et à eux nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence et la santé. — Les animaux sont beaucoup plus réglés que nous ne sommes et se contiennent avec plus de modération sous les limites que nature nous a prescrits (11). »

Il conçoit un âge primitif oú les hommes, pareils aux bêtes, ne s'empêchaient point des soucis que leur ont infligés la raison et la société. Et voilà que la

découverte de l'Amérique et des sauvages, des « Cannibales », apportait à Montaigne comme l'image de ses songes réalisés :

« Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits... Les lois naturelles leur commandent encore... Ce que nous voyons par expérience en ces nations-là surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré, mais encore la conception et le désir de la philosophie. — Ce qu'on nous dit de ceux du Brésil, qu'ils ne mouraient que de vieillesse, on l'attribue à la sérénité et tranquillité de leur air ; je l'attribue plutôt à la tranquillité et sérénité de leur âme, déchargée de toute passion, pensée et occupation tendue ou déplaisante, comme gens qui passaient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettre, sans loi, sans roi, sans religion quelconque (12). »

Et Montaigne puise chez eux d'excellentes coutumes amoureuses :

« Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure réputation de vaillance... La même jalousie que nos femmes ont pour nous empêcher de l'amitié et bienveillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquérir : étant plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de tout autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un témoignage de la vertu du mari (13). »

Assujetti à une épouse, M. de Montaigne soupire après ces privilèges des sauvages brésiliens.

Voilà, manifestement, les pensées et presque les termes que Jean-Jacques reprendra ; et c'est cette idéologie qui devait, après deux siècles, aboutir à la Révolution. Elle n'est pas sans analogie avec l'effort de la Réforme qui prétendait abolir la tradition religieuse et restituer le christianisme dans sa pureté. Gardons-nous toutefois de travestir le personnage de Montaigne. S'il laisse sa méditation vagabonder, il se défend bien de vouloir troubler l'ordre de l'Etat. Ayant pour cher passe-temps le commerce de ses livres, tenant par-dessus tout à sa tranquillité, il estime fort la paix publique, et il entend qu'un honnête homme suive docilement les lois, les mœurs, la religion de son pays. Les novateurs et fauteurs de guerre civile l'effarent et lui répugnent. Aussi est-il fidèle sujet de ses princes et ferme adversaire des huguenots. Ses idées, qu'il considère comme anodines et inefficaces, c'est presque pour lui un jeu.

Il distingue, en somme, la thèse et l'hypothèse, à la manière des théologiens. Et la Nature primitive, dont il fait sa thèse, il la relègue hors de la réalité, dans le domaine des songeries. Sans en déduire, comme Rousseau, un plan de réforme générale, il se borne à en tirer, pour sa conduite personnelle, une morale facile et voluptueuse. Et il est si peu un détracteur des institutions que, louangeur égrillard du libre amour, il se montre en même temps un austère législateur du mariage.

Quant à lui-même, il était peu enclin à s'embarrasser d'un ménage légitime : « De mon dessein, j'eusse fui d'épouser la Sagesse même si elle m'eût voulu (14). »

Et ce sont les circonstances qui, en dépit de lui-même, l'ont conduit. S'il ressent quelque regret d'avoir laissé entraver sa liberté, il n'en reconnaît et proclame pas moins la valeur du mariage : « A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle pièce en notre société (15). » A son gré l'amour est plus nuisible que favorable à l'union des époux : « Je ne vois point de mariages qui faillent plutôt et se troublent que ceux qui s'acheminent par la beauté et désirs amoureux : il y faut des fondements plus solides et plus constants (16). » Et surtout, le mariage touchant l'intérêt de la race, il interdit aux gens mariés de prendre un trop vif plaisir :

« C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage ; voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité ; ce doit être une volupté aucunement prudente et consciencieuse. — Il faut, dit Aristote, toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir ne la fasse sortir hors des gonds de raison... Solon, patron de l'école légiste, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise conjugale (17). »

C'est ainsi qu'en son château périgourdin philosophait Michel de Montaigne. Désabusé des ambitions et des préjugés, désenchanté du monde, résigné à l'inévitable et inintelligible destin, orné de toutes les grâces de l'esprit, bon gentilhomme et probe magistrat, il paraissait un sage. Mais, pour son divertissement, il laissait sa fantaisie courir : après lui elle s'est fameusement dévergondée.

DEUXIÈME PARTIE

AU GRAND SIÈCLE

CHAPITRE VI

L'AMOUR SENTIMENTAL

Dans la seconde moitié du XVIe siècle l'amour spirituel, tel que l'avaient conçu les platonisants et Marguerite de Navarre, continua de produire toute une littérature. Traités et dialogues, poèmes, pastorales, romans d'aventures célèbrent à l'envi le pur amour, les chastes dames, les courtois gentilshommes, la galanterie et la fidélité. Plusieurs de ces ouvrages gardent pour nous une saveur surannée. On retrouve toute leur substance dans la grande œuvre qui a marqué les premières années du XVIIe siècle, c'est-à-dire dans l'*Astrée*.

Ligueur lassé des guerres civiles, Messire Honoré d'Urfé lui consacra, de 1600 à 1625, les loisirs qu'im-

posait aux adversaires la paix d'Henri IV. On ne la lit plus ; et c'est dommage, car elle est, cette *Astrée* qui enchantait Corneille et La Fontaine, une merveille d'invention, de bonhomie, d'habileté, de délicatesse. Contenant des théories subtiles, des romans de cape et d'épée, des sortilèges, de sanglants épisodes, des intrigues et des cabales, des idylles et des madrigaux, elle a, dans sa diversité ingénieuse, de quoi satisfaire à tous les caprices de nos jours et de nos saisons. Et c'est une merveille dédiée aux amants : des couples y passent, finement observés et nuancés, qui nous présentent, mélancoliques ou folâtres, sensuels ou chastes, infidèles ou constants, chagrins ou joyeux, tous les visages de l'amour.

Il y avait en Gaule, au v[e] siècle de notre ère, — selon ce qu'assure Honoré d'Urfé, — une province qu'ont négligée les historiens. Sur le bord de la rivière du Lignon habitait un peuple de bergers, mais non point de ceux qui « parlent le langage des villageois, sentent les brebis et les chèvres, et pour gagner leur vie conduisent les troupeaux aux pâturages ». Ceux-là, issus de nobles familles, n'avaient accepté leur condition « que pour vivre plus doucement et sans contrainte (1) ». Pour thème de leurs songeries et de leurs propos, pour soin continuel, pour délicieux tourment ils avaient l'amour.

Comment Céladon, amant d'Astrée, la plus belle des bergères, et accusé injustement par elle de tromperie, se jeta dans la rivière du Lignon ; comment des nymphes, qui régnaient sur l'autre bord, le recueillirent et se prirent à l'aimer ; comment, uniquement attaché

à sa première affection, il ne regrettait que la bergère qui l'avait maudit et qui, de son côté, ne cessait de pleurer sur lui; comment l'Etat des nymphes, où des druides étaient prêtres et législateurs, fut bouleversé par les complots d'un ambitieux, et comment la reine en fut sauvée par le secours de guerriers francs et burgondes; comment, à travers tant d'aventures qui évoquent le temps des invasions et nous promènent dans toute la Gaule, de la Belgique à la Narbonnaise, de l'Armorique à l'Helvétie, le subtil Sylvandre réussit à toucher le cœur de la fière Diane, et Céladon, après mille dangers, rejoignit sa bergère, — c'est ce qu'il faut, sans que le lecteur s'en plaigne, cinq volumes et près de six mille pages pour raconter.

Ils composent un panégyrique des femmes qui sont comparées aux anges :

« Les femmes sont véritablement plus pleines de mérite que les hommes, voire de telle sorte que s'il est permis de mettre quelque créature entre ces pures et immortelles intelligences et nous, je crois que les femmes y doivent être... Qui doutera que Dieu ne nous les ait proposées en terre pour nous attirer par elles au ciel, où nos druides nous disent devoir être notre éternel contentement (2). »

Telle est, selon Urfé, la sainte mission des femmes et de l'amour. Il leur subordonne la politique, les états, les armées, non du tout à la mode des féministes modernes, mais par galanterie : les bergers sont soumis aux bergères, les nymphes détiennent le pou-

voir dans le Forez, et une femme qui s'est sacrifiée pour son mari étant retenue prisonnière dans Calais, le roi Mérovée décide d'attaquer cette ville avec une grande armée : « En vérité, dit-il, je laisserai plutôt toutes choses en arrière que je ne fasse rendre la liberté à une dame si vertueuse (3). »

Céladon, lorsque après avoir quitté les nymphes il erre sur la rive du Lignon sans oser affronter sa bergère, édifie en l'honneur d'Astrée un temple de chaume et de feuillage où il grave sur une pierre les préceptes de l'amour. Ils ordonnent à l'amant d'aimer infiniment, une seule personne, de ne s'aimer que pour l'amour d'elle, de tout sacrifier à l'honneur de sa dame, de la défendre et venger contre tous, de juger en elle tout parfait, d'aimer et d'honorer tout ce qu'elle aime, de n'attendre pour récompense que le seul honneur de l'aimer, de l'aimer toujours et de ne seulement pas penser que l'amour puisse finir.

« Savez-vous bien que c'est qu'aimer ? » demande Sylvandre qui est comme le doctrinaire de l'amour, « c'est mourir en soi pour revivre en autrui, c'est ne se point aimer que d'autant que l'on est agréable à la chose aimée (4). » Et il explique, à l'aide d'une légende imitée de Platon, comment les âmes sont invinciblement jetées l'une vers l'autre :

« Quand le grand Dieu forma toutes nos âmes, il les toucha chacune avec une pièce d'aimant, et après il mit toutes ces pièces dans un lieu à part ; et de même celles des femmes, après les avoir touchées, il les serra en un autre magasin séparé ; depuis, quand il envoie les âmes dans les corps, il mène celles des femmes où sont

les pierres d'aimant qui ont touché celles des hommes, et celles des hommes à celles des femmes, et leur en fait prendre une à chacune... Il advient de là qu'aussitôt que l'âme est dans le corps et qu'elle rencontre celle qui a son aimant, il lui est impossible qu'elle ne l'aime, et d'ici procèdent tous les effets de l'Amour : car quant à celles qui sont aimées de plusieurs, c'est qu'elles ont été larronnesses et ont pris plusieurs pièces (5). »

L'amour a une telle puissance qu'il dérobe aux amants leur personnalité : « Si l'homme, dit Céladon, a une propre volonté et juge toutes choses telles qu'elles sont,... je nie que l'amant soit homme,... puisqu'il ne veut et ne juge plus que comme veut et juge celle à qui son affection l'a donné. » Et toutefois, quelles que soient les peines des amants, ils ont en partage tout le bonheur d'ici-bas : « Misérable celui qui n'aime point, puisqu'il ne peut jouir des biens les plus parfaits qui soient au monde (6). »

Le parfait amant n'enfreint jamais la pudeur et la vertu. Cependant Urfé n'interdit point à l'amour de chercher sa jouissance naturelle à condition de se ranger au mariage qu'ont établi les lois de la religion : l'*Astrée* se termine ainsi par des accordailles et des noces. Les cœurs ne dépendent que d'eux-mêmes et ont pour apanage l'entière liberté de leur choix : « Le mariage, sur toutes les actions qui sont libres, doit obtenir le premier lieu et ne peut jamais être contracté sans le consentement des deux parties qui se lient d'un si saint et sacré lien, et toutes les fois que la rigueur des pères en use autrement, il est tyrannique et doit être tenu pour nul (7). » Sur le vrai amour,

le temps et l'oubli n'ont pas de prise : « Les blessures d'amour sont de telle qualité que jamais elles ne guérissent (8). » Lui seul au monde est victorieux de la mort : « Ceux qui ont aimé le corps seulement doivent enclore toutes les amours du corps dans le même tombeau où il s'enserre : mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit doivent avec leur amour voler avec cet esprit aimé jusques au plus haut ciel sans que les distances les puissent séparer (9). » Et Diane, se remémorant un berger qui l'a aimée, peut dire de lui : « Encore suis-je très certaine que si au cercueil on a quelque souvenir des vivants il m'aime et conserve parmi ses cendres la pure affection qu'il m'a jurée (10). »

Dans les préambules qui ouvrent ses volumes, Urfé, parlant en son nom, a rédigé comme sa profession de foi : « Aimer, que nos vieux et très sages pères disaient Amer, qu'est-ce autre chose qu'abréger le mot d'Animer, c'est-à-dire faire la propre action de l'Ame (11) ? » Et, interpellant son héros :

« C'est une étrange humeur que la tienne, Céladon, que de cacher avec tant de peine et d'opiniâtreté à ta bergère et de désirer avec tant de passion que toute l'Europe sache où tu es et ce que tu fais. Il vaudrait bien mieux, ce me semble, mon Berger, que ta seule Astrée le sut, et que le reste de l'univers l'ignorât... Tu m'opposes des raisons qui pourraient être recevables en un autre siècle ; mais certes en celui où nous sommes, on se rira plutôt de ta peine qu'on ne voudra imiter ta fidélité. Ne dis-tu pas que ton Amour ne peut jamais être sans le respect et sans l'obéissance ? Que la fortune te

peut bien priver de tout contentement, mais non pas te faire commettre chose qui contrevienne à la volonté de celle que tu aimes ?... Ah ! Berger, que l'âge où nous sommes est bien contraire à ton opinion. Car on dit maintenant qu'aimer comme toi, c'est aimer à la vieille Gauloise et comme faisaient les Chevaliers de la Table-Ronde ou le beau ténébreux... Et bref l'on tient aujourd'hui des maximes d'état d'amour bien différentes, à savoir qu'aimer et jouir de la chose aimée doivent être des accidents inséparables ; ... que d'aimer en divers lieux, c'est être amant avisé et prévoyant... et bref que le change est la vraie nourriture d'une amour parfaite et accomplie... Accorde sans difficulté que véritablement tu aimes à la façon de ces vieux Gaulois... qui n'avaient point la parole différente du cœur, qui estimaient que l'amour ne pouvait être sans le respect et sans la fidélité ; qui cherchaient l'entrée du temple d'Amour par celui de l'honneur ; et celui de l'honneur par celui de la vertu (12). »

Il y a dans *l'Astrée* un grand secret. S'il vouait sa retraite à narrer les amours de Céladon, c'est qu'Urfé figurait ainsi son propre amour dont, à l'en croire, il brûla toute sa vie :

« Belle et agréable rivière du Lignon sur les bords de laquelle j'ai passé si heureusement mon enfance et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque paiement que ma plume ait pu te faire, j'avoue que je te suis encore grandement redevable pour tant de contentements que j'ai reçus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux...

« Tu reconnaîtras aisément qu'à ce coup je ne te donne ni ne t'offre rien de nouveau et qui ne soit déjà acquis,

depuis la naissance de la passion que tu as vue commencer, augmenter et parvenir à sa perfection le long de ton agréable rivage... Le feu qui alluma cette affection fut si clair et si beau qu'il n'eut point de fumée...

« Que s'il se trouve sur tes bords quelque âme sévère qui me reprenne d'employer le temps à ces jeunes pensées, maintenant que tant d'hivers ont depuis neigé dessus ma tête, et que de plus solides viandes devraient désormais repaître mon esprit, ... il faut qu'elle sache que les nœuds dont je fus lié dès le commencement sont gordiens, et que la mort seule en peut être l'Alexandre ; que le feu qui me brûla est semblable à celui qui ne se pouvait éteindre que par la terre, et que celle de mon tombeau seule en peut étouffer la flamme (13). »

A qui s'adressait ce noble et fervent amour ? C'est ce qu'aucun témoignage véridique ne nous a révélé. Certaine tradition rapporte qu'Honoré d'Urfé, dès son enfance, avait aimé la belle Diane de Château-Morand, femme de son frère aîné Anne d'Urfé ; en effet, lorsque l'Eglise annula le premier mariage de Diane, Honoré à son tour l'épousa. Mais il semble que ce fut sur les instances de ses proches et pour conserver de riches domaines dans la famille. Les circonstances d'âge et de date rendent peu croyable l'amour d'Honoré pour Diane qui, fantasque et altière, se sépara bientôt de son nouveau mari. L'amour d'Urfé demeure ainsi un sanctuaire où la postérité profane ne pénètre pas ; et *l'Astrée* garde pour nous son mystère.

On lui a fait de nos jours, dans les livres scolaires, une absurde réputation de prêche fastidieux. Si elle

prône l'amour honnête et vertueux, elle n'ignore pas les mouvements de la nature, qu'elle a souvent dépeints avec tant de charme et de vérité. Par exemple, Astrée raconte comment Céladon adolescent se déguisa une fois en fille pour être admis à une fête où chaque année les bergères nomment leur reine de beauté. Arbitre à la manière de Pâris, Céladon déguisé eut à décider entre Astrée et deux autres bergères qui durent toutes trois paraître nues devant lui :

« Quand les autres, dit-elle, furent retirées et qu'il me vit en cet état auprès de lui, je pris bien garde qu'il changea deux ou trois fois de couleur... De mon côté la honte m'avait teint la joue d'une si vive couleur qu'il m'a juré depuis ne m'avoir jamais vue si belle et eût bien voulu qu'il lui eût été permis de demeurer tout le jour en cette contemplation. »

Evidemment, c'est à Astrée que Céladon décerne son suffrage ; mais alors la bergère subit une épreuve périlleuse et douce :

« Parce que c'était la coutume que celle qui recevait la pomme baisait le juge pour remerciement, je fus contrainte de le baiser ; mais je vous assure que quand jusques alors je ne l'eusse point reconnu, j'eusse bien découvert que c'était un berger, car ce n'était point un baiser de fille (14). »

Et *l'Astrée* n'est pas sans nous montrer, à l'encontre des vertueux bergers, l'amour lascif, inconstant et libertin. C'est Hylas qui l'incarne, Hylas, étranger au Forez, venu du Midi, de la Camargue, —

et qui, avec sa barbe rousse, ses yeux scintillants, ses impétueux désirs, est pareil à un faune antique, un faune narquois et charmant qui raille à plaisir les soucis et les soupirs amoureux des bergers trop fidèles :

« Vous croyez peut-être, — dit-il à Sylvandre devant Philis, — glorieux berger, d'avoir quelque avantage sur moi. Ma maîtresse, ne le croyez pas, car il n'en est rien : et de fait quel homme peut-il être, puisqu'il n'a jamais eu la hardiesse d'aimer ni de servir qu'une seule bergère, ... là où j'en ai aimé autant que j'en ai vu de belles, et de toutes, j'ai été bien reçu tant qu'il m'a plu. Quel service pouvez-vous espérer de lui, y étant si nouveau qu'il ne sait par où commencer (15) ? »

Il passe en effet, sans scrupule, de l'une à l'autre, ne s'attardant point aux regrets et aux larmes s'il est rebuté, mais cherchant ailleurs une prompte consolation. Et il combine, pour justifier sa conduite, des arguments ingénieux :

« Je me suis moqué bien souvent en ma pensée de ceux qui blâment l'inconstance et qui font profession d'en être plus ennemis, considérant qu'ils ne peuvent être tels qu'ils se disent... Car lorsqu'ils deviennent amoureux, n'est-ce pas de la beauté ?... Or si cette beauté vient à défaillir, comme c'est sans doute que le temps emporte cet avantage sur toutes les belles, ne sont-ils pas inconstants d'aimer ces laids visages ?... Il faut aimer toujours, et en tous lieux, la beauté (16). »

Lorsque Sylvandre s'évertue à prouver que l'amour est un lien des âmes, Hylas de l'interrompre : « Plût

à Dieu, berger, que nous fussions tous deux amoureux d'une même bergère ; car puisque tu méprises si fort le corps, je le prendrais fort librement pour moi et je te laisserais volontiers l'esprit (17). » Sylvandre lui-même rit, avec bonne grâce, d'une si plaisante répartie.

Toutefois, en fin de *l'Astrée*, — dont le dernier volume a été rédigé après la mort et selon le plan d'Urfé par son secrétaire Baro, — Hylas vient à résipiscence. Cet insurgé contre l'Amour lui rend les armes et se laisse enchaîner par Stelle, bergère qu'il a enfin choisie. Ainsi s'atteste la signification du roman par le triomphe de l'amour fidèle, source du bonheur et de la vertu. A *l'Astrée* aboutissent, pour s'y mêler et s'y fondre, l'idéal chevaleresque, le platonisme, la poésie espagnole et italienne, le chaste amour de Maurice Scève et de Marguerite de Navarre, les préceptes chrétiens. Tout cela s'ajoute à une observation perspicace des cœurs, pour composer en l'honneur de l'amour une chimère, aimable parce qu'elle sourit et ne se prend pas pour la réalité.

*
* *

La littérature courtoise a presque toujours correspondu à un épanouissement de la politesse et de la galanterie dans la société. Les épopées médiévales mettaient en action les lois et les mœurs de la chevalerie ; et pendant le XVI[e] siècle il y eut à Lyon, à la cour de Navarre, à la cour de Henri II, des cercles où l'on affectait de pratiquer les doctrines platonisantes.

De même *l'Astrée* fut écrite et publiée alors qu'après les troubles civils la vie mondaine refleurissait sous Henri IV et Louis XIII, dans des salons dont le plus célèbre est l'Hôtel de Rambouillet.

Les remarquables ouvrages d'Emile Magne nous en ont offert le vivant tableau. On y fut beaucoup moins didactique et raffiné que ne l'ont donné à croire Rœderer et Cousin. La belle Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet,en somme était une grande dame qui, goûtant les réunions et les fêtes, souhaitait que sa maison fût la plus brillante du royaume. Aussi attirait-elle et tâchait-elle à retenir dans son salon les hommes et les femmes propres à l'orner par leur esprit, leur talent ou leur beauté. Si elle se plaisait aux propos ingénieux et aux poésies prestes ou tendres, elle détestait toute pédanterie, proscrivait l'ennui et les fadeurs, ranimait chez ses hôtes l'entrain aux plaisirs. Autour d'elle, dans la Chambre bleue où elle recevait les visiteurs, se rencontraient les personnages les plus divers, seigneurs et gens de lettres comme Malherbe et Racan, Chapelain et Conrart, Maynard et Benserade, Voiture et Ménage ; et parmi eux plusieurs ne se cachaient point de préférer aux théories amoureuses les réalités de l'amour. Toutefois la marquise de Rambouillet qui, par sa grâce et son intelligence, son enjouement et sa vertu, ressemble à une bergère de *l'Astrée*, imposait à ses familiers, en sa présence, une réserve de bon ton et favorisait ainsi les délicatesses sentimentales.

Il n'est point douteux que cette influence se soit exercée sur la littérature ; et des œuvres nombreuses

en portent la trace plus ou moins directe. Sans nous arrêter aux *Bergeries*, où Racan a tourné en vers délicieux certains thèmes de *l'Astrée*, voici le piquant témoignage de Nicolas Faret. Secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Saint-Amand et autres goinfres, cet académicien, qui a fourni à Boileau une rime riche à cabaret, ne passait point pour un parangon de vertu. Cependant il a formulé, dans *l'Honnête homme ou l'art de plaire à la cour* (1630), le code de la plus scrupuleuse galanterie :

« Le premier et principal précepte que doit observer celui qui veut plaire aux femmes, c'est de les honorer avec tous les respects et toutes les soumissions qui lui sont possibles et convenables. C'est un effet de leur faiblesse d'être d'une humeur impérieuse comme elles sont, et leur semble qu'en usurpant cette autorité qu'elles prennent sur les hommes, elles réparent en quelque façon le défaut naturel de leur peu de force... Qui pourrait ne devrait jamais apporter en ce trafic que de ces paroles de soie dont on entretient les rois. Et tous ceux qui, comme l'on dit, ne sauraient jamais parler qu'à cheval, devraient passer leur chemin pour aller à la guerre sans s'arrêter auprès des femmes. Ce sexe est trop doux et trop paisible pour pouvoir souffrir des rudesses et des querelles. »

Et Faret spiritualise l'amour en termes que n'eût pas désavoués Céladon :

« Ce n'est pas seulement pour les raisons que l'on allègue d'ordinaire que les femmes sont honorées comme elles sont des honnêtes gens. Car si ce n'était, comme

l'on dit, que pour le plaisir que l'on reçoit avec elles que l'on leur défère tant, les brutaux seraient ceux qui en feraient le plus d'état... Mais c'est leur vertu propre que nous respectons ; laquelle a d'autant plus de charmes pour se faire admirer qu'elle est accompagnée des grâces et comme éclairée des rayons de la Beauté (18). »

Rival de Voiture, comme lui badin et volontiers licencieux, le poète Sarrasin mettait en scène dans un dialogue Ménage et Chapelain qui disputaient *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux ;* et c'était pour Sarrasin l'occasion de faire prononcer par l'auteur de *la Pucelle* un éloge éperdu de l'amour vertueux, source de tout bien ici-bas. On égale trop souvent à *l'Astrée* les romans de Gomberville et La Calprenède. Ce ne sont pas des œuvres de la même classe. *Polexandre, Cléopâtre, Cythérée*, ces romans qui parurent dans les dernières années du règne de Louis XIII, dénués de toute psychologie et de toute réalité, ne sont que des romans d'aventures, d'ailleurs assez amusants, et à mon gré plus amusants que Monte-Christo. Ceux de Gomberville méritent surtout l'attention par le style, absolument singulier de leur temps et qui, avec ses périodes bourrées d'épithètes et ronflantes, est sans doute le premier exemple de la prose poétique, genre qui depuis lors a tant sévi. Les héros, princes antiques ou rois mérovingiens, souverains incas ou ottomans, tous amants fidèles et sans reproches, ne font que reproduire, sous de nouveaux costumes, le type traditionnel de la chevalerie. Leur amour est bien l'amour médiéval, encore qu'ils l'expriment parfois, comme dans Cythérée (1642), en un langage inspiré de Platon:

« Il t'est permis d'aimer de cette amour innocente, de cette amour sainte, de cette amour qui nous est commandée par Vénus-Uranie... Hé quoi ! cet Amour qui ne voit goutte, cet animal terrestre, te sera-t-il une divinité plus puissante que l'amour céleste, que le maître juste et clairvoyant de tout l'univers ? Préféreras-tu le fils du Styx et de la Nuit à l'enfant divin de Vénus-Uranie et du Soleil (19) ? »

Mme de Rambouillet n'avait point à subtiliser sur l'amour, puisqu'elle se contentait d'aimer son mari. Mais autour d'elle de grandes dames, moins heureuses ou plus téméraires, affichaient la prétention de conformer leur vie à celle des héros de roman, et de concilier la liberté sentimentale avec la vertu. C'est ainsi que Mme de Motteville nous dessine dans ses mémoires Mme de Sablé (1599-1678), laquelle d'ailleurs, en dépit de ses principes, n'en eut pas moins des amours assez dévergondées :

« Elle était persuadée que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portait aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnait de l'esprit et leur inspirait de la libéralité et toutes sortes de vertus ; mais que d'un autre côté les femmes, qui étaient l'ornement du monde et étaient faites pour être servies et adorées, ne devaient souffrir que leurs respects. Cette dame ayant soutenu ses sentiments avec beaucoup d'esprit et une grande beauté leur avait donné de l'autorité dans son temps (20). »



Ces tendances s'accentuèrent après la Fronde. L'Hôtel de Rambouillet ne s'était point rouvert aux fêtes, et plusieurs salons avaient recueilli son héritage. La période qui commence alors se distingue de la précédente par un esprit moins plaisant et alerte, que gâtent la fadeur et la pédanterie. On s'applique à raffiner sur le langage et sur le sentiment au point que le badinage même prend un ton de gravité scolastique. Surtout on vise à épurer l'amour, à le dépouiller de tout désir et de toute sensualité. Le nom qui incarne le mieux cette période est celui de Mlle de Scudéry, la plus éminente des Précieuses.

Ses amis se retrouvaient chaque samedi dans sa ruelle du Marais ou chez une autre personne de la compagnie. Il y avait là d'ordinaire Chapelain, Sarrasin, Godeau, Pellisson, Conrart qui notait sur ses cahiers le détail de toutes ces journées. Beaucoup moins reluisante qu'à l'hôtel de Rambouillet, la société des samedis était bourgeoise et littéraire. On se divertissait, assez péniblement, à composer des madrigaux, des élégies, des billets doux, à disputer de questions amoureuses, à imaginer des allégories comme la carte du Tendre.

D'après cette carte et son commentaire, trois voies différentes mènent des confins de Nouvelle-Amitié au pays du Tendre : celle d'Inclination, celle d'Estime, celle de Reconnaissance. La rivière d'Inclination va si vite que ses bords ne sont marqués par aucune

étape. La route d'Estime passe au contraire par plusieurs villages, Grand-Esprit, Jolis-Vers, Billet-Galant, Grand-Cœur, Bonté, et de même la route de Reconnaissance par Soumission, Petits-Soins, Grands-Services, Sensibilité, Constante-Amitié. Le pèlerin d'amour doit prendre garde à ne pas dévier de son itinéraire : il risque de s'égarer, par Négligence et Oubli, jusqu'au lac d'Indifférence, ou par Indiscrétion et Méchanceté jusqu'à la mer d'Inimitié. Enfin la rivière d'Inclination se jette dans la Mer dangereuse au delà de laquelle on entrevoit des terres inconnues.

Madeleine de Scudéry fut si fière d'avoir inventé cette géographie sentimentale qu'elle l'inséra au premier tome de sa *Clélie*. Loin qu'elle la considérât, ainsi que Cousin l'a prétendu, comme un jeu et une plaisanterie, c'était pour elle un cher symbole à quoi, malgré tant de persiflages, elle demeura obstinément attachée. Trente ans plus tard, en 1686, âgée de près de quatre-vingts ans, elle le reprenait encore dans ses *Conversations morales*, sous la forme, cette fois, du Temple de l'Amitié où introduisent les trois portes de Reconnaissance, d'Estime et d'Inclination (21).

Les personnages de ses interminables romans en dix volumes, *Ibrahim* (1641) *le Grand Cyrus* (1659), *Clélie* (1654), font à peu près tous le voyage aux contrées du Tendre. Au long de leurs aventures et de leurs histoires qui s'enchevêtrent, ils devisent de problèmes galants et même, si l'on ose dire, en bavardent. Est-il plus doux d'aimer une enjouée, une mélancolique, ou une capricieuse ? Est-il permis d'accepter un second amant si le premier est mort ? La

gloire est-elle l'apanage de l'amour ? Un amant doit-il désobéir à sa maîtresse si l'honneur l'y incite ? Doit-on mettre de l'esprit dans les lettres d'amour? Vaut-il mieux être prisonnier de guerre ou prisonnier d'amour ? Telles sont quelques-unes des difficultés qui préoccupent ces guerriers et ces conquérants, ces princes et ces citoyens, Cyrus et Cyaxare, Brutus, Horatius Coclès et Porsenna. Les réponses, évidemment, sont toujours dociles aux lois de l'amour pur et de la vertu.

Si vous vous laissez emmener par M[lle] de Scudéry, vous aborderez avec elle à l'île de Chypre, patrie du parfait amour :

« En notre cour, l'amour n'est pas seulement une simple passion comme partout ailleurs, mais une passion de nécessité et de bienséance : il faut que tous les hommes soient amoureux... Pour les dames, la coutume ne les oblige pas nécessairement à aimer, mais à souffrir seulement d'être aimées ; ... le principal honneur de nos belles est de retenir dans l'obéissance les esclaves qu'elles ont faits, par la seule puissance de leurs charmes, et non pas par des faveurs... Il n'est pourtant pas défendu aux dames de reconnaître la persévérance de leurs amants par une affection toute pure : au contraire Uranie l'ordonne. Ainsi, ayant trouvé lieu d'accorder l'innocence et l'amour, elles mènent une vie assez agréable et assez divertissante (22). »

Les agréments du corps, à eux seuls, ne sauraient susciter cet amour sincère et constant :

« La beauté acquiert quelques amants de qui l'amour ne dure pas plus qu'elle ; elle attire indifféremment les

habiles et les stupides ; elle s'en va bien souvent devant la jeunesse, et s'en va toujours infailliblement aussitôt que la vieillesse approche : si bien que ceux qui n'ont aimé une femme que parce qu'elle était belle viennent à la mépriser et à la haïr (23). »

Le vrai amour, qui s'adresse aux qualités de l'âme, abhorre l'indiscrétion :

« La Renommée et l'Amour n'ont jamais eu nulle amitié ensemble ; Mars a sans doute besoin d'elle en diverses occasions ; mais pour l'Amour le Dieu du silence doit être seul de ses amis ;... et la véritable gloire de deux personnes qui s'aiment consiste à être à eux-mêmes les uniques témoins de leur tendresse et de leur vertu (24). »

Pour précepte invariable il a surtout la fidélité : « Le crime du monde le plus noir et le plus lâche, c'est lorsqu'une affection est liée entre deux personnes et qu'elle vient à manquer de quelqu'un des deux côtés (25). » Il est vrai qu'on n'est pas maître de son cœur et que parfois, en dépit de soi-même, on cesse d'aimer ; mais l'on doit alors, pour garder la foi qu'on a jurée, simuler l'amour :

« Je veux qu'on aime par générosité lorsqu'on ne peut plus aimer par inclination, et je veux même, si l'on ne peut plus aimer du tout, qu'on se contraigne pourtant à agir comme si l'on aimait encore : puisque c'est en cette seule occasion qu'il est permis de tromper innocemment, et qu'il est même beau de le faire (26). »

Pour mieux nous inculquer sa conception de l'amour, Mlle de Scudéry la fait exposer, dans son roman de *Cyrus,* par la poétesse Sapho sous les traits de qui elle s'est dépeinte. Illustre par ses dévergondages et ses malheurs, Sapho ne se transforme pas moins, à l'exemple de Mlle de Scudéry, en « vertueuse personne » qui, si elle honore et chérit l'amour, le tient pour obligatoirement chaste et pour incompatible avec la volupté, même avec la volupté légitime du mariage :

« Les Dieux qui n'ont jamais rien fait en vain n'ont pas mis inutilement en notre âme une certaine disposition aimante qui se trouve encore beaucoup plus forte dans les cœurs bien faits que dans les autres... Il n'y a rien de si doux que d'être aimée par une personne qu'on aime. Je condamne sans doute tous les dérèglements de l'amour, mais je ne condamne pas la passion qui les cause. —

« Je ne suis nullement dans le sentiment de ceux qui parlent de l'amour comme d'une chose qui ne peut être innocente si l'on n'a le dessein de s'épouser : car pour moi je vous avoue que dans la délicatesse que j'ai dans l'esprit et dans l'imagination, et dans l'idée que j'ai conçue de cette passion, je ne trouve pas cette sorte d'amour assez pure ni assez noble...

« Je veux qu'on espère d'être aimé, mais je ne veux pas qu'on espère rien davantage... J'entends qu'on m'aime ardemment; qu'on n'aime que moi ; et qu'on m'aime avec respect. Je veux même que cet amour soit une amour tendre et sensible qui se fasse de grands plaisirs de fort petites choses; qui ait la solidité de l'amitié ; et qui soit fondée sur l'estime et sur l'inclination. Je veux de plus que cet amant soit fidèle et sincère : je

veux encore qu'il n'ait ni confident ni confidente de sa passion et qu'il renferme si bien dans son cœur tous les sentiments de son amour que je puisse me vanter d'être seule à les savoir. Je veux aussi qu'il me dise tous ses secrets; qu'il partage toutes mes douleurs ; que ma conversation et ma vue fassent toute sa félicité ; que mon absence l'afflige sensiblement ; qu'il ne me dise jamais rien qui puisse me rendre son amour suspecte de faiblesse et qu'il me dise toujours tout ce qu'il faut pour me persuader qu'elle est ardente et qu'elle sera durable. Enfin... je veux un amant sans vouloir un mari ; et je veux un amant qui, se contentant de la possession de mon cœur, m'aime jusques à la mort (27). »

Après avoir trop ardemment aimé les femmes, Sapho, selon la légende, s'éprit d'un galant jeune homme, Phaon ; et, comme il demeurait insensible, elle se jeta dans la mer. M[lle] de Scudéry, après de patientes recherches, a pu rétablir l'authentique histoire. Sapho et Phaon furent touchés mutuellement d'amour : « Ils convinrent même des conditions de leur amour : car Phaon promit solennellement à Sapho, qui le voulut ainsi, de ne désirer jamais rien d'elle que la possession de son cœur ; et elle lui promit aussi de ne recevoir jamais que lui dans le sien (28). » Afin de goûter plus librement leur tendresse, ils firent répandre par des amis la fausse nouvelle du suicide et quittèrent Lesbos pour le pays des Sauromates.

« Sapho et Phaon ont été reçus par la reine des Sauromates avec des honneurs qu'on n'avait jamais rendus à nuls autres étrangers... Phaon est présentement le plus

fidèle amant du monde ; et Sapho est la plus heureuse femme de la terre... Ils ont pourtant eu un petit démêlé depuis qu'ils sont là : car, comme il y a des lois pour l'amour et des juges qui ne connaissent que des choses qui regardent cette passion, Phaon prétendit devoir les obliger à condamner Sapho à lui permettre d'espérer de l'épouser un jour... Sapho fit connaître si adroitement que pour s'aimer toujours avec une égale ardeur il fallait ne s'épouser jamais, que les juges ordonnèrent que Phaon ne l'en presserait point... De sorte que depuis cela ils ont toujours vécu dans la plus douce paix qu'on se puisse imaginer : et ils jouissent enfin de tout ce que l'amour galante, délicate et tendre peut inspirer de plus doux dans les cœurs qui en sont possédés (29). »

Le plus extraordinaire est que Mlle de Scudéry, de même que Sapho, rencontra l'amoureux qu'elle rêvait: ce fut en la personne de Pellisson. Elle avait dix-sept ans de plus que lui et tous deux étaient fort laids, ce qui leur permit de ne point éprouver de concupiscence et d'atteindre, sans danger pour leur vertu, à la ville céleste du Tendre.

Ces ouvrages de Madeleine de Scudéry sont bien inférieurs à ceux de Gomberville et La Calprenède pour l'invention et la disposition des événements. Le récit traîne, sans élan, sans habileté. Quant aux portraits et aux caractères que Cousin a tant vantés, ils sont bien vagues, peu marqués, conventionnels, sans couleur et sans vie. Un seul personnage, me semble-t-il, a quelque relief : c'est l'épouse de Tarquin, l'ambitieuse Tullie, qui trame assez bien ses intrigues, ses crimes et sa cruauté. Pourtant ces ouvrages offrent

pour l'histoire des idées un réel intérêt. La chimère s'y manifeste, en politique non moins qu'en sentiment. N'y a-t-il point un furieux pamphlet dans ces paroles que Mlle de Scudéry prête à Tarquin le Superbe :

« Je pose pour une vérité indubitable que quiconque voudra s'enfermer dans les bornes que le vulgaire donne à la justice et à la générosité ne fera jamais rien de grand du côté de la Fortune ; et que si on n'avait jamais violé de lois il n'y aurait jamais eu d'hommes qui se fussent mis sur la tête des autres et qu'il n'y aurait en tout l'univers ni rois, ni royaumes, ni inégalités de conditions (30). »

Féministe, moralisante et révolutionnaire, Madeleine de Scudéry reste vertueuse faute de tempérament.

Toutefois ne lui soyons point trop rigoureux. On cueille çà et là, dans les entretiens de ses romans, des réflexions fines ou touchantes comme en témoignent les textes déjà cités. Voici encore, par exemple, les derniers mots que prononce la sœur de Tullie, première femme de Tarquin, que le tyran a empoisonnée :

« Cette admirable personne, perdant une partie de sa patience en ce moment, retira son bras assez languissamment ; et se tournant vers Tarquin avec une langueur capable d'inspirer de la compassion à la cruauté même : je vous demande pardon, Seigneur, lui dit-elle en rougissant, de vous faire tant attendre et d'être si longtemps à mourir ; mais ce n'est pas ma faute (ajouta-

t-elle en se tournant de l'autre côté), car j'ai pris tout le poison qu'on m'a donné (31). »

Quant à la déraison, au prix de celle que nous avons subie depuis lors, M[lle] de Scudéry peut presque passer pour sage. D'ailleurs elle n'est point si compassée que parfois, dans ses bons jours, elle ne consente à rire d'elle-même. Ainsi, dans *Clélie*, pour avoir affirmé « qu'une femme qui s'engage à une nouvelle affection aussitôt après la mort de son premier amant est une infidèle, et une infidèle plus inhumaine et plus insensible que si elle l'était pour un amant vivant », une dame s'attire cette riposte effrontée : « On voit bien, interrompit Pasithée en riant, que tous vos amants vivent et se portent bien (32). »

A Paris et en province on imitait la mode du Marais. Les bourgeoises se transmuaient en Précieuses, recevaient dans leurs ruelles, s'ingéniaient à s'attacher des nouvellistes et des versificateurs. Prudes ou coquettes, elles minaudaient, quintessenciaient leurs pensées et leurs phrases, tournaient le langage en jargon : il est juste de noter que jamais M[lle] de Scudéry ne versa dans ce ridicule. Bientôt le bon sens français s'insurgea. Chansons, farces, pamphlets daubaient à l'envi les Précieuses ; et tel auteur qui, l'après-midi, faisait des grâces chez elles, le soir composait à leur propos de vifs couplets. Dès 1656 l'abbé de Pure, bel esprit réputé, publia *la Précieuse ou le Mystère de la ruelle,* satire où il raillait sous des noms supposés les plus illustres de ces dames. Puis, peu après cette escarmouche, Molière et Boi-

leau commencèrent leur rude polémique. Ce qu'ils attaquaient, qu'on ne s'y trompe point, ce n'était pas seulement les manières et les modes, l'afféterie et les simagrées, c'était surtout la chimère qu'ils voulaient ruiner au profit du réalisme et de la raison.

*
* *

La tradition sentimentale ne laissa pourtant pas de se prolonger. En 1667 un curieux roman de Du Perret, *la Cour d'amour ou les Bergers galants*, décrit les coutumes amoureuses des anciens Marseillais ou Massiliens :

« Nos sages qui jugeaient qu'il était impossible de bannir l'Amour (qu'ils croyaient même nécessaire à la vie honnête et civile) tâchèrent, pour le moins, de lui donner des règles et de lui prescrire des lois raisonnables que les amants ne pussent pas enfreindre sans punition... Ils firent bâtir un très-beau temple à quelques quarante stades de Massilie... La divinité qu'ils voulurent qu'on y adorât fut nommée Callinire (comme qui dirait la Déesse de la bonté et de la beauté innocente et honnête)... Ayant fait connaître par ce temple combien on était obligé d'avoir une amour pure, constante et raisonnable, ils établirent un certain nombre de personnes de probité, d'entre deux âges, de l'un et de l'autre sexe, pour juger de tous les démêlés qui naîtraient entre les amants, et cette compagnie fut appelée la Cour d'Amour.

« Les bergères président en cette Cour si prudemment et si galamment établie et les bergers y sont comme leurs conseillers et leurs assistants... Les lois de cette

Cour et de Callinire veulent qu'on punisse les injustes entreprises des amants, l'infidélité et l'inconstance.

« Mais comme la Cour d'Amour n'a pas souvent de ces choses à vider, on y propose ordinairement des questions curieuses et galantes et on y lit les plus beaux ouvrages en vers de nos bergers (33). »

Ces coutumes ainsi que les aventures des bergers sont visiblement dérivées de *l'Astrée*.

Sur la fin du XVIIe siècle une femme exquise hérita le patrimoine spirituel des troubadours et des platonisants, de *l'Astrée* et des Précieuses. Elle-même, au vrai, fut la dernière et la plus charmante des Précieuses, — une Précieuse venue après Racine et La Bruyère et assagie par la discipline du grand siècle, — en qui cependant continuait de brûler la chimère du parfait amour. Restée veuve en 1686 avec deux enfants, la marquise de Lambert, qui fut l'amie de Fénelon, eut un salon où fréquentèrent des gens de lettres comme La Motte et Fontenelle, et qui brilla jusqu'après la Régence. Elle connaissait bien l'amour, sa puissance, son bonheur et ses tourments, son inconstance et sa fatalité, celle qui dans *l'Avis d'une mère à sa fille*, écrivait ces lignes admirables :

« Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour... pensez que ses plaisirs ne sont ni solides ni fidèles ; ils vous quittent, et quand ils ne vous feraient que ce mal, c'en est assez... L'amour, dans les commencements, ne vous présente que des fleurs et vous cache le danger... Enfin, jusques à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est

fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur : l'amour ne s'arrache point de l'âme avec des efforts ordinaires ; il a trop d'intelligence avec notre cœur ; dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour (34). »

Néanmoins elle aimait tant l'amour que, lorsqu'elle s'abandonnait à ses rêves, elle tâchait, comme les dames de Chypre, à l'accorder avec l'innocence et la vertu.

« On demande, disait-elle dans *le Traité de l'Amitié,* si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent. Cela est rare et difficile ; mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes... Les femmes qui opposent leur devoir à l'amour, et qui vous offrent les charmes et les sentiments de l'amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de se lier à elles ? Il est sûr que de toutes les unions c'est la plus délicieuse (35). »

Et, dans ses *Réflexions sur les femmes :*

« La plupart des hommes n'aiment que d'une manière vulgaire, ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'amour, où ils espèrent d'arriver : après bien des mystères ils ne se reposent que dans les plaisirs. Je suis toujours surprise qu'on ne veuille pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons. Ce qui s'appelle *le terme de l'amour* est peu de chose. Pour un cœur tendre il y a une ambition plus élevée à avoir ; c'est de porter nos sentiments, et ceux de la personne aimée, au dernier degré de délicatesse, et de les rendre toujours plus tendres, plus vifs et plus occupants. Il y a un plaisir plus

touchant et plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs, ce penchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'âme, cette certitude qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous et qui ferait tout pour vous sauver un chagrin (36). »

Aussi Mme de Lambert apprécie-t-elle fort la politesse des mœurs et des entretiens, les usages de courtoisie qu'ont élaborés nos aïeux et qui, tout en maintenant la décence, favorisent l'intimité des âmes. Pour mieux retenir les hommes dans la compagnie des femmes, elle défend contre Molière la culture intellectuelle de son sexe. Et elle nous montre les agréments que réservait à certains êtres privilégiés de cœur et d'esprit la société d'autrefois :

« Quoique la Nation Française soit déchue de l'ancienne galanterie, il faut pourtant convenir qu'aucune autre nation ne l'avait ni plus poussée, ni plus épurée. Les hommes en ont fait un art de plaire... Les femmes se sont donné des règles pour leur résister. Comme elles jouissent d'une grande liberté en France, et qu'elles ne sont gardées que par leur pudeur et par les bienséances, elles ont su opposer leur devoir aux impressions de l'amour. C'est des désirs et des desseins des hommes, de la pudeur et de la retenue des femmes, que se forme le commerce délicat qui polit l'esprit et qui épure le cœur, car l'amour perfectionne les âmes bien nées (37). »

L'amour ainsi conçu apparaissait à Mme de Lambert, toute sage qu'elle était, un bien suprême et sans mélange à qui elle dédiait cette louange passionnée :

« Celles qui sont destinées à vivre d'une vie de sentiment sentent que l'amour est plus nécessaire à la vie de l'esprit que les aliments ne le sont à celle du corps... Quand il ne nous coûte ni vertu ni bienséance, nous jouissons d'un bonheur sans interruption... Il y a dans cette sorte d'amour des plaisirs sans douleur et une espèce *d'immensité* de bonheur qui anéantit tous les malheurs... L'amour est à l'âme ce que la lumière est aux yeux (38). »

Et jamais, sans doute, une phrase plus fervente n'a exprimé l'effort tendre et désespéré que font les âmes pour échapper à soi-même et se donner :

« J'ai toujours été étonnée qu'on pût associer d'autres passions à l'amour, qu'on laissât du vide dans son cœur, et qu'après avoir tout donné on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime (39). »

Aussi bien M[me] de Lambert ne s'en faisait point accroire sur sa rêverie ; et sa méditation s'achevait en sourire : « J'ai imaginé une métaphysique d'amour : la pratiquera qui pourra (40). »

Sans vouloir aborder le public, elle écrivait à l'intention de ses proches et de rares confidents. Sensible au charme des phrases, elle estimait peu convenable à une femme de se produire comme auteur. Il nous faut bénir ses amis d'avoir indiscrètement enfreint son vœu. Nous leur devons de posséder, pour notre enchantement, gracieuse et noble comme un pastel ancien, cette œuvre où une âme lucide et maîtresse de soi écoute ses désirs et ses songes, et qui, parente à la fois de *l'Astrée* et de *la Princesse de Clèves*, est une merveille de l'esprit français.

CHAPITRE VII

LE LIBERTINAGE

Amoureux de M[me] de Thermes qu'il a chantée sous le nom d'Artenice et qui ne se laissait point attendrir, Racan faisait à son maître M. de Malherbe la confidence de sa passion. Et le vieux poète de le morigéner amicalement et de lui conseiller une rude sagesse. L'amour, à son gré, ce n'est point cette inquiétude et cette folle constance, c'est un plaisir qu'il faut chercher sans barguigner :

« Vous aimez, — écrivait-il à son disciple, — une femme qui se moque de vous... Il est malaisé que je n'aie dit devant vous ce que j'ai dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvais que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons... Vous pouvez bien penser qu'un homme qui tient ce langage ne trouve pas mauvais que vous soyez amoureux. Il le faut être ou renoncer à ce qu'il y a de doux en la vie, mais il le faut être en lieu où le temps et la peine soient bien employés... Quand une femme refuse ce qu'on lui demande, ce n'est

pas qu'elle condamne la chose qui lui est demandée, c'est que le demandeur ne lui plaît pas... Je ne saurais nier que, lorsque j'étais jeune, je n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens ; mais ce n'a jamais été jusques à pouvoir aimer une femme qui ne me rendît la pareille. Quand quelqu'une m'avait donné dans la vue, je m'en allais à elle. Si elle m'attendait, à la bonne heure. Si elle se reculait, je la suivais cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avais de son mérite. Si elle continuait de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissais aller (1). »

Ce que Malherbe enseigne ainsi au gentilhomme-poète que pipe le mirage sentimental, c'est toute la théorie de l'amour libertin. Elle s'exprimera sans doute en d'autres termes, usera de périphrases, se travestira d'oripeaux galants. Mais dès lors la voilà fixée en ses traits essentiels. Si Malherbe tient sans doute de la raillerie gauloise sa franchise égrillarde et sa manière peu courtoise de traiter les femmes, il y ajoute, à l'exemple de Montaigne, un vif éloge de l'amour, « ce qu'il y a de doux dans la vie ». Dans l'amour, au vrai, il ne voit guère que la jouissance. Et il veut donc que le sage traite l'amour comme une excellente bagatelle, aille rapidement aux réalités sans s'attarder aux soupirs, et se défende contre la passion.

Malherbe ne se targuait point de fonder sur une philosophie la morale qu'il tirait de son expérience et qu'il conciliait fort aisément pour sa part avec les lois de l'État et même de l'Église. Mais sous Louis XIII et durant la minorité de Louis XIV une troupe d'individus s'agitèrent, à qui pesait une telle sujétion.

Leur siècle leur a donné le nom de libertins, en impliquant dans ce terme à la fois le dérèglement des mœurs et l'impiété. On compte, parmi les plus fameux, Desbarreaux, Claude Le Petit, Théophile, Tristan l'Hermite, Saint-Pavin, Cyrano. Avides de jouir, détestant tout ce qui limitait leurs débauches, l'état qui maintient l'ordre social et les croyances religieuses qui tournent les âmes vers l'éternité, ils avaient besoin, pour justifier leur attitude, d'une doctrine qu'ils pussent, au nom de leur raison libre d'entraves, opposer au préjugé chrétien. Comme la société française se gardait contre eux et réprimait leur effort de subversion, — Théophile fut condamné en 1626, Claude Le Petit brûlé en 1662, — ils déguisaient, voilaient, ne laissaient que transparaître leur pensée. Tandis que Lucrèce et certains Italiens de la Renaissance comme Vanini et Giordano Bruno leur offraient un panthéisme destructeur des dogmes religieux, leur morale provenait de Montaigne et de Charron qui, dans son livre de *la Sagesse,* avait copié et délayé les *Essais*. Suivre la Nature, tel en était le grand principe, la Nature que la religion et la société oppriment et corrompent, la Nature qui ne nous enseigne que la volupté. Loin de considérer, comme Montaigne, que ce précepte leur ordonnât la modération, ils l'invoquaient pour autoriser leur licence; et non contents de l'ériger en règle personnelle et privée, ils entendaient l'imposer à la collectivité humaine et ruiner par lui les contraintes artificielles des dogmes et des lois. Ainsi serait restauré l'heureux Etat de Nature, où les désirs et les plaisirs s'épanouiraient en félicité.

Nous n'avions guère de Desbarreaux (1602-1673) que le célèbre sonnet de sa Pénitence avant qu'un grand érudit de notre époque, Frédéric Lachèvre, ait réussi à reconstituer l'œuvre de ce *Prince des libertins*. D'une poésie originale et vraiment admirable, c'est en partant d'un pessimisme presque désespéré qu'elle aboutit au libertinage et à la volupté. Desbarreaux est hanté par la menace de la mort qui équivaut pour lui au néant :

Ruine des humains, ô mort abominable...
D'un sommeil éternel ma mort sera suivie.

Terrifié de cette nuit qu'il entrevoit, il accuse de son tourment son intelligence et, comme Montaigne, envie les animaux :

Ha ! que naître comme eux ne nous fait la nature
Sans discours ni raison, vivant à l'aventure ;
Notre mal ne nous vient que de l'entendement.

Pour s'évader de cette détresse, il n'est qu'un remède : c'est la jouissance qui écarte l'idée de la mort, c'est la volupté verseuse d'oubli :

Mais pour n'en point jeter d'inutiles soupirs
Et n'avoir pas toujours cet objet en présence,
Jette-toi comme moi dans le sein des plaisirs.

Et Desbarreaux, en ces deux vers, condense la philosophie qui subordonne l'intelligence aux mouvements de l'instinct :

Etudions-nous plus à jouir qu'à connaître
Et nous servons des sens plus que de la raison (2).

Sans préoccupation si grave et sur un ton d'enjouement, Saint-Pavin (1600-1670), abbé licencieux et athée, rime des conseils à l'usage des amoureux :

Un vieil amour ne saurait plaire,
On voudrait déjà qu'il fût mort;
Quand il languit ou qu'il s'endort,
Il est permis de s'en défaire ;
Ce n'est plus que dans les *Romans*
Qu'on voit de fidèles amants,
L'inconstance est plus en usage (3).

Et à une jeune fille fort dépourvue parce que trop naïve, il indique les richesses qu'elle possède et dont elle ne profite pas :

Jeune Iris, si vous étiez sage,
Vous seriez riche à bon marché ;
On n'est jamais gueuse à votre âge,
Vous avez un trésor caché.
Ce vous est un grand avantage
Qu'à ce bien l'on n'ait point touché ;
Mais ne le pas mettre en usage,
Croyez-moi, c'est un grand péché (4).

Soldat que blessures et maladies rendaient impropre à la guerre, Cyrano de Bergerac vouait ses loisirs à la littérature. Il écrivait des pièces de théâtre, des lettres galantes, des morceaux cliquetants de

métaphores et d'antithèses. Et il rédigeait d'étonnants récits de voyages qui ne furent entièrement publiés qu'après sa mort, survenue en 1655.

Les pays qu'il se vante d'avoir visités, peu aisément accessibles, ne sont rien de moins que la lune et le soleil. Cyrano y a observé toutes sortes de prodiges dont l'extravagance rappelle les fantaisies de Lucien. Alors que certaines croyances et coutumes répandues chez les peuples de là-haut parodient celles de la terre, notre aventurier céleste a rencontré des savants qui lui ont exposé une philosophie hardiment naturaliste. Et il décrit les institutions qui réglementent dans les astres l'exercice de l'amour : leur gaillardise avait de quoi allécher la concupiscence des libertins.

Les gens de la lune, à en croire Cyrano, ne sont point si fous qu'ils réprouvent l'impudicité. Au contraire les lois sanctionnent formellement le droit à l'amour, et en octroient le bénéfice aux citoyennes comme aux citoyens : « Hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir sur toute femme ; et une femme tout de même pourrait appeler un homme en justice qui l'aurait refusée (5). » Et l'on vénère la fonction amoureuse au point que son emblème constitue pour eux la plus glorieuse décoration :

« Les femelles ici, non plus que les mâles, ne sont pas assez ingrates pour rougir à la vue de celui qui les a forgées ; et les vierges n'ont pas honte d'aimer sur nous, en mémoire de leur mère Nature, la seule chose qui porte son nom... L'écharpe dont cet homme est honoré, et où pend pour médaille la figure d'un membre viril,

est le symbole du gentilhomme et la marque qui distingue le noble d'avec le roturier (6). »

Dans le soleil le régime matrimonial attribue à chaque homme autant de femmes que ses forces lui permettent d'en satisfaire :

« A l'âge de seize ans, on met les garçons au Noviciat d'Amour ; c'est un palais fort somptueux qui contient presque le quart de la Cité. Pour les filles, elles n'y entrent qu'à treize. Ils sont là les uns et les autres leur année de probation, pendant laquelle les garçons ne s'occupent qu'à mériter l'affection des filles, et les filles à se rendre dignes de l'amitié des garçons. Les douze mois expirés, la Faculté de Médecine va visiter en corps ce séminaire d'amants : elle les tâte tous l'un après l'autre jusqu'aux parties de leurs personnes les plus secrètes ; les fait coupler à ses yeux ; et puis, selon que le mâle se rencontre, à l'épreuve, vigoureux et bien formé, on lui donne pour femmes dix, vingt, trente ou quarante filles de celles qui le chérissaient... Le marié cependant ne peut coucher qu'avec deux à la fois (7). »

Gageons que les maîtres de la science joueraient volontiers dans notre planète un rôle si aguichant, qui d'ailleurs ne se termine pas avec les noces ; ils auraient ensuite à veiller sur l'activité amoureuse des époux :

« Il y a parmi les autres statuts d'Amour une loi qui règle le nombre des baisers auxquels un mari est obligé à sa femme : c'est pourquoi tous les soirs chaque médecin dans son quartier va par toutes les maisons où, après avoir visité le mari et la femme, il les taxe, pour cette

nuit-là, selon leur santé forte ou faible, à tant ou tant d'embrassements (8). »

*
* *

Plus ou moins alliés aux libertins, les « goinfres » ne s'embarrassaient guère de théories et ne souhaitaient que fortes paillardises et repas plantureux. Ami du gros Saint-Amant, comme lui fameux poète et plus fameux buveur, le poète Vion Dalibray hante avec lui les tavernes et rime de magnifiques louanges en l'honneur du vin. Il ne laisse pas de fréquenter aussi les ruelles et d'y produire son bel esprit. C'est ainsi qu'en 1653 il adresse à trois dames une lettre où il leur prouve ingénieusement que le vrai amour exige le partage et l'inconstance :

« Je vous aime, Mesdames, parce que vous êtes aimables et vous aime toutes trois parce que vous êtes toutes trois aimables... Il me souvient du jugement de Pâris et combien il est dangereux de faire élection entre des personnes de votre mérite... La beauté est divisée et ne se rencontre pas tout entière en une seule personne. Nous devons donc l'aimer... en même temps en plusieurs sujets. L'Amour est un Dieu qui nous force partout à l'adorer... Les beaux visages sont comme autant de lumières qui nous éclairent dans les ténèbres de cette vie ; mais, durant la nuit, ne sommes-nous pas éclairés de plus d'un astre ?... Oui, Mesdames, plus on a de maîtresses et plus on est amoureux. »

De même qu'Hylas, Dalibray impute la constance à péché contre l'amour : « Ceux-là sont les faux et

infidèles amants qui n'aiment qu'une maîtresse et abandonnent toutes les autres. » Et il déplore de ne pouvoir aimer tant de beautés qu'il n'aura pas connues :

« Que ne peuvent mes yeux s'étendre autant que mon cœur ! J'aimerais en même temps toutes les Beautés qui sont au monde... Non seulement je regrette les Beautés de mon temps que je ne vois pas, mais de n'avoir pu ni voir ni aimer tant de Beautés du temps passé ; et je regrette encore toutes celles qui sont à venir et que je ne m'attends pas ni de voir ni d'aimer jamais (9). »

Conformément à la mode des Précieuses, Dalibray a soin de déclarer que son amour est « honnête et spirituelle ». Avec lui nous ne sommes point inquiets : nous savons ce que cela veut dire.

Lorsque Mlle de Scudéry publia sa carte du Tendre, il y eut un homme fort irrité. Vitupérant l'auteur de *Clélie* comme une plagiaire dépourvue de toute vergogne, l'abbé d'Aubignac revendiqua pour lui-même la création glorieuse de ce genre d'allégorie. N'avait-il point composé sa *Nouvelle histoire du temps* ou *Relation véritable du Royaume de Coquetterie ?* Dans la carte du Tendre, Mlle de Scudéry se bornait à transposer sur le thème du pur amour cette peinture de l'amour libertin.

Selon le rapport de l'abbé, l'île des Coquets a pour capitale la ville de Coquetterie. On pénètre dans cette cité par la place de Cajolerie où s'élevait autrefois le vieux temple de la Pudeur dont ne subsistent plus que les ruines. Les hommes sont divisés en plusieurs

classes : soupirants, enjoués, aventuriers, âmes d'or, cœurs volants; et de même les dames en : précieuses, ravissantes, embarrassées, évaporées. Le gouvernement est aux mains de l'Amour Coquet, qu'assistent deux dames fort tyranniques, la Mode et l'Intrigue. Hommes et femmes s'efforcent à l'envi d'atteindre au Palais des Bonnes Fortunes, qui est un séjour enchanté. Plusieurs passages y conduisent : les hommes y accèdent par la Plaine des Agréments, le Gué de l'Occasion, la Route d'Or, le Sentier de la Reconnaissance, le Fort d'Entreprise ; les femmes par la Montagne des Avances, la Vallée de Tolérance, la Solitude favorable. Chaque après-midi, sur une des places de la ville, les citoyens émus et charmés assistent aux combats des Belles-Jupes.

Les traditions de l'Etat sont maintenues par quelques lois fondamentales :

« Nul ne peut être naturalisé dans le pays qu'il n'ait été passé maître en fait de bagatelles. — Qui n'aura pas de quoi donner se garnira d'une bonne dupe qui fournira à l'appointement. — Les Maris seront tenus de nourrir les enfants qu'ils n'auront pas faits. — Quiconque fera profession de fidélité sera tenu de justifier qu'il est de la race des Amadis ou des descendants de Céladon ; sinon et à faute de ce passera pour idiot (10). »

Respectueux de la morale religieuse, l'abbé se défend de présenter les Coquets comme des gens heureux. Ils ne récoltent dans leur île que l'absinthe, l'amaranthe, la poire d'angoisse. Et la plupart, à bout de déception, se jettent dans le Lac de Confusion ou

dans l'Abîme de Désespoir. Seuls échappent ceux qui ont le courage de s'embarquer pour la Chapelle Saint-Retour, où les transporte le rude Capitaine Repentir.

Des morceaux de ce genre, qui foisonnent dans les recueils collectifs du temps, visent à restituer contre M[lle] de Scudéry la vérité de l'Amour. A l'estime des libertins, en effet, ces pays du Tendre sont purement imaginaires et fort peu attrayants puisque les voyageurs n'y goûtent point le plaisir essentiel. Le Royaume d'Amour, d'après la carte qu'on dresse en 1658 Tristan l'Hermite, a bien d'autres délices. Il est vrai que selon certaines chroniques la capitale légitime du pays serait située sur une montagne rocheuse, ardue, presque inaccessible :

« Plusieurs graves auteurs ont écrit les singularités de cette ville qu'on appelle Amour Céleste ; les modernes l'ont nommée Sainteté Monastique : il n'y entre point de gens de mauvaise vie... Les habitants de cette cité sont très-heureux ; leur âme est toujours en repos bien que leur corps soit souvent en peine : ils mangent peu, ne dorment guère et disent souvent un grand chapelet afin que le reste des habitants de cette province se convertisse. »

Mais leurs adjurations restent vaines, et la foule des pèlerins suivent une route plus commode. Non loin de la frontière que borne la belle prairie d'Indifférence, s'élève le Bois de Belle-Assemblée où, dans une hôtellerie dérobée qui s'appelle Doux-Regard, « on boit d'un petit vin qui a beaucoup de douceur, mais qui échauffe plus qu'il ne désaltère ». La

route passe ensuite par Inquiétude, Rêverie, Visite, Soupirs, Soins-sur-Complaisance, grande et fameuse ville pleine de citrons et d'oranges, de confitures d'Italie, de parfums et de bijoux. Après Feu déclaré et Protestation, dans le fond d'un bois se cache le bourg d'Entreprendre.

« Il y avait autrefois en ce même lieu un château médiocrement fortifié qu'on appelait Résistance ; mais il a été ruiné par les guerres, et de son débris on a fait une petite bicoque qu'on nomme Tôt-Rendue... D'Entreprendre on vient avec quelque travail à Jouissance, qui est comme la capitale de la province : elle est remarquable pour ses beaux jardins qui ont tous des labyrinthes où on va se perdre deux à deux. »

Un délicieux chemin bordé de roses mène de Jouissance à Satiété où « les vivres sont à fort bon marché, mais l'air du terroir donne si peu d'appétit qu'on ne daigne pas seulement y toucher. » Heureusement, par Inclination Nouvelle, on rejoint aussitôt l'hôtellerie de Doux-Regard « tellement qu'il semble qu'on n'ait fait qu'un circuit dans toute la Région d'Amour (11). »

En ce siècle de la passion, alors que les amours de la ville, des courtisans, voire du Roi, se manifestaient si ardentes et traînaient après soi la jalousie, la colère et les larmes, n'était-il pas séduisant de suivre, au long des jours, comme le pèlerin de Tristan l'Hermite, une aventure amusante et variée, ornée d'amours qui naissent, meurent, se renouvellent ainsi que des roses ? Grisés de ce rêve, de galants cava-

liers et de gentilles dames tentaient de le réaliser. La belle Hortense de Villedieu, poétesse et romancière (1632-1692) avait commencé par dédier à son amour des vers brûlants :

Et je ne connais plus de vertu ni d'honneur
Puisque j'aime Tirsis et que j'en suis aimée. (12).
En vain tu veux me secourir,
Raison, je ne veux pas guérir.
De ces maux mon cœur est complice.
Cessez de tourmenter mes esprits abattus,
Faux honneur, faux devoir. Si l'amour est un vice,
C'est un vice plus beau que toutes les vertus (13).

Mais, déçue et trompée par lui, elle fit serment de ne plus livrer son cœur et de n'aimer désormais qu'à la mode libertine « sans soin et sans envie, sans crainte et sans précaution (14) ».

... Otez de l'Amour le reste du mystère,
Les hélas, les soupirs, le grand emportement,
Les jalouses fureurs, le dédain, la colère,
Il ne restera plus que cet amusement
Qui ne peut toutefois se nommer une affaire,
Car le galant dehors, on ne s'en souvient guère,
Et lui, de son côté, vous oublie aisément (15).

Aussi Mme de Villedieu, voyageant dans les Pays-Bas, s'indignait-elle contre les mœurs de ces provinces si farouches et si barbares que l'amour en était rigoureusement proscrit :

« Jamais, écrivait-elle de Bruxelles le 1er avril 1667, la pruderie n'a eu de si belles esclaves qu'elle en a dans

ce lieu ici. Je n'y ai entendu prononcer le mot d'amour que par les prédicateurs ; c'est un crime capital que d'avoir un homme dans son carrosse... Sans mentir, c'est fort sagement fait au roi que de venir remédier à ces désordres ; et quand il n'aurait point d'autre droit pour conquérir les Pays-Bas que le dessein de rétablir la galanterie dans une cour aussi charmante que l'est celle-ci, cette raison serait assez forte pour autoriser son entreprise... J'ai cru qu'il était d'une bonne Française telle que je la suis d'apprendre la carte aux volontaires de ma connaissance (16). »

Nos historiens sont bien frivoles, qui n'ont point retenu, entre les causes de la guerre déclarée par Louis XIV à la Hollande, celle que mentionne Hortense de Villedieu.

Ami d'Hortense et auteur d'*Amitiés, amours et amourettes*, René Le Pays, que Boileau a raillé, pratiquait allègrement des maximes analogues et passait de belles en belles, qu'il n'importunait point trop longtemps. Il n'avait d'ailleurs pas l'égoïsme d'occuper à lui seul les cœurs de ses maîtresses, et s'accommodait à merveille d'y rencontrer des camarades :

« Je ne suis pas le seul dans le cœur d'Iris ; j'en suis d'accord. J'y suis logé avec des gens d'épée et de robe, avec des gens d'Eglise et d'affaires. Je le sais bien ; mais pour cela dois-je quitter la place que j'y occupe ? Au contraire vous me voyez ravi de me trouver en si bonne compagnie. Hé quoi, mon oncle m'a laissé une maison à partager avec mes frères ; faut-il que j'en abandonne ma part par le dépit de ne la posséder pas tout entière ? Non, Monsieur, je n'ai point l'esprit si bizarre et mon humeur

est plus sociable. Je souffrirai sans chagrin que mes rivaux logent dans le cœur de ma maîtresse ; je tâcherai seulement d'y conserver l'appartement le plus commode (17). »

Ce genre de littérature ne fut pas éliminé par le triomphe de l'école de 1660, celle de Molière, Racine et Boileau. Mais cette époque n'est plus marquée par des audaces comme celles des Théophile et des Cyrano ; et le poète Hesnault ne se risquait point à publier sa traduction de Lucrèce. Rigoureusement proscrit, le libertinage dépouillait son caractère impie pour se transmuer en simple frivolité amoureuse, où se délectait la société de l'hôtel de Bouillon. Fidèles au langage ancien et déjà désuet, Benserade et Pavillon, Hesnault et Mme Deshoulières louaient en madrigaux, idylles et chansons les plaisirs de l'amour volage. Benserade, qui avait composé des ballets pour la cour de Louis XIII, ne mourut qu'en 1691 et Pavillon en 1705. Leur manière se transmit à la cour de Sceaux et à la société du Temple, où brillèrent durant les dernières années de Louis XIV, Fontenelle, La Fare et Chaulieu qui proclamait dans ces vers l'*apologie de l'inconstance :*

Loin de la route ordinaire
Et du pays des romans
Je chante, aux bords de Cythère,
Les seuls volages amants...
Fuyez donc, pasteurs fidèles,
Qui, sur le ton langoureux,
Verrez radoter vos belles,
Plus indolents qu'amoureux...

Aimons donc, changeons sans cesse ;
Chaque jour nouveaux désirs ;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs (18).

Ainsi se perpétue au long du grand siècle la conception libertine de l'amour.

*
* *

C'est à elle aussi que se rattache l'œuvre de Saint-Evremond. Exilé en 1661 alors qu'il touchait à cinquante ans, pour avoir mérité la rancune de Mazarin, Saint-Evremond se fixa en Angleterre où il vécut aussi longtemps que le siècle. Protégé par les souverains et fêté des courtisans pour la grâce de son esprit, il mena jusqu'à ses dernières années, selon sa philosophie, une existence égoïste sans méchanceté, attentive à se préserver de tout chagrin et à ordonner finement les voluptés. Intermédiaire entre Montaigne et Voltaire, il ne verse ni dans les chimères du premier, ni dans le fanatisme du second. Avec moins de génie, certes, que l'un et l'autre, il réalise davantage l'équilibre de ses facultés, observe plus délicatement le goût et la raison et en somme nous propose le modèle de l'Epicurien. Sceptique et incrédule, il pratiquait la maxime : « Intus ut libet, foris ut moris est » et suivait donc, loin de songer à la détruire, la religion de son pays. La Nature, s'il la vénérait autant que Montaigne, cette idée ne signifiait point pour lui l'état primitif des hommes pareils aux bêtes dans les bois. Prisant fort les agréments de l'ordre et de la

politesse, de la civilisation et des arts, il identifiait la Nature à ses propres désirs, qu'il souhaitait de satisfaire dans la société de son temps.

Avenante, cette doctrine sourit. Cependant, qu'on ne s'y méprenne point, elle a le pessimisme pour racine et, par là, tient fortement à notre époque classique : « Pour vivre heureux, dit Saint-Evremond, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi, et parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connaissance de ses propres maux (19). » Une telle phrase est-elle assez frappante, qui, mieux encore que les vers de Desbarreaux, vérifie la théorie pascalienne. Ces divertissements que Pascal condamne parce qu'il a l'éternité à nous offrir, Saint-Evremond, que n'anime point le même espoir, tente grâce à eux d'échapper à l'angoisse et à l'ennui qui rongent notre destinée. Si l'homme rentrait en soi-même, il ne résisterait pas à son affliction ; et c'est pourquoi Saint-Evremond l'invite à s'amuser. A son amie Ninon de Lenclos il écrivait :

« Le mot de volupté me rappelle Epicure ; et je confesse que de toutes les opinions des philosophes touchant le souverain bien, il n'y en a point qui me paraisse si raisonnable que la sienne... La seule jouissance du plaisir, la volupté, pour tout dire, est la véritable fin où toutes nos actions se rapportent (20). »

Ninon, qui était digne de le comprendre, dévoua sa longue vie à ces préceptes qu'il lui enseignait en badinant : « M. Bernier, lui assurait-il encore, le plus

joli philosophe que j'aie connu, ... en parlant de la mortification des sens me dit un jour : je vous dirai en confidences que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché (21). » Il ajoutait une ordonnance de modération : « S'il a aimé la jouissance en voluptueux, Epicure s'est ménagé en homme sage... Il dégageait les voluptés de l'inquiétude qui les précède et du dégoût qui les suit. — La sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos plaisirs (22). » Appliquant ces principes aux relations sociales, dans ces lignes qui sont, par avance, une réfutation si sensée de Rousseau et Tolstoï, il critiquait la religion de la justice :

« Les sévérités de la justice ne conviennent pas avec les tendresses de l'amitié. Qui se pique d'être juste, ou se sent déjà méchant ami, ou se prépare à l'être. L'évangile ne recommande guère la justice qu'il ne recommande aussi la charité... La justice mêlée avec les autres vertus est une chose admirable ; toute seule, sans aucun mélange de bon naturel, de douceur, d'humanité, elle est plus sauvage que n'étaient les hommes qu'elle a assemblés (23). »

En vertu de sa morale, Saint-Evremond demande que l'amour soit un passe-temps où l'âme, demeurant maîtresse de soi, se réjouisse sans se laisser prendre et sans abdiquer sa liberté : « Ayons autant d'amour qu'il en faut pour nous animer, pas assez pour troubler notre repos (24). » Aussi l'amour doit-il se méfier du cœur, qui est un guide trop capricieux, et se laisser plutôt conduire par l'esprit :

« On ne parle jamais que du cœur dans tous les discours qu'on entend faire sur l'amour... Ce n'est pas en connaître bien la nature... Le cœur est un aveugle à qui sont dues toutes nos erreurs, ... qui fait aimer de vilains objets et en dédaigner de fort aimables... Pour ces liaisons justes et raisonnables dont l'esprit a su prendre la direction, il n'y a point de rupture à appréhender : car ou elles durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement, avec discrétion et bienséance (25). »

Au contraire « ce qu'on appelle une *belle passion* a de la peine même à se sauver du ridicule (26). » Les Précieuses, qui ont rêvé de spiritualiser et diviniser l'amour, ne sont pas moins extravagantes :

« On dit un jour à la reine de Suède que *les Précieuses étaient les Jansénistes de l'Amour ;* et la définition ne lui déplut pas. L'Amour est encore un dieu pour les Précieuses... Ces fausses délicates ont ôté à l'amour ce qu'il a de plus naturel... car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les Précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amants sans jouissance et à jouir solidement de leurs maris avec aversion (27). »

Loin d'imposer à l'amour les chaînes de la constance, Saint-Evremond, comme Hortense de Villedieu, daube la barbarie des Hollandais : « L'infidélité, qui fait le mérite galant des cours agréables, est le plus gros des vices chez cette bonne nation, fort sage dans la conduite et dans le gouvernement, peu savante dans les plaisirs délicats et les mœurs po-

lies (28). » Et à une jeune femme qui sollicite son expérience, il répond par ce prône assez indulgent :

« Je ne sais ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvements de la passion, ou de suivre tous les sentiments de la vertu... S'il y a de la honte à aimer sans retenue, il y a bien de la peine à passer la vie sans amour. — Votre intérêt est d'accommoder deux choses qui paraissent incompatibles et qui ne le sont pas, l'amour et la retenue... Mais la règle de ma retenue n'a rien d'austère, puisqu'elle prescrit seulement de n'aimer qu'une personne à la fois (29). »

La mort même d'un être aimé n'est point, au gré de Saint-Evremond, un coup assez terrible pour jeter dans une peine désordonnée l'amant qui survit. Des larmes, oui, mais sans exagération, et le souci de la vie qui continue. La duchesse de Mazarin témoignant un violent chagrin pour ce que M. de Bavier venait d'être tué en duel, Saint-Evremond lui adressait une leçon d'égoïsme :

« Un homme qui paraissait avoir de l'amour pour vous a été tué ; c'est une chose assez malheureuse ; mais il n'y a rien de fort extraordinaire en cette aventure que votre douleur. Les amoureux sont mortels comme les autres : faites qu'aimer soit un privilège pour ne mourir pas, les dames seront accablées d'amants ; il n'y en aura pas moins qu'il y a d'hommes. Je sais qu'il est honnête de s'affliger de la perte de ceux qui nous aiment ; mais d'appeler au secours de notre deuil ce qu'il y a de plus

funeste et de prendre par là des résolutions ruineuses, c'est ce que les morts n'exigent point de nous (30). »

D'ailleurs il n'avait pas à ce sujet beaucoup d'inquiétude, et jugeait les femmes pour suffisamment enclines à tempérer leurs regrets :

« Une belle femme se portera plutôt à la conservation de sa beauté qu'à celle de son amant, moins tendre qu'elle est pour un cœur assujetti que vaine et glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de toutes les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant ; mais avec raison elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime que la ruine de ce qui la fait aimer (31). »

Un livre délicieux nous est comme le miroir de ces mœurs galantes. Dans les *Mémoires dn chevalier de Grammont* qui fut un temps, à la cour d'Angleterre, le commensal de Saint-Evremond exilé, son beau-frère Hamilton nous a tracé le portrait inoubliable de ce gentilhomme qui a pour grande affaire l'intrigue amoureuse qu'assaisonne le plaisir de l'inconstance, voire de la tromperie. A la guerre et à la cour, en Italie comme en Angleterre, Grammont poursuit les belles qui ne lui sont point rigoureuses et toutefois, quand il les quitte, se consolent promptement. Par miracle ses désirs se fixèrent, une saison, sur Mlle d'Hamilton : et le chevalier, « pour le prix d'une constance qu'il n'avait jamais connue devant et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Hymen et l'Amour d'accord en sa faveur (32) ». Aussi bien le

mariage, pour Grammont et son biographe, n'était-il point soumis à des lois trop rudes :

« Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente et qui la désespère ; mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené... O vous, nations bénignes... qui laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique (33). »

Par certains épisodes passionnés, ces mémoires, qui parurent en 1704, portent encore l'empreinte du siècle où vécut le chevalier de Grammont. Mais dans l'ensemble, par leur ton badin et détaché, leur licence gracieuse, leur corruption de bonne compagnie, ils appartiennent plutôt à la littérature du XVIIIe siècle

CHAPITRE VIII

LE QUIÉTISME ET LA QUERELLE DE L'AMOUR DE DIEU

Les classiques français du XVIIe siècle n'entrent point dans le cadre de notre étude. A l'encontre des utopies, précisément le classicisme a pour vertu première son goût du réel : dans tous les domaines il poursuit la vérité que nous révèlent l'expérience et la raison. Aussi, se préservant du mirage libertin comme de l'illusion sentimentale, s'est-il voué à observer et à découvrir la vie secrète du cœur humain.

Pourtant, sur la fin du grand siècle, la société française fut agitée par une utopie amoureuse : celle de l'amour de Dieu tel que l'interprétait le quiétisme. Séduit par les rêveries de Mme Guyon, Fénelon leur prêtait la voix de son génie. Bossuet dénonça et attaqua fortement ces billevesées. A la suite des deux prelats, théologiens et philosophes, politiques et littérateurs se jetèrent dans la querelle.

Ce n'est certes point par irrévérence qu'on se permet, dans cet ouvrage profane, de toucher à ces ques-

tions sacrées. Mais c'est que vraiment cette dispute théologique transpose dans le plan surnaturel le problème essentiel de l'amour humain. D'ailleurs un illustre précédent nous autorise. Consulté par l'abbé Nicaise au sujet de la controverse, Leibnitz lui répondait le 28 mai 1697 : « Rien n'est plus de la juridiction des dames que les notions de l'amour ; et comme l'amour divin et l'amour humain ont une notion commune, les dames pourront fort bien approfondir cette pensée de la théologie (1). »

Mme Guyon, riche et belle, s'était trouvée en 1676, à vingt-huit ans, veuve d'un vieux mari. Quelques années plus tard elle quitta ses enfants pour voyager aux confins de la France, de la Suisse et du Piémont, en répandant une morale de renoncement au monde et d'extase, qu'elle assurait lui être inspirée du ciel. Quand elle revint à Paris en 1686, plusieurs thuriféraires, dont un religieux, le père La Combe, vénéraient en elle une sainte, envoyée par Dieu pour le bien des âmes. Mais ses propos étranges et quelques opuscules qu'elle publia éveillèrent bientôt l'attention des autorités religieuses. L'archevèque de Paris, Mgr de Harlay, la confina dans un couvent et le père La Combe fut enfermé à la Bastille.

La doctrine prêchée par Mme Guyon n'était pas nouvelle. Cette visionnaire reprenait le quiétisme que le prêtre espagnol Molinos avait exposé en 1675 dans sa *Guide spirituelle*, aussitôt condamnée à Rome. Elle enseignait que les âmes qui sont parvenues à aimer Dieu parfaitement, c'est-à-dire pour lui-même et en se désintéressant de leur propre bonheur, connais-

sent dès cette vie un état permanent où elles ne se distinguent plus de Dieu qui vit en elles : c'est l'état d'abandon. L'âme ainsi divinisée n'a qu'à suivre ses mouvements spontanés qui traduisent la volonté même de Dieu. Elle n'a donc plus à s'inquiéter de vertu, de commandement, de charité.

« Autrefois il fallait pratiquer la vertu pour faire les œuvres vertueuses. Ici toute distinction d'action est ôtée, les actions n'ayant plus de vertus propres, mais tout étant Dieu à cette âme, l'action la plus basse comme la plus relevée, pourvu qu'elle soit dans l'ordre de Dieu et dans le mouvement divin... L'âme se laisse aller à tout ce qui l'entraîne, sans se mettre en peine de rien, sans rien penser, vouloir ou choisir... Elle est toute en Dieu (2). »

Cette âme, quoi qu'elle désire, quoi qu'elle fasse, ne peut pécher puisqu'elle est « dans une parfaite ignorance du mal et comme impuissante de le commettre (3) ». Elle demeure étrangère à tout ce qui n'est pas Dieu et la contemplation de Dieu, aux pratiques religieuses et aux sacrements, à son propre salut :

« Cette âme serait aussi indifférente d'être toute une éternité avec les Démons qu'avec les Anges (4). — Ce que l'on appelle *consentir à la perte de son éternité*, c'est lorsque l'âme... fait le sacrifice entier de sa perte éternelle, pensant que son Dieu n'en sera ni moins glorieux ni moins heureux... Hélas, combien de fois en cet état ai-je demandé à mon Dieu l'enfer par grâce pour ne le point offenser (5). »

Ces théories, Mme Guyon les développait intarissablement dans le langage le plus insipide et verbeux. Elle leur mêlait le récit des extases où elle entendait la voix même du Seigneur :

« Une nuit que j'étais fort éveillée, — dit-elle en s'adressant à Dieu, — vous me montrâtes à moi-même sous la figure de cette femme de l'Apocalypse qui a la lune sous ses pieds, environnée du soleil, douze étoiles sur sa tête, et qui étant enceinte criait dans les douleurs de son enfantement... Vous me fîtes comprendre que j'étais grosse d'un fruit qui était cet esprit que vous vouliez que je communiquasse à tous mes enfants (6). »

Une autre fois elle eut ce songe :

« Etant avec une autre personne de mes amies, nous montions une grande montagne au bas de laquelle il y avait une mer orageuse et remplie d'écueils... Nous trouvâmes à son sommet une autre montagne environnée de haies, et qui avait une porte fermant à clef. Nous y frappâmes : mais ma compagne... n'entra point avec moi. Le Maître me vint ouvrir la porte qui fut refermée à l'instant. Le Maître n'était autre que l'Epoux qui, m'ayant pris par la main, me mena dans le bois qui était de cèdres. Cette montagne s'appelait le mont Liban. Il y avait dans ce bois une chambre où l'Epoux me mena, et dans cette chambre deux lits. Je lui demandai pour qui étaient ces deux lits ; il me répondit : Il y en a un pour ma mère, et l'autre pour vous, mon Epouse (7). »

Outre ses traités de dévotion. Mme Guyon composait, à perte d'haleine, des vers à la louange de

l'amour divin. C'est un invraisemblable fatras de rimes dans le genre de celles-ci :

Chantons donc, cher époux : que l'harmonie est belle
Quand deux cœurs sont bien amoureux
Et leur flamme chaste et fidèle,
Que cet accord est merveilleux (8) !

A peine, dans ces milliers de stances, peut-on cueillir çà et là quelques images galamment précieuses :

Mon cœur te suit partout, ô mon divin Amant..
L'Héliotrope aussi tourne vers la lumière
De son soleil dont il est amoureux (9).

*
* *

Cette grossière parodie de la vraie mystique, ces hallucinations, la superbe sacrilège de cette femme qui se compare et se préfère à la mère du Sauveur, tout cela décelait en Mme Guyon une tête malade et un orgueil éperdu. Mais, en dépit de sa démence, elle conservait un charme qui s'exerçait sur des esprits peu vulgaires, puisqu'une des victimes en fut Fénelon.

Il est vrai qu'il n'y a guère eu chez nous de cerveau plus avide de chimères. Dans le siècle de la sagesse, il les a inventées toutes, en religion, en morale, en politique. Après avoir en 1694, au cours des conférences d'Issy où elle fut condamnée, opiniâtrément défendu contre Bossuet Mme Guyon, il publia en 1697 son *Explication des maximes des Saints* où il s'efforçait de la justifier par la tradition de l'Eglise et les leçons des grands mystiques.

Avec tous les tempéraments que pouvait apporter aux extravagances du quiétisme son esprit si souple et brillant, Fénelon en adoptait expressément le principe fondamental : à savoir le faux dogme du pur amour qui implique l'absolu désintéressement des âmes :

« Le pur amour... est une charité pure et sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre. Alors on aime Dieu au milieu des peines de manière qu'on ne l'aimerait pas davantage, quand même il comblerait l'âme de consolation. Ni la crainte des châtiments, ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour (10). »

Fénelon exige donc, quelles que soient les nuances verbales où il recourt, que l'âme parfaite se dépouille totalement de soi pour assumer, en place de sa volonté propre, la volonté de Dieu qu'elle aime : et si Dieu la réprouve, elle consentira donc allègrement à sa damnation. Plus tard la philosophie à son tour s'est emparée de ce songe. Elle l'a enlaidi d'un costume pédantesque en remplaçant Dieu par l'impératif catégorique du devoir et en proposant à l'humanité une morale sans sanction. Le quiétisme, surtout celui de Fénelon, traduit en termes religieux la conception platonisante et précieuse de l'amour : c'est tout de même que *l'Astrée* ordonne aux amants de renoncer à eux-mêmes pour ne vivre qu'en l'être aimé.

Au cours des âges tous les vrais amants ont brûlé de ce désir. Mais la créature peut-elle à ce point abdiquer son propre être ? Et dans la tentative suprême qu'elle fasse pour se délivrer de cet égoïsme qui est

la condition de la vie, dans le plus parfait amour, ce qu'elle cherche en définitive, — serait-ce à travers l'acceptation de ses souffrances, — n'est-ce point son propre contentement ? Selon l'Eglise, dans l'ordre de la nature viciée par le péché, l'égoïsme est inhérent à l'être ; et dans l'ordre surnaturel la volonté de Dieu le légitime et le sanctifie. De même, de Pascal à La Bruyère, en constatant l'indéfectibilité de l'égoïsme humain, tout le classicisme a répondu.

Bossuet, qui fut le représentant tout à la fois de la pensée classique et du dogme chrétien, mena contre le quiétisme une polémique admirable de raison et d'éloquence. On lui a reproché d'avoir manqué de modération : rien ne paraît plus injuste si l'on considère la gravité du débat et les arguties par où sans cesse Fénelon s'évadait. Ce que Bossuet restituait magnifiquement, contre les fausses délicatesses et les erreurs sentimentales, c'était la réalité de l'être et les bornes de l'amour.

« Ce prétendu amour pur qu'on imagine désintéressé de son propre bien n'est qu'une illusion. On peut bien se détacher de soi-même jusqu'à s'aimer en Dieu et pour Dieu;... mais se détacher de soi-même jusqu'à ne plus désirer d'être heureux, c'est une erreur que ni la grâce, ni la raison, ni la foi ne peuvent souffrir. Loin de nous l'insupportable folie, comme l'appelle saint Augustin, de croire qu'on puisse ne se pas aimer, ni s'aimer sans désirer d'être heureux. Nier cette vérité universellement reconnue, c'est vouloir raffiner sur l'Evangile (11). »

En la méconnaissant, Fénelon égare les âmes dans les ténèbres :

« Vous n'avez trouvé digne de vous que Dieu beau en soi... et vous avez décrié jusqu'à l'espérance, puisque, sous le nom d'amour pur, vous avez établi le désespoir comme le plus parfait de tous les sacrifices (12). »

Entre tous les partisans de Bossuet, deux sont célèbres : Malebranche, dans son *Traité de l'Amour de Dieu,* professait que « l'amour de Dieu, même le plus pur, est intéressé (13) », et La Bruyère écrivit ses *Dialogues contre le quiétisme.* Tout en inclinant vers Bossuet, Leibnítz, conformément à sa méthode, essaya de concilier les deux thèses adverses :

« L'amour est cet acte, ou état actif de l'âme, qui nous fait trouver notre plaisir dans la félicité ou satisfaction d'autrui. Cette définition... est capable de résoudre l'énigme de l'amour désintéressé et le distingue des liaisons d'intérêt ou de débauche... Lorsqu'on aime sincèrement une personne, on n'y cherche pas son propre profit, ni un plaisir détaché de celui de la personne aimée, mais on cherche son plaisir dans le contentement et dans la fidélité de cette personne... Cela sert à concilier deux vérités qui paraissent incompatibles... Il est visible, par la notion de l'amour que nous venons de donner, comment nous cherchons en même temps notre bien pour nous et le bien de l'objet aimé pour lui-même, lorsque le bien de cet objet est immédiatement, dernièrement et par lui-même notre but, notre plaisir et notre bien... Ces considérations font voir en quoi consiste le véritable désintéressement du pur amour qui ne saurait être détaché de notre propre contentement et félicité... Vouloir le détacher de lui-même et de son bien, c'est jouer de paroles ou, si l'on veut aller aux effets, c'est tomber dans un quiétisme extravagant (14). »

Quant aux personnes en cause, Leibnitz les jugeait avec une exquise clairvoyance :

« Je n'ai garde de décider dans la controverse qui est entre M. de Meaux et M. de Cambrai... Cependant je suis prévenu pour deux choses : l'une est l'exactitude de M. de Meaux, l'autre est l'innocence de M. de Cambrai, et je les croirai jusqu'à ce que je sois forcé par de bonnes preuves de croire que le premier s'est trompé dans la doctrine, ou que le second a manqué du côté de la bonne foi... Selon les apparences, Mme Guyon est une orgueilleuse visionnaire, et on ne doit point confondre sa cause avec celle de M. de Cambrai, quoique ce prélat ait été trompé par son air de spiritualité (15). »

L'innocence de Fénelon et l'exactitude de Bossuet, ces qualifications sont d'une équité parfaite ; et l'histoire, après des investigations minutieuses, n'a fait qu'enregistrer ce jugement de Leibnitz.

Leibnitz lui ayant conseillé d'en référer aux dames, l'abbé Nicaise proposa cette idée à Huet, l'évêque d'Avranches, savant adversaire de Descartes. Huet en fut quelque peu éberlué :

« Pour ce que vous me mandez, — répondit-il, — au sujet de l'amour désintéressé, je n'en voudrais pas faire les dames juges, quelqu'enclines qu'elles soient à l'amour. Il faut s'en rapporter aux théologiens qui voient mieux les conséquences de cette doctrine que des folles coquettes (16). »

Malgré cet avis, Nicaise n'en soumit pas moins la question à une romancière fameuse pour ses théories sur l'amour, Mlle de Scudéry. Mais celle-ci n'était

plus l'ardente et hautaine Sapho de *Cyrus*, l'amoureuse amie de Pellisson. Elle avait quatre-vingt-onze ans et voyait approcher l'éternité. Aussi, occupée de son salut et de ses prières, eut-elle la sagesse de se récuser :

« J'avais fait part, — écrivait Nicaise à l'évêque d'Avranches, — à Mlle de Scudéry, qui est des amis de M. Leibnitz, de son sentiment sur l'amour désintéressé... Elle me répond qu'elle ne veut point se mêler dans une dispute d'une matière si élevée et qu'elle se tient en repos en se bornant aux commandements de Dieu, au Nouveau-Testament et au Pater (17). »

*
* *

L'Eglise condamna Fénelon. Si l'on estimait qu'elle fut trop rigoureuse, on rencontrerait dans le XVIIe siècle même maints exemples pour démontrer sa prévoyance. Sous prétexte d'extase et d'abandon, le quiétisme favorise le plus effronté libertinage. C'est ainsi que le jésuite défroqué Labadie qui de 1650 à 1675, vagabonda et fit de nombreux prosélytes en France, en Hollande, en Allemagne, invoquait l'amour pur et la contemplation. Avant que d'avoir abjuré le catholicisme, comme il dirigeait à Toulouse un couvent de franciscaines, il manifesta ce que signifiaient en réalité ses beaux préceptes :

« Il les faisait dépouiller toutes nues et prêchait ainsi dans cette état de nudité à huis-clos afin d'imiter Eve et Adam... Un des grands principes de sa dévotion était

de ne se pas inquiéter des mouvements du corps pourvu qu'on tournât dès le matin sa première pensée du côté de Dieu... Cette maxime qu'il avait toujours soin de bien inculquer aux religieuses qu'il dirigeait l'autorisait à faire des épreuves criminelles sur elles et à censurer celles qui faisaient quelque résistance. Il leur disait que leur cœur n'était pas encore assez spirituel ni fixé du côté de Dieu (18). »

A Montauban il fut quelque temps pasteur et, selon ce que nous raconte un annaliste protestant, poursuivit courageusement son apostolat :

« La tentative qu'il fit sur la pudicité de M[lle] de Calonges lui fit perdre l'estime et la protection des personnes pour lesquelles il écrivait. Après l'avoir dressée à la vie spirituelle, qu'il faisait consister dans un recueillement intérieur et dans un détachement absolu des objets sensibles, il lui marqua un point de méditation ; et lui ayant fort recommandé de s'appliquer tout entière pendant quelques heures à ce grand objet, il s'approcha d'elle lorsqu'il la crut la plus recueillie et lui mit la main sur le sein. Elle le repoussa brusquement, lui témoigna beaucoup de surprise de ce procédé et se préparait à lui faire des censures lorsqu'il la prévint : « Je vois bien, ma fille, lui dit-il sans être déconcerté et avec un air dévôt, que vous êtes encore bien éloignée de la perfection... Demandez pardon à Dieu d'avoir été si peu attentive aux mystères que vous deviez méditer. Si vous y aviez apporté toute l'attention nécessaire, vous ne vous fussiez pas aperçue de ce qu'on faisait à votre gorge (19). »

Environ les mêmes années, en Flandre et aux Pays-bas, s'évertua une autre sectaire, Antoinette Bou-

rignon. Née à Lille en 1616 et pourvue d'un riche héritage, s'attribuant la mission de promouvoir sur la terre le règne du Saint-Esprit, elle consacra sa fortune à propager son évangile. Elle s'attacha des disciples de marque, tels que Noël, ancien secrétaire de Jansénius, l'oratorien de Cordt, le pasteur Poiret ; et, à partir de 1667, elle fit éditer de nombreux volumes aux titres mystiques comme *la Lumière du Monde*, *le Nouveau Ciel*, *l'Aveuglement des Hommes*. Elle prêchait, elle aussi, le renoncement et la contemplation qui dispensent de toute pratique religieuse : « L'abandon de notre volonté à celle de Dieu supplée à toute chose ; et lorsque nous sommes arrivés à cet abandon, nous n'avons plus besoin d'aucuns moyens, parce que Dieu fait alors en nous ce qu'il lui plaît (20). » L'âme ainsi abandonnée n'a d'autre loi que ses instincts : « Il ne faut pas d'autre connaissance que l'abandon qu'avez fait de votre corps et âme à la disposition du vouloir de Dieu pour vous assurer que tout ce qui vous arrivera viendra de sa disposition (21). » Et Antoinette Bourignon ne laissait point de réhabiliter la chair en la délivrant du péché :

« Si Adam fût demeuré dans l'innocence, il n'aurait pas eu de vergogne d'être nu ;... il n'avait pas besoin de se couvrir avant qu'il eût péché parce que son corps était plus beau et plus artificiellement élaboré que ne pourront jamais être les plus précieuses étoffes avec quoi l'on le pouvait couvrir ; mais l'imagination étant troublée par le péché lui fait voir les choses belles comme laides... De là vient qu'ils ont regardé les choses naturelles comme honteuses... J'avoue que la manière avec

laquelle les hommes de maintenant se conjoignent pour la génération est fort laide et donne la pudeur aux âmes chastes, à cause qu'elles n'y remarquent que le péché qui est là-dedans, lequel est infâme... Mais si ce péché était ôté, l'on n'y verrait que chose plaisante, comme, si deux petits enfants se jouaient ensemble tout nus, il n'y aurait que du plaisir à cause de leur innocence (22). »

C'est pourquoi, nous assure Antoinette Bourignon, dans le royaume des cieux, « il y aura génération éternellement (23) ». C'est un espoir assez gaillard, mais qui ne doit point induire les passagers d'ici-bas à anticiper sur les plaisirs d'outre-tombe : Antoinette gardait ses disciples contre toute concupiscence. « Sa présence et sa conversation, — nous dit son biographe, — répandait une odeur de continence qui faisait oublier les plaisirs de la chair (24). » En effet : Antoinette Bourignon, fort laide de visage, était en outre bossue.

Voilà la divagation que dès lors engendrait l'utopie sentimentale : si tentateurs que fussent les sophismes de Fénelon, l'Eglise était donc avertie de se méfier. En proposant à l'homme un idéal hors de sa portée, ils le ravissaient au réel pour le lancer dans la plus périlleuse aventure : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » C'est la loi de toutes les chimères que Pascal a ainsi formulée.

TROISIÈME PARTIE

DE LOUIS LE BIEN-AIMÉ A LA RÉVOLUTION

CHAPITRE IX

L'AMOUR FRIVOLE

Une jeune personne ayant fait part à M. de Montesquieu de sentiments hostiles au mariage, le jeune président, qui n'était pas encore l'auteur des *Lettres Persanes,* lui répondait en termes enjoués :

« Que la haine que vous avez pour le mariage est juste ! La raison vous a fait sentir ce que l'expérience seule peut faire connaître aux autres.

Lorsque par des nœuds solennels
Deux fidèles amants, que même ardeur enivre,
Vont s'unir l'un à l'autre aux yeux des Immortels.
L'Amour est toujours la victime
Qu'on immole sur les autels.

« Vous savez bien qu'autrefois les gens du bel air ne se mariaient point...

Vous connaissez Coriolan,
Amadis, Roger et Rolan.
Quoique amoureux, quoique fidèles,
Ils détestaient le sacrement,
Et contents de plaire à leurs belles
Ils n'épousaient que leurs querelles.

« Vous voyez, Mademoiselle, qu'il ne faut point confondre les chaînes de l'Hymen avec celles de l'Amour ; il ne faut point se marier, mais il faut aimer, et tout le monde doit être là-dessus de la même religion (1). »

Telle est, dès l'aube du XVIIIe siècle, la mode amoureuse qui prévaut. Foin des grands sentiments, des affections éternelles, de la jalousie et de la passion ! Et foin de cette ridicule coutume du mariage ! L'amour ne doit-être qu'un plaisir, rapide et passager comme les heures, inconstant comme les caprices, orné de sourire, d'élégance et de parfum. Pour éviter toutes les embûches et tous les chagrins, il a un précepte qui est comme son talisman : qu'il ne se prenne point au sérieux. La frivolité, voilà, sous la Régence et Louis le Bien-aimé, la vertu capitale de l'amour.

En 1711, dans son *Dialogue des Dieux*, Rémond de Saint-Mard n'en était plus, comme Chaulieu, à plaider pour l'inconstance, mais il prêtait à Vénus ces paroles qui eussent scandalisé Céladon :

« C'est une fort sotte qualité que la constance et qui n'a rien de glorieux. Elle met l'âme dans une espèce

d'esclavage... La constance suppose presque toujours de la faiblesse et de l'engourdissement dans le cœur; il ne demeure d'ordinaire attaché à un seul objet que parce qu'il n'a plus la force de courir après d'autres (2). »

Et un peu plus tard, dans ses *Lettres galantes*, il raillait prestement l'union conjugale :

« Si le mariage était une folie comme l'amour, je le hasarderais plus volontiers ; le pis-aller est d'être quitté, mais c'est ce pis-là de l'amour qui manque au mariage et qui en fait une chose terrible. Mon Dieu ! comment peut-on s'engager à être toujours fidèle ? — Pourquoi aussi ne pas se permettre d'aller prendre ailleurs de l'amour ? Cela ne serait-il pas plus raisonnable ? On se donnerait ce qu'on pourrait et l'on s'enverrait honnêtement chercher le reste (3). »

Romans et chansons, poésies et pièces de théâtre reflètent alors les mœurs légères de la société. En 1718, à près de soixante ans, le peintre Autreau débuta au Théâtre-Italien comme auteur dramatique, par une pièce intitulée le *Port-à-l'Anglais*, où il opposait les deux amours, celui d'autrefois et celui d'aujourd'hui. Dans ce port de France, deux jeunes sœurs italiennes, Flaminia et Silvia, rencontrent l'actrice Tontine, qui les informe des changements survenus parmi les Français :

« Flaminia : Quoique je n'aie pas vu le monde, je connais les Français, j'ai lu leurs historiettes. — Tontine : N'espérez pas les trouver tels que vous les avez vus dans les romans ; les choses sont un peu changées. — F. : Je

crois que l'amour aura perfectionné chez eux de plus en plus la galanterie. — T. : On voit bien que vous venez de loin. Il s'agit bien à présent ici de galanterie ! Il y a longtemps que l'amour ne se mêle plus de les perfectionner ; au contraire ce sont eux qui ont perfectionné l'amour. — F. : Expliquez-moi donc, je vous prie, comment cela s'est fait. — T. : Cela s'est fait en retranchant de l'amour ce qu'il avait d'inutile et d'incommode ; en abolissant cette politesse surannée que vous nommez galanterie. Elle était devenue à charge ; on l'a renvoyée aux Espagnols et aux Maures d'Afrique d'où elle était venue, avec ses fêtes galantes, ses tournois et ses carrouzels. Tout cela s'en est retourné de compagnie. — F. : Voilà un changement qui m'étonne. — T. : Oui, Mademoiselle, on a banni ces longs préludes de petits soins et de services frivoles, ce sentiment de fidèle pasteur, cette timidité rustique que l'on faisait passer pour respect, enfin toutes les formalités romanesques ; et se piquer à présent d'être galant, c'est vouloir passer pour gaulois. — F. : Et qu'a-t-on mis à la place de ce qu'on a banni ? — T. : Des plaisirs solides et de bon sens. On a réuni ceux de l'amour et de la table ; on y a joint une conversation libre, familière, enjouée ; on dîne aux flambeaux en des réduits discrets... L'amour est passé des bords du Lignon et du pays de Forets dans ceux de Bourgogne et de Champagne. Avouez qu'il a fait un joli voyage. — F. : Mais n'a-t-il rien perdu de sa délicatesse en ces pays-là ? — T. : C'est gagner que d'en perdre. La belle perfection pour lui que d'être délicat et fluet comme il était autrefois ! Il n'avait presque plus de corps. Aux pays dont je vous parle, il a repris chair : il se fortifie tous les jours ; l'enjouement lui revient ; il ne demande plus qu'à rire... C'était un plaisant amusement pour lui chez nos pères que de voir ces cercles d'amants et d'amantes,

occupés à former de belles conversations, à soutenir des thèses sur la délicatesse, qui faisaient bâiller cet enfant... Il s'est guéri surtout de la colique venteuse du bel esprit, de la migraine que lui causaient les jolis vers, les galants madrigaux, les tendres élégies dont il avait la tête chargée. Il n'y est resté tout au plus que des vaudevilles gaillards ou des chansons à boire. — F. : Voilà l'amour bien changé. Je ne le reconnais plus. Il me semble pourtant qu'il avait autrefois une tendre mélancolie qui ne déplaisait pas (4). »

Dans ce dialogue badin et tendre se joue un regret des anciennes amours et du généreux passé. Mais, tandis que Jacques Autreau n'a plus assez de jeunesse pour profiter du nouveau code amoureux, la plupart des auteurs tournent en dérision les usages des aïeux, et surtout le mariage. Dans sa comédie de *Belphégor*, représentée au Nouveau-Théâtre-Italien le 24 août 1721, Marc-Antoine Legrand développe le conte de La Fontaine : dépêché sur terre pour éprouver par lui-même si les maris se plaignent légitimement de leurs femmes, le démon Belphégor, sous le nom de Roderic, a épousé la vertueuse Mme Honesta. Et quel n'est point son repentir :

Femme trop sage me désole
Et sa vertu fait trop de bruit
    Jour et nuit.
J'aime mieux une jeune folle
    Et si je suis, d'être cocu,
    Convaincu,
Nombre que je vois m'en console (5).

Un intermède nous transporte sur le bord du Léthé, *Le fleuve d'oubli :* les vivants, pour se délivrer du souci qui les importune, peuvent boire de l'eau du fleuve. Une jeune femme, Violette, vient donc solliciter Trivelin, le distributeur des eaux : elle aime trop son mari et souhaiterait de l'oublier. Mais Trivelin de la rabrouer décemment :

« De quel pays êtes-vous pour aimer trop votre mari? Voilà un défaut qu'on ne connaît point dans le nôtre... C'est bien pour de tels animaux que les beaux jours des jolies femmes sont faits. De même que les hirondelles, ayant passé ici agréablement le printemps, ne s'en retournent dans leur pays qu'en automne, tout de même, quand une jolie femme a pris une fois sa volée, elle ne doit retourner à son mari que quand elle est sur l'arrière-saison... Sans boire de nos eaux, vous pouvez de vous-même l'oublier. — Et comment? — En vous ressouvenant sans cesse que c'est votre mari. Il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre secret (6). »

Le Contraste de l'Hymen et de l'Amour, c'est alors un thème courant de la littérature et c'est le titre d'une pièce jouée le 7 mars 1727. Elle s'achevait par ce vœu peu confiant :

Dieu d'Amour, Dieu d'Hymen, trop funestes rivaux,
Ne verra-t-on jamais terminer votre guerre (7)?

Un homme en cette époque n'en rêvait pas moins de les accorder et de réunir les deux amours, le sentimental et le libertin : c'est Marivaux. Il connaissait les cœurs, leur coquetterie, leur fatuité, leur jalousie,

tout leur manège qu'il a si merveilleusement analysé dans son théâtre, et aussi le dévergondage de son temps qu'il a décrit dans ses romans et ses ouvrages de morale :

« Les sentiments n'étaient plus à la mode : il n'y avait plus d'amants, ce n'était plus que libertins qui tâchaient de faire des libertines. On disait bien encore à une femme : je vous aime ; mais c'était une manière polie de lui dire : je vous désire (8). — Que deviendraient les amants si l'inconstance de l'un était un arrêt de mort contre l'autre? Les hommes et les femmes tomberaient autour de nous par pelotons... On pleure l'inconstance de son amant ou de sa maîtresse :... voilà le plus grand inconvénient d'un amour trahi... Les amants abandonnés en sont quittes pour quelque chagrin que le moindre amusement écarte, et qui ne s'aperçoit que dans ceux qui ne veulent pas se gêner (9). »

Mais Marivaux ne se résignait point à contempler l'amour ainsi défiguré, souillé de débauche, privé de son rayonnement. Dans *la Réunion des Amours* qui fut jouée le 9 novembre 1731, il mettait en scène Amour, ou l'amour sentimental, et Cupidon, ou l'amour libertin qui, appelés devant les dieux, se rencontrent au seuil de l'Olympe :

« Amour : n'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur de mon empire ? — Cupidon : Ne serait-ce pas cet Amour gaulois, ce dieu de la fade tendresse, qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné ? — Amour : qu'il est laid ! Qu'il a l'air débauché ! — Cupidon : vit-on jamais de figure plus sotte? Sachons un peu ce que

vient faire ici cette ridicule antiquaille... Entre vous et moi, de votre temps, les amants n'étaient que des benêts, ils ne savaient que languir, que faire des hélas et conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh ! parbleu, ce n'est plus de même. J'ai supprimé les échos, moi. Je blesse. Ahi ! vite au remède. On va droit à la cause du mal. Allons, dit-on, je vous aime : voyez ce que vous pouvez faire pour moi ; car le temps est cher, il faut expédier les hommes (10). »

Les deux rivaux comparaissent devant Minerve, et les moqueries de Cupidon révoltent enfin Amour :

« Qui êtes-vous, dit-il, pour oser me disputer quelque chose ? Vous qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine aussi impure que la vôtre ! Divinité scandaleuse dont le culte est un crime, à qui la seule corruption des hommes a dressé des autels ; vous à qui les devoirs les plus sacrés servent de victimes, vous qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu !... Osez-vous vous comparer à moi, au dieu de la plus noble, de la plus estimable, de la plus tendre des passions, et j'ose dire de la plus féconde en héros. »

Cupidon riposte encore par des quolibets : « Minerve, toute la nature est intéressée à ce que vous renvoyiez ce vieux garçon-là. » Mais Minerve soumet la cause à la Vertu. Et Cupidon se montre si pressant et persuasif que la Vertu, songeuse, s'oublie jusqu'à lui laisser baiser sa main. Elle s'enfuit tout en tremblant, et c'est Minerve qui proclame le jugement qu'a rendu lui-même le maître des Dieux :

« Cupidon, la Vertu décidait contre vous ; et moi-même j'allais être de son sentiment, si Jupiter n'avait pas jugé à propos de vous réunir en vous corrigeant... Avec votre confrère, l'âme est trop tendre, il est vrai ; mais avec vous elle est trop libertine. Il fait souvent des cœurs ridicules ; vous n'en faites que de méprisables... Unissez-vous tous deux : rendez-le plus vif et plus passionné, et qu'il vous rende plus tendre et plus raisonnable (11). »

*
* *

Dociles en apparence, Cupidon et Amour obéirent à Jupiter et conclurent la paix : mais elle ne dura qu'un soir. Et Cupidon s'empressa de chasser ce compagnon qui lui prêchait des rengaines aussi ennuyeuses que la franchise et la fidélité. Au cours de ces années qui suivent 1730, l'amour frivole atteint son apogée. Il règne à la cour, dans les salons, dans les familles, dans la littérature. Plus ou moins ouvertement sensuel, tantôt grivois et tantôt galant, c'est lui qui s'épanouit dans l'œuvre de Voltaire et de tous ces petits conteurs ou poètes, les Voisenon et les Grécourt, les Gentil-Bernard et les Moncrif, les Piron et les Vadé.

Un charmant ouvrage nous offre la théorie et, pour ainsi dire, la dialectique de ces mœurs amoureuses. Ce sont les lettres apocryphes de Ninon de Lenclos, que publia en 1750 l'avocat Damours. L'auteur y supposait une correspondance adressée par Ninon au marquis de Sévigné : le jeune gentilhomme ayant le cœur occupé d'une violente passion, la courtisane le

morigène et lui prescrit sa méthode de sagesse et de bonheur. Premièrement, qu'est-ce donc en réalité que l'amour ?

« L'amour, pris comme passion, n'est qu'un instinct aveugle,... un *appétit* qui nous détermine pour un objet plutôt que pour un autre sans qu'on puisse donner la raison de son goût. — Outre le besoin d'être agités, nous en avons un physique et machinal qui fait la cause primitive et nécessaire de l'amour (12). »

Ce qui a perverti l'amour, c'est la mystique sentimentale dont les hommes l'ont affublé :

« Les hommes, par je ne sais quelle bizarrerie, ont attaché de la honte à suivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux sexes... Ils ont imaginé de substituer les dehors d'une affection toute spirituelle à la nécessité humiliante de paraître de bonne foi satisfaire un besoin. — Les amants à grands sentiments, gâtés par les romans ou par les prudes, se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion... Gardons-nous bien, mon cher marquis, de donner dans un pareil ridicule. Cette façon de se guinder n'est plus, dans le siècle où nous sommes, que le partage des sots. — Gardez pour l'amitié la délicatesse des sentiments. Prenez l'amour pour ce qu'il est ; plus vous lui prêterez de noblesse et de dignité, plus vous le rendrez dangereux. Plus l'idée que vous vous en formerez sera sublime, moins elle sera juste. — Que ce ne soit point pour vous ce qu'on appelle une passion mais un amusement (13). »

Et l'amant ne doit pas s'empêcher de scrupule :

« De la probité en amour, marquis, y pensez-vous ! — Un peu de manège en amour est indispensable pour le bonheur de tous les deux. J'irais peut-être même dans le besoin jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat... En galanterie les sots seuls sont des dupes et les fripons ont toujours les rieurs de leur côté (14). »

Quant à la vertu, bien fol est qui s'y fie :

« Vous voulez à toute force qu'il ne soit point impossible de trouver dans notre siècle des femmes vertueuses ? Eh ! mais vous ai-je jamais dit le contraire ? En comparant les femmes à des places assiégées, ai-je avancé qu'il n'existait point de villes qui n'eussent été prises ? Comment l'aurais-je pu dire ? Il y en a qui n'ont jamais été assiégées (15). »

La société qui pratiquait ces maximes revit pour nous dans les dialogues de Crébillon fils :

« — Jamais les femmes, dit un de ses personnages, n'ont mis moins de grimaces dans la société ; jamais l'on n'a moins affecté la vertu. On se plaît, on se prend. S'ennuie-t-on l'un avec l'autre ? On se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris... Il est vrai que l'amour n'est entré pour rien dans tout cela... On sait aujourd'hui que le goût seul existe ; et si l'on se dit encore qu'on s'aime, c'est bien moins parce qu'on le croit que parce que c'est une façon polie de se demander réciproquement ce dont on sent qu'on a besoin (16). — On disait trois fois à une femme qu'elle était jolie ; car il n'en fallait pas plus : dès la première assurément elle vous croyait, vous remerciait à la seconde, et assez communément vous en récompensait à la troisième. Il arrivait

même quelquefois qu'un homme n'avait pas besoin de parler ; et ce qui, dans un siècle aussi sage que le nôtre, surprendra peut-être plus, souvent on n'attendait pas qu'il répondît... La première vue décidait une affaire : mais, en même temps, il était rare que le lendemain la vît subsister ; encore, en se quittant avec cette promptitude, ne prévenait-on pas toujours le dégoût... Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire qu'elles [les femmes] offrissent toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de soins rendus, étaient encore indécises, et dont le mois tout entier n'achevait pas la défaite. Je conviens que ce sont des exemples rares, et qui semblent ne pas devoir tirer à conséquence pour le reste : même, si je ne me trompe, les femmes sévères à ce point-là passaient pour être un peu prudes (17). »

La fidélité passait évidemment pour la plus importune des contraintes :

« Il n'y a personne qui voulût s'engager, même avec l'objet le plus charmant, s'il était question de lui être éternellement attaché. Loin de se la proposer l'un à l'autre, c'est une idée qu'on écarte le plus qu'on peut, du moins quand on est sage ; on se dit bien qu'on s'aimera toujours, mais il est tant d'exemples du contraire que cela n'effraie pas ; ce n'est qu'un propos galant qui n'a que force de madrigal et qui est compté pour rien quand on veut se donner le plaisir de l'inconstance (18). »

Certaine nuit, une agréable comtesse reçut la visite d'un sylphe qui lui fit une fervente déclaration en lui promettant de prodigieux bienfaits. Elle était sur le point de se laisser tenter quand il l'avertit qu'il exigeait de la constance, elle aussitôt de se récrier :

« Miséricorde ! Je renonce à vous pour jamais (19) ! » A ces relations faciles et brèves, on ne décerne que peu d'importance ; et, la volupté prise, on se hâte de les oublier :

« Comment voulez-vous qu'avec ce qu'on a à faire dans le monde, des gens que le hasard, le caprice, des circonstances ont unis quelques moments, se souviennent de ce qui les a intéressés si peu? Ce que je vous dis, au reste, est si vrai que, soupant il y a quelque temps avec une femme, je ne me la rappelais en aucune façon, et que je l'aurais quittée comme m'étant inconnue, si elle ne m'eût pas fait souvenir que nous nous étions autrefois fort tendrement aimés (20). »

Bien entendu on ne conserve guère de regrets aux amants défunts :

« Nous oublions si tôt, assure une marquise, un amant vivant que nous ne devons pas nous souvenir longtemps des morts... Veuve d'un amant, j'en prendrais d'abord trois autres pour me consoler (21). »

Gens du monde et gens de lettres formaient volontiers des cénacles où l'on devisait de galanterie et de libertinage, où l'on composait des histoires et des poésies licencieuses. Un des plus célèbres est celui qui rassemblait chez le comte de Caylus Voisenon, Crébillon fils, Duclos, Moncrif et autres écrivains. Il a donné naissance à des recueils collectifs tels que le *Recueil de ces Messieurs*, imité par le *Recueil de ces Dames*, où se trouve ce beau trait de désintéressement marital :

« Mes petites vivacités me rendirent Mme de Méreval si avantageuse que dès la troisième visite je la déterminai à m'accorder la dernière faveur. Nous fûmes interrompus par la présence de M. de Méreval qui vint nous surprendre. Mme de Méreval qui avait tout à craindre fut moins embarrassée que moi ; et son mari, sans s'émouvoir, lui dit d'un ton fort tranquille : Vous êtes bien imprudente ; si c'était un autre que moi (22) ! »

Dans sa *Relation du monde de Mercure* parue en 1750, le chevalier de Béthune dépeint ces mœurs amoureuses à leur point de perfection.

« L'amour n'est par regardé dans Mercure comme une affaire plus sérieuse que les autres occupations de la vie : il y passe pour un amusement, tel que le jeu, la bonne chère, le goût des spectacles... La jalousie de notre monde est inconnue dans la planète : c'est un usage tout établi que le premier de qui le goût s'use l'avoue sans détour (23). »

Aussi les législateurs de Mercure n'ont-ils fixé la durée du mariage qu'à deux ans. Et encore ont-ils imposé aux époux un essai préalable.

« Sitôt que deux personnes ont du goût l'une pour l'autre, elles conviennent de demander ensemble à leurs parents la chambre du *sphinx*. On appelle de ce nom un appartement qui se trouve dans toutes les maisons où il y a des filles à marier : cet appartement est pour l'ordinaire l'endroit le plus magnifique et le plus orné de la maison...

« Les deux amants, vêtus d'une robe de cristal coloré qui est maniable dans cette planète comme notre taffetas,

sont introduits chacun par une porte opposée dans la chambre du sphinx. Un salamandre invisible a soin de préparer dans ce lieu une collation délicieuse. Il n'y a que deux chaises dans ce cabinet, mais en récompense il est tout meublé de canapés, de sophas, de lits de repos, outre le lit nuptial qui est magnifique et garni de rideaux impénétrables à la lumière. Les deux amants sont obligés de rester dans ce lieu deux jours et deux nuits...

« A la sortie du cabinet, si les futurs n'ont point changé de sentiment, on dresse le contrat ; mais si l'un des deux refuse, il n'y a rien de fait. Ce refus qui est une chose assez commune ne préjudicie ni à l'un ni à l'autre. On dit seulement : Nous ne nous convenons pas encore (24). »

D'ailleurs les mariages ne comportent point trop d'austérité. C'est ainsi que le contrat

« règle le nombre des petites entorses conjugales et infidélités réelles qu'on est obligé de se passer l'un à l'autre pour conserver la paix dans le ménage : cela ne va pas à grand'chose dans les trois premiers mois,... mais dans la suite chacun use de son droit, et les dames surtout... Outre ces friponneries autorisées, il en échappe bien encore, dans le cours d'un mariage de deux ans, dont le contrat n'a pas fait mention... Sur ce pied-là, dès le lendemain de ses noces, une femme peut lorgner, faire des mines, se faire ramener et découcher même... Tout cela est ordinairement bien reçu. »

Quand le terme des deux ans est échu, les familles des deux époux se rendent devant un juge : « Cet officier public se présente pour donner acte aux deux conjoints de la liberté réciproque qu'ils ont de com-

mencer un nouveau bail entre eux ou de se séparer : c'est ordinairement ce qui arrive (25). »

*
* *

Cet amour frivole du XVIIIe siècle ressemble, comme un frère plus délicat et désinvolte, à l'amour libertin du XVIIe, surtout de la société du Temple. Ce qu'il cherche, c'est à s'amuser : aussi se grise-t-il de fêtes et de bals, de danses et de chansons. La vie n'est alors qu'une réjouissance hâtive, presque frénétique et sans doute fastidieuse. Mais, si fatigué qu'on soit, si désireux de repos, on craint de s'arrêter, on se laisse entraîner par la sarabande. Car, en ce temps plus que jamais, l'homme devine, à ses côtés, les deux fantômes, l'ennui et la mort. Et, pour éluder cette épouvante, l'unique stratagème, c'est de fermer les yeux, de vivre au jour le jour, de ne pas penser à soi, de badiner avec tout : « Pour être bien en repos, écrivait Mme de Staal à Mme du Deffand, il faut ne se soucier guère de soi ni des autres. » Et Voltaire à la même : « Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très malheureux ; c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas. Je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie qui est peu de chose sans craindre la mort qui n'est rien (26). »

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle l'amour frivole persiste, plus ou moins altéré, dans des œuvres légères comme celles de Boufflers et Dorat, et comme ce conte de Vincent Denon que Sainte-Beuve appré-

ciait tant, *Point de Lendemain*, titre qui résume toute la philosophie de la frivolité ; il suscite, pour ainsi dire, ses héros tels que Casanova ; et il s'aggrave en s'alliant au goût du vice et de la perversion chez ces roués qui ont fourni à Laclos le type de son chef-d'œuvre ; sur la fin du siècle Chamfort le caractérise encore en quelques sentences :

« Il est plaisant que le mot connaître une femme veuille dire coucher avec une femme, et cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature, comme si on ne connaissait point une femme sans cela. — L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes (27). »

De grands maîtres, les Goncourt, ont peint cette époque à merveille : il n'est que de se rapporter à *la Femme au XVIIIe siècle* pour considérer l'amour frivole dans toutes ses nuances et ses manifestations. Mais l'amour frivole n'a pas rempli tout le siècle. Outre que de temps à autre des éclairs de passion réveillent et embrasent des âmes comme celles de Mlle de Lespinasse ou de la délicieuse Aïssé, des histoires comme celles de Manon Lescaut, à partir de 1750 environ l'amour change de doctrine, répudie sa futilité, adore fanatiquement un nouveau dieu ; et l'amour frivole est comme submergé par la religion de la Nature.

CHAPITRE X

LA RELIGION DE LA NATURE

Autour de 1750 se produisit en France une révélation. En quelques années plusieurs ouvrages la proclamèrent et, malgré les proscriptions officielles, obtinrent un succès retentissant : par exemple *les Mœurs* de Toussaint, les *Pensées philosophiques* et la *Lettre sur les Aveugles* de Diderot, l'*Homme-Machine* et l'*Art de jouir* de La Mettrie, les *Discours* sur les Lettres et sur l'Inégalité de Jean-Jacques, les *Lettres iroquoises* de Maubert de Gouvest, la *Basiliade* et le *Code de la Nature* de Morelly. Le culte qu'ils instauraient, c'était celui de la Nature qui, affranchissant l'amour de nos vices et de notre hypocrisie, devait le faire épanouir dans sa splendeur et sa joie.

Au vrai, cette croyance n'était pas inédite et nous pouvons la reconnaître, enseignée qu'elle fut par Michel de Montaigne et transmise par Charron aux libertins du XVII[e] siècle pour être évincée par l'école classique de 1660. Les idées suivent un cours fantasque : l'amour frivole du XVIII[e] siècle, issu de l'amour liber-

tin, avait pourtant délaissé la philosophie de la Nature. Mais, à l'écart des grands courants, elle ne s'en était pas moins perpétuée.

Sous Louis XIV même, plutôt encore que Saint-Evremond, ce sont des ouvrages huguenots qui l'incarnent. En 1677, dans son Histoire des Sévarambes, Vairasse d'Alais, imitateur de Morus et de Bacon, nous propose, d'après le récit d'un navigateur, l'exemple d'une nation qui, dans un continent austral inconnu des Européens, vit selon la Nature, adorant le soleil et ignorant la propriété. Des lois sévères y règlent la conjonction des sexes et y maintiennent la vertu. Jeunes hommes et jeunes filles observent la plus stricte pudeur jusqu'au jour du mariage ; quant aux époux :

« On ne leur permet de coucher ensemble que de trois nuits une, pendant les trois premières années de leur union, et puis de deux nuits une jusqu'à leur vingt-huitième année ; après quoi ils sont libres et peuvent coucher ensemble quand il leur plaît. Le plus grand honneur des femmes est d'aimer leurs maris et d'élever elles-mêmes plusieurs enfants à la patrie (1). »

Loin d'être soumis à ces restrictions, les voyageurs qui abordent au pays des Sévarambes sont l'objet des plus délicates prévenances comme en témoigne cet épisode de la relation :

« La nuit, environ deux heures après le souper, on nous mena dans une grande salle, où nous trouvâmes quinze jeunes femmes qui nous y attendaient. Elles étaient pour la plupart de belle taille, potelées et vêtues de robes de toile de coton peintes... Sermodas me parla

de cette manière : Sachez que ce sont des esclaves qui ne sont ici que pour vous rendre service... Sevarias notre grand et illustre législateur, ayant considéré toutes choses, a ordonné... que ceux qui sont arrivés à un certain âge, réglé par les lois, se marient, et que les voyageurs puissent habiter avec les esclaves. — Nous ne souffrons pas que personne soit ici sans femme, vous voyez aussi qu'on vous en a amené autant que vous êtes ici d'hommes, qui vous rendront visite de deux en deux jours, durant le reste du temps que vous devez être parmi nous (2). »

Dans le même temps le cordelier apostat Gabriel de Foigny narrait les aventures de Jacques Sadeur qui, lui aussi, découvrit un continent, *la Terre australe connue* (1676), où la Nature prodigue ses bienfaits, d'ailleurs plutôt bizarres : « Tous les Australiens ont les deux sexes ; et s'il arrive qu'un enfant naisse avec un seul, ils l'étouffent comme un monstre... Ils s'aiment tous d'un amour cordial, et l'amour est égal pour tous ». Un peu plus tard, dans son *Télémaque*, Fénelon costume cette philosophie de la Nature à la chrétienne. Puis, au début du XVIIIe siècle, des récits plus fréquents tâchent de la propager.

Il est vrai qu'ils se représentent la Nature sous les formes les plus diverses, voire les plus contraires. Selon l'*Histoire de Calejava* racontée en 1700 par l'avocat Claude Gilbert, « les Avaïtes jouissent d'un véritable bonheur parce qu'il est conforme à la nature (3) ». Elle leur a suggéré ce régime du mariage :

« Pour nous, dit l'Avaïte, nous voulons que toutes les femmes se marient, et comme la génération est la prin-

cipale fin du mariage, nous ne permettons pas qu'une femme demeure plus de trois ans avec un époux sans en avoir d'enfants... La polygamie est permise parmi nous. Ces beaux sentiments de vos romans sont regardés comme des sentiments outrés et extravagants. »

En l'honneur de la génération ils célèbrent de grandes fêtes :

« Les hommes chantent des hymnes à l'honneur du mariage et les femmes dansent environ une heure, parce que les Avaïtes estiment que la danse les dispose à la génération. La danse finie, les hommes qui n'ont pas moins de trente ans se retirent dans leurs chambres, avec leurs femmes ; ... pour les autres il ne leur est pas permis de passer une nuit avec leurs épouses ; on a peur qu'un homme âgé de moins de trente ans ne ménage pas assez sa force et sa santé (4). »

A l'âge de quatre ans, les enfants sont retirés aux parents pour être élevés en commun aux frais de la République.— Dans ses *Dialogues entre MM. Patru et d'Ablancourt sur les Plaisirs* (1701), Baudot de Juilly oppose au péché la Nature, infailliblement bonne ; d'après lui « la religion n'a pas été faite pour détruire cette nature, mais au contraire pour la rétablir. — Il est permis de vivre conformément à la nature, qui n'est autre chose que Dieu même ou la loi qu'il a dictée à toutes choses en les créant (6) ». Or, continue-t-il, rien ne nous est plus naturel que les plaisirs et, entre tous, celui de l'amour, que voilà donc sanctifié. Mais, par une singulière inconséquence, cet amour qu'il exalte est l'amour des âmes : « Comment

penser que l'amour ne consiste que dans ce désir et dans la possession, puisque selon quelques-uns il n'y a rien qui éteigne plutôt l'amour que la jouissance. Il faut donc que l'amour... ne soit en effet que l'union des cœurs (7). » Et il ajoute ce raisonnement subtil et gracieux :

« Tous les autres plaisirs, pour être sentis, ont besoin de la jouissance actuelle de leurs objets et ne durent qu'autant que dure l'action : par exemple, le plaisir de la musique et celui de la bonne chère cessent, dès que le concert et le repas ont cessé... La raison de ceci, c'est que proprement nous ne portons pas en nous-mêmes ces sortes de plaisir,... mais il faut qu'ils nous viennent du dehors... Il n'en est pas ainsi de l'amour dont il s'agit : il fait comme une partie de nous-mêmes, et il y tient inséparablement, en sorte que hors la présence de l'objet il ne nous quitte point et ne laisse pas de nous combler de joie (8). »

Au contraire c'est un amour des moins délicats que le baron de Lahontan a observé en Amérique parmi ces sauvages qui « n'ont pas été corrompus par le voisinage des Européens, n'ont ni tien ni mien, ni lois, juges, ni prêtres, — vivent simplement sous la loi de l'instinct et de la conduite innocente que la Nature sage leur a imprimée dès le berceau (9) ». Il décrit complaisamment leurs coutumes dans ses *Voyages* et ses *Dialogues* publiés en 1703 et maintes fois réédités, à la rédaction desquels collabora plus ou moins le bénédictin défroqué Gueudeville, traducteur de *l'Utopie* de Thomas Morus.

« Ils n'ont jamais eu cette sorte de fureur aveugle que nous appelons amour... On peut dire que les hommes sont aussi indifférents que les filles sont passionnées. Ceux-là n'aiment que la guerre et la chasse, c'est où ils bornent toute leur ambition. Cependant lorsqu'ils sont chez eux sans occupation, ils *courent l'allumette*, c'est le terme dont ils se servent pour dire courir de nuit. Les jeunes gens ne se marient qu'à l'âge de trente ans parce qu'ils prétendent que le commerce des femmes les énerve de telle sorte qu'ils n'ont plus la même force pour essuyer de grosses fatigues, ou les jarrets assez forts pour faire de longues courses et pour courir après leurs ennemis... Ce n'est pourtant pas à dire qu'ils gardent la chasteté jusqu'à cet âge-là, car ils prétendent que comme une trop grande continence leur cause des vapeurs, des maux de reins et des rétentions d'urine, il est absolument nécessaire pour l'entretien de la santé de *courir l'allumette* une fois toutes les semaines (10). »

L'amour chez eux ne dépend que de ses désirs et de sa fantaisie : « Les filles sont folles et les garçons font assez souvent des folies avec elles... Il leur est permis de faire ce qu'elles veulent ; les pères, mères, frères, sœurs n'ont rien à redire sur leur conduite : ils disent qu'elles sont maîtresses de leurs corps, qu'elles sont libres de faire ce qu'elles veulent par droit de liberté. » Aussi ne peuvent-ils concevoir le mariage à la mode européenne : « Cet engagement pour la vie leur cause une surprise dont on ne peut les faire revenir : ils regardent comme une chose monstrueuse de se lier l'un avec l'autre sans espérance de pouvoir jamais rompre ce nœud. » Chez eux, tout à l'encontre « il est permis à l'homme et la

femme de se séparer quand il leur plaît. Ordinairement, ils s'avertissent auparavant, se donnent des raisons pour se quitter plus honnêtement. » Au reste, grâce à la nudité habituelle des sauvages, leurs unions sont mieux assorties que celles des civilisés : « Les filles qui voient des jeunes gens nus jugent à l'œil de ce qui leur convient... Aussi chacune peut hardiment juger qu'elle ne sera pas trompée en ce qu'elle attend d'un mari (11). » Une pratique si commode n'est pourtant point à transporter tout de go en Europe : « Il y aurait un grand inconvénient si les Européens allaient nus ; c'est que ceux qui seraient bien armés trouveraient tant de pratiques et tant d'argent à gagner qu'ils ne songeraient à se marier de leur vie, et qu'ils donneraient occasion à une infinité de femmes de violer la foi conjugale (12). » Aux personnes un peu mûres que cette absence de voiles pourrait déprécier, la loi des sauvages assure un dédommagement :

« Les femmes ne trouvant plus à se marier après cinquante ans,... les hommes faits ne les voulant point pour femmes, ni les jeunes gens pour maîtresses, elles sont obligées, lorsqu'elles sont de complexion amoureuse, d'adopter quelque prisonnier de guerre qu'on leur donne pour s'en servir dans le pressant besoin (13). »

Ce n'était pas à l'école des sauvages que le gentilhomme hugenot François Leguat envoyait les civilisés, mais bien, comme Montaigne, à celle des bêtes. Relégué avec huit de ses compagnons, dans une île déserte, il louait les oiseaux

« de ce qu'ils se mariaient jeunes, de ce qu'ils satisfaisaient à la Nature... J'admirais le bonheur de ces couples innocents et fidèles... Je disais que si les hommes étaient ou avaient toujours été aussi sages que le sont les oiseaux, on se marierait comme se marient les oiseaux, sans autre attirail ni cérémonies, sans contrats et sans testaments, sans mien, sans tien, sans sujétion à aucunes lois (14). »

En 1722 le Théâtre-Italien joua une pièce de Delisle de la Drevetière, *Arlequin sauvage*, qui montre Arlequin, l'homme de la Nature, débarqué en Europe. Tout éberlué « qu'il y eût des hommes dans le monde qui eussent besoin de lois pour devenir bons (15) », exaltant à l'encontre de nos vices la vertu anarchique des sauvages, — « Vous faites consister votre sagesse à savoir les lois tandis que vous ne connaissez pas la raison qui vous apprendrait à vous passer de lois comme nous (16) », — il est séduit par le minois de la servante Violette et lui fait vivement sa déclaration :

« Faisons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la sauvage... On présente une allumette aux filles ; si elles la soufflent, c'est une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs ; si elles ne la soufflent pas, il faut se retirer. Cette méthode vaut bien celle de ce pays : elle abrège tous les discours inutiles. »

Violette, bénévole, souffle l'allumette. Mais comme sa maîtresse, Flaminia, intervient et la fait emmener, Arlequin s'indigne : « Eh pourquoi ? N'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui lui fait plaisir lorsque la chose ne fait mal à personne ? — Non, cela est dé-

fendu. — Vous êtes des fous, de défendre ce qui vous fait plaisir (17). » Et la comédie s'achève par cette chanson d'Arlequin :

Vous achetez vos maîtresses;
Chez vous, sans or point d'amour ;
On y vend jusqu'aux tendresses,
Tandis que les ours
Dans les antres sourds
Donnent leurs caresses.
On voit ici la plus belle
Cacher ses traits sous le fard,
Mais la guenon maternelle
Sans rouge, sans art
Au singe camard
Ne plaît que par elle.

Ce n'est pas du tout une charge : et cet Arlequin des forêts nous est bien offert comme un modèle de raison et de vertu naïves. De même, en 1736, dans l'entrée des *Sauvages* du ballet de Fuzelier, *les Indes galantes*, qui eut l'honneur d'être mis en musique par Rameau, à ce jaloux d'Espagnol Alvar et au Français Damon qui se vante de son inconstance :

Les fidèles amants font la gloire des belles,
Et les amants légers font celle de l'Amour,

l'indienne Zuma réplique par cette leçon :

Apprenez quel amour sait plaire dans nos bois :
Nous suivons sur nos bords l'innocente Nature
Et nous n'aimons que d'un amour sans art ;
Notre bouche et nos yeux ignorent l'imposture (18).

C'est le temps où La Chaussée, invoquant aussi la Nature, attaque sur la scène le *Préjugé à la Mode*, c'est-à-dire celui qui calomnie l'union conjugale :

Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie
Pour ceux que la raison et l'amour ont unis.
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;
On en jouit sans peine et sans inquiétude :
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance et de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs !
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs (19).

Et c'est alors aussi, sous le règne despotique de l'amour frivole, qu'un de ses courtisans les moins vergogneux dénonce ses péchés et prophétise sa chute:

« C'est en vain que la vertu s'est élevée contre les désordres de l'amour ; l'attrait du plaisir a dû l'emporter. C'est à l'excès de la dépravation, au dégoût du désordre, à l'avilissement des mœurs, c'est au vice enfin qu'il appartient de détruire les plaisirs et de décrier l'amour. On réclamera la vertu jusqu'à un certain point pour l'intérêt du plaisir (20). »

*
* *

Ainsi, environ 1750, la révélation de la Nature ne fit point éclater un dogme inouï. Elle avait eu des précurseurs. Et ses apôtres trouvaient les esprits préparés à leur enseignement.

A la Nature ils donnaient tous pour apanage la vertu. L'une et l'autre, d'ailleurs, ils se les figuraient sous les aspects les plus étranges ; et cette vertu-là, certes, Honoré d'Urfé ni Mme de Lambert ne l'eussent connue pour celle qu'ils avaient tant aimée.

Dans son orthodoxie, la religion de la Nature a pour premier principe et, peut-on dire, pour mystère, l'idée de l'homme primitif, antérieur à la société et pareil aux bêtes des bois. C'est ce mythe que Jean-Jacques, dans son *Discours sur l'origine de l'Inégalité*, a érigé en face de la civilisation :

« Dans cet état primitif, n'ayant ni maisons, ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard et souvent pour une seule nuit, les mâles et les femelles s'unissaient fortuitement, selon la rencontre, l'occasion et le désir. — L'imagination, qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs sauvages ; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix, avec plus de plaisir que de fureur ; et, le besoin satisfait, tout le désir est éteint (21). »

Mais, à l'ordinaire, les adeptes de la Nature composent avec le siècle et tolèrent l'existence des sociétés, sous la réserve qu'elles respectent la Nature, ses droits, ses instincts, sa vertu. Le grand pontife lui-même, Jean-Jacques, se contenterait d'astreindre les sociétés au contrat qui, d'après lui, a marqué leur origine. Et quant à l'amour, il lui ordonne pareillement de rester fidèle au contrat de la vertu. *La Nouvelle Héloïse* développe ce thème en des pages qui enchantèrent nos aïeux mais dont le charme est pour

nous évanoui. Malgré l'agrément des parties narratives, ce monstrueux M. de Wolmar qui, sous prétexte de vertu, contraint sa femme à revoir l'homme qu'elle aimait et auquel il l'a dérobée, cette Julie qui est capable, non seulement de ne pas tromper, mais de chérir un tel époux, ce Saint-Preux lui-même qui l'estime et le vénère, ces fantoches inhumains, cette emphase larmoyante, ces apostrophes à la vertu, à la sensibilité, à la Nature, ces divagations d'une tête malade, tout cela nous donne la nausée.

Il n'y a guère moins de niaiserie dans le livre de Toussaint, *les Mœurs*, qui fut condamné au feu en 1748. Imaginant deux jeunes époux, il leur dédie cet épithalame :

« Ce n'est point à cette tendre union qu'il faut appliquer ce mot de Démocrite, que *le plaisir de l'amour est une courte épilepsie*. Il entendait parler, sans doute, de cette volupté charnelle, si étrangère à l'amour qu'on peut en jouir sans aimer, et aimer sans le goûter jamais. Ils seront constants dans leur amour : j'ose le prédire et j'en sais la cause. Ce ne sont point les charmes éblouissants de la beauté qui ont déterminé leurs inclinations : tous deux étaient amis de la vertu. Ils se sont aimés parce qu'ils se sont trouvés vertueux ; ils s'aimeront donc tant qu'ils continueront de l'être, et leur union même me répond de leur persévérance (22). »

Et il va jusqu'à déclarer que l'amour « interdit même à la pensée toute idée sensuelle, tout essor de l'imagination, dont la délicatesse de l'objet aimé pourrait être offensée... L'amour est chaste jusque

dans ses songes » (23). — Dans sa *Basiliade*, parue en 1753, le régent de collège Morelly nous dépeint une terre fortunée où les superstitions, l'imposture, la propriété, l'intérêt personnel, tous ces fléaux sont inconnus, où les hommes sont tous heureux et vertueux, où la mort même n'a rien d'effrayant :

« O amour, ces peuples se livraient sans crainte, comme sans crime, à tes délicieux transports... Une tendre mère était charmée de reconnaître dans sa fille ces premières inquiétudes que cause la surprise d'un sentiment jusqu'alors ignoré. Un père voyait avec le même plaisir les premières impressions des charmes de la beauté sur son fils.

« Tous deux épiaient ces amants, non pour les contraindre, mais pour jouir de la vue de leurs caresses innocentes et naïves, de leurs tendres dialogues et enfin du spectacle touchant de leurs transports mutuels. L'orgueil d'une noblesse chimérique, ni l'intérêt avide ne mettaient point de distinction entre les conditions. La pudeur hypocrite ni une fantastique bienséance ne défiguraient point, par un tas de pompeux haillons, les charmes de la beauté ; elle faisait gloire de paraître toute nue, parée des ornements de la Nature. Quand, frappés de ses charmes naissants, deux jeunes cœurs se sentaient mutuellement épris, ils ne rougissaient point de promener leurs avides regards sur toutes les merveilles que, secondée par l'amour, elle leur faisait remarquer pour la première fois...

« L'amant vole dans les bras de l'amante ; il la couvre de baisers ardents... Arrêtez, s'écrie l'amante d'une voix faible et entrecoupée... Mais quoi ! vous redoublez encore vos caresses ? Ah ! cessez ou je vais expirer :

j'éprouve des plaisirs qui me furent inconnus ; ils sont trop vifs pour n'avoir rien de douloureux... Ah ! je me meurs... Quelles ravissantes délices !.. Redouble, cher amant : que ces tendres liens ne sont-ils éternels ! Mais tu ne m'aimes plus. Ne m'as-tu fait éprouver ces douceurs que pour m'en priver à l'instant ? Quoi ! tu redeviens sensible. Ma joie est extrême... Ah ! Ah ! Moi-même... Achève... Fais que nos âmes confondues...

« Tandis que ces heureux amants, oubliant le reste de l'univers, coulent et s'unissent pour ne former qu'un même corps..., ceux à qui ils doivent la vie, cachés derrière un arbre, les observent d'un œil curieux et content ; ils sortent tout à coup pour applaudir à leur succès ; le visage de ces deux amants ne se couvre point d'une rougeur que répand la honte d'une action criminelle ; la joie au contraire la plus vive y répand la sérénité...

« La nouvelle du bonheur de nos amants se répand bientôt. Une foule de jeunesse, initiée comme eux à ces doux mystères, les environne, les couronne de fleurs. Après mille félicitations, mille souhaits heureux, ils forment autour d'eux un cercle de jeux et de danses ; les jeunes filles et les jeunes hommes, accordant leurs voix, chantent ces paroles : O Divinité, tu as révélé à ce couple heureux tes secrets adorables (24). »

Dans nos pays, de vieux messieurs paieraient fort cher pour jouir du spectacle qu'admirent librement ces parents privilégiés. Bien que le mariage, en cette contrée de Morelly, soit un lien des plus faciles à rompre, il est exceptionnel que des époux si parfaits se séparent. Et leur amour est aussi exempt de nos vices que de nos préjugés :

« Vous étiez inconnue chez ces peuples, cruelle jalousie en qui l'amour produit les mêmes effets que la haine la plus envenimée... Et toi, lubricité, fille des lois frivoles qui changent en désordres les plus doux penchants de la Nature ; toi qui, recherchant des plaisirs que tu ne ressens plus, te transformes en mille postures infâmes qui marquent la stérilité de tes efforts impuissants, tu n'infestas jamais ces heureuses contrées. Toi, masque des désirs les plus empressés sous le nom de pudeur qui semble avoir horreur de ce que la Nature forma de plus parfait ; vous, honneur, bienséance, retenue, modestie, ridicules vertus dont le sexe se pare chez nous, et dont il déteste secrètement la gêne, vous ne fardâtes jamais l'ingénuité des sages compagnes de ces aimables mortels... On ignorait les termes infâmes d'inceste, d'adultère et de prostitution... : la sœur recevait les tendres embrassements du frère sans en concevoir d'horreur : ils resserraient quelquefois les liens du sang par ceux de l'amour. L'âge, le respect, des désirs satisfaits ou moins vifs, et non la crainte du forfait empêchaient une mère de recevoir de son fils des caresses qui lui rendissent un époux enlevé par le trépas (25). »

Un an plus tard Morelly complétait la *Basiliade* par le *Code de la Nature*, ouvrage qui fut célèbre et attribué à Diderot. Il y promulguait la bonté originelle de l'homme et le bienfait du communisme : « Un poème aussi nouveau par son sujet que par sa construction vient de revêtir ces vérités de toutes les grâces de l'épopée (26). » Ce poème, c'est la *Basiliade ;* et Morelly ne manquait point de fatuité. La législation qu'il décrète doit établir infailliblement le bonheur et la vertu. Quant aux lois conjugales, elles ren-

dent le mariage obligatoire avec divorce permis au bout de dix ans d'union : « Les adultères seront enfermés pendant un an ; après quoi un mari ou une femme pourra reprendre le coupable s'il ne l'a pas répudié... et cette personne ne pourra jamais se marier à son adultère. » Ces apôtres de la Nature étaient gens qui ne badinaient pas avec l'honneur des maris.

Les Jean-Jacques et les Toussaint convertissent la vertu au protestantisme. D'autres auteurs, qui ne la révèrent pas moins, couvrent de son nom leur paillardise. Capucin défroqué qui courut les aventures, Maubert de Gouvest édita, en 1752, les *Lettres iroquoises* adressées d'Europe par Igli à son ami Alha qu'il a chargé, en quittant l'Amérique, de soigner sa femme et de lui faire de beaux enfants. « Nos Iroquois, dit-il, ne connaissent qu'une seule et unique loi dans leurs déserts, c'est d'obéir à la Nature. — La Nature est incorrigible ; et elle n'est incorrigible que parce qu'il n'y a rien en elle à corriger (27). » Aussi nos usages sont-ils pour Igli un motif de stupeur et d'horreur, notre inégalité sociale, notre propriété individuelle, notre religion, notre hypocrisie amoureuse :

« Ici on se fait un devoir d'aimer ce qu'on hait et de haïr ce qu'on aime... : ils s'associent sans retour et, malgré la tyrannie où ces lois malheureuses retiennent la Nature, ils n'osent ouvertement en briser les chaînes. — Ils prétendent que l'amour des femmes est criminel... Quels rêveurs ont imaginé une loi que la Nature dément. — Avant de punir l'adultère, il faut punir ceux qui ont introduit la propriété des femmes (28). »

Et Igli, malgré les anathèmes des Européens, reste fidèle aux excellentes coutumes de sa nation :

« Le monde n'est-il pas une unique famille ? Le premier homme n'était-il pas père, frère et époux de la première femme tout-à-la-fois ? — Apprends à mes enfants à s'aimer mutuellement; et dès qu'ils seront nubiles, unis chaque frère avec sa sœur selon leur choix et leur volonté (29). »

Auteur de *l'Homme-Machine* où il professait le matérialisme, le médecin La Mettrie, dans des traités érotiques comme *l'art de jouir* (1751) déduisait de sa métaphysique une louange éperdue de la volupté où la Nature nous incline : « Plaisir, maître souverain des hommes et des dieux, devant qui tout disparaît, jusqu'à la raison même, tu sais combien mon cœur t'adore et tous les sacrifices qu'il t'a faits. — O Nature, ô Amour, puissé-je faire passer dans l'éloge de vos charmes tous les transports avec lesquels je sens vos bienfaits (30). » Se figurant deux enfants qui grandissent ensemble dans l'état de Nature, il s'extasie sur leur félicité :

« Qu'ils seront heureux un jour ! Non, jamais l'homme n'aura eu de si tendres ni de si fidèles serviteurs. Sans éducation et par conséquent sans préjugés, livrés sans remords à une mutuelle sympathie, abandonnés à un instinct plus sage que la raison, ils ne suivront que ce tendre penchant de la Nature qui ne peut être criminel puisqu'on ne peut y résister. — Le commerce des hommes serait fatal à votre bonheur ; un art imposteur cor-

romprait la simple Nature, sous les lois de laquelle vous vivez heureux (31). »

Et, comme il essaye de rédiger la recette du bonheur, il profère les prescriptions les plus cyniques :

« Voluptueux, puisque sans plaisirs vifs tu ne peux parvenir à la vie heureuse,... ne songe qu'à ton corps. Ce que tu as d'âme ne mérite pas en effet d'en être distingué... Que la pollution et la jouissance, lubriques rivales, se succédant tour-à-tour et te faisant nuit et jour fondre de volupté, rendent ton âme, s'il se peut, aussi gluante et lascive que ton corps... Ou si, non content d'exceller dans le grand art des voluptés, la crapule et la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure et l'infamie sont ton partage ; vautre-toi comme font les porcs et tu seras heureux à leur manière (32). »

La Mettrie conformait sa vie à ses doctrines ; et même il leur conforma sa mort : forcé de fuir la France et accueilli à la cour de Frédéric II, il trépassa d'indigestion, l'an 1751, pour avoir, à la suite d'un pari, avalé tout un pâté de faisan. — Sur des données analogues, Helvétius bâtit tout un système dans son ouvrage *De l'Esprit* (1758), dont il accentua encore les conclusions dans son traité *De l'Homme* (1772) : « La douleur et le plaisir physique sont le principe ignoré de toutes les actions des hommes (33). » Considérant l'âme comme vouée à la mort et l'impulsion naturelle comme toujours légitime et bienfaisante, Helvétius fait donc du plaisir physique la seule loi morale et sociale ; et entre tous les plaisirs il n'égale aucun à la volupté : « Celui qui, sans contredit, agit

le plus fortement sur nous et communique à notre âme le plus d'énergie est le plaisir des femmes. La Nature, en attachant la plus grande ivresse à leur jouissance, a voulu en faire un des plus puissants principes de notre activité (34). » L'amour n'a donc pour Helvétius guère de signification sentimentale :

« Dans tous les siècles les femmes ne se laissent pas prendre aux mêmes appâts, et de là tant de tableaux différents de l'amour. Le sujet est cependant toujours le même : c'est l'union d'un homme à une femme. Le roman est fini lorsque le romancier les a couchés dans le même lit (35). »

Lorsqu'il réclamait, dans ses *Rêveries* qui furent publiées six ans après sa mort, en 1756, une nouvelle législation du mariage, le maréchal de Saxe se prévalait, non seulement de la Nature et de la vertu, mais de l'intérêt national : il voulait assurer à la France une nombreuse armée en favorisant les naissances et pour cela instituer les unions à terme :

« Il faudrait établir... qu'aucun mariage, à l'avenir, ne se ferait que pour cinq années et qu'il ne pourrait se renouveler sans dispense, s'il n'était né aucun enfant pendant ce temps... Si chaque femme était en droit de se choisir un mari selon son inclination et pour un temps limité, on ne leur verrait point faire de choses contraires à la nature, ni de celles où elles courent risque de la vie ; le temps des amours viendrait et ce temps serait tout employé à l'amour ; l'on ne verrait point de débauche... et cette facilité de se marier et de se quitter ferait que tout le monde se marierait (36) ».

Maurice de Saxe calculait l'accroissement de population qui résulterait d'une telle loi : « Un million de femmes, qui est à peu près la dixième partie de celles qu'il y a en France, auront produit, en cent quatre-vingts ans, 978 millions d'âmes lorsqu'elles auront fait chacune six enfants. » Et l'Etat qui adopterait le premier cette réforme deviendrait donc « redoutable à toute la terre (37). »

*
* *

Dans ces écrits notre littérature s'affuble d'oripeaux barbares. Elle jusqu'alors si raisonnable, émouvante et railleuse, elle qui même aux chimères de la Nature ou du chaste amour imposait son sourire, la voilà qui se prosterne devant une informe idole et lui voue de ridicules adorations. C'est comme une contagion de démence qui emporte la France presque entière. L'emphase, la sensiblerie, la sottise, un optimisme écœurant, tous ces vices dégradent notre langage et notre pensée. Les quelques échantillons produits plus haut sont déjà significatifs. Et cette folie pourtant ne fait que s'aggraver au long du siècle chez tous ces écrivains secondaires qui foisonnent. La France, comme ivre ou hallucinée, voyait, près d'elle, un bonheur idyllique, facile à saisir. Lorsqu'on a suivi le cours de cette littérature, on ne s'étonne plus de son terme qui fut la Révolution. Car le réel ne se prête point aux songes. Et les songes déçus, exaspérés, tournèrent à la Terreur.

Entre les travestissements que prit alors la Nature, un des plus fameux fut apporté d'Océanie par M. de Bougainville qui, de 1766 à 1769, accomplit, pour la première fois avec des navires français, le tour du monde. Hanté, comme tous ses contemporains, par la Nature, il avait cru la rencontrer là-bas dans une île enchantée qu'il avait baptisée la Nouvelle-Cythère et que les indigènes appelaient Taïti. « Un peuple nombreux, dit-il dans sa relation, y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui... Partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur (38). » Lorsque après une navigation pénible les marins français approchèrent de cette côte, ils furent accueillis par des tentations trop aguichantes : au-devant d'eux venaient une multitude de pirogues, remplies de femmes fort belles...

« La plupart de ces nymphes étaient nues... Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras, soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement. Ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre ; et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elles. Je le demande, comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes (39) ? »

Une de ces créatures réussit à monter à bord : matelots et soldats s'empressèrent autour d'elle, au cabestan... Et quand ils purent descendre à terre, ce pays leur prodigua les voluptés :

« Ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison ; ils offraient de jeunes filles ; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte une hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité, son culte n'y admet point de mystère et chaque jouissance est une fête pour la nation (40). »

L'amour, qui est la seule passion de ce peuple privilégié, n'y subit qu'une contrainte ; les femmes dépendent de leur mari et ne peuvent lui être infidèles sans son aveu :

« Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne : tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, et les applaudissements publics honorent sa défaite... Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant la douceur de l'amour, tout crie de s'y livrer (41). »

10

Une des premières têtes que grisa le récit de Bougainville fut celle de Diderot. Ce grand bavard a joué avec toutes les marottes de son siècle. Et il avait un tempérament si riche, une invention si jaillissante, un verbe si étincelant que les plus ineptes divagations se parent chez lui de quelque prestige. Dans son œuvre se manifestent plusieurs conceptions de l'amour. C'est de l'amour libertin et frivole que connaît le plaisant conte des *Bijoux indiscrets* : « Non, madame, non, — dit Selim, — j'ai des preuves complètes que sans un corps bien organisé point d'amour (42). » Et, dans la *Suite du rêve de d'Alembert*, en termes qu'il avouait lui-même « capables de faire dresser les cheveux (43) », Diderot fait l'apologie de la sodomie et des plaisirs solitaires. Ailleurs, comme dans ses lettres à son amoureuse M[lle] Volland, il décerne l'amour et la volupté en récompense à la vertu :

« Qu'il est doux, — lui écrivait-il, — d'ouvrir ses bras quand c'est pour y recevoir et pour y serrer un homme de bien. — Ils cherchaient à me décrier la volupté et son ivresse parce qu'elle est passagère et trompeuse ; et je brûlais de la trouver entre les bras de mon amie, parce qu'elle s'y renouvelle quand il lui plaît, et que son cœur est droit, et que ses caresses sont vraies. Ils me disaient : tu vieilliras ; et je répondais en moi-même : ses ans passeront avec les miens. Vous mourrez tous deux ; et j'ajoutais si mon amie meurt avant moi, je la pleurerai et serai heureux la pleurant (44). »

Ce fanatisme est odieux qui, sans admettre la survie des âmes, accommode le bonheur et la mort. Il

y a plus de ferveur et de vérité dans ce rêve qui s'achève comme un cri :

« Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent ! Que sais-je ? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme... O ma Sophie ! il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous quand nous ne serons plus (45). »

Mais surtout Diderot croyait à la Nature ; et, lui semblant que Bougainville avait enfin pénétré dans l'heureux royaume où elle s'est réfugiée, il adjurait le voyageur de ne pas troubler cette béatitude :

« Ah ! Monsieur de Bougainville, éloignez votre vaisseau des rives de ces innocents et fortunés Taïtiens ; ils sont heureux et vous ne pouvez que nuire à leur bonheur. Ils suivent l'instinct de la nature, et vous allez effacer ce caractère auguste et sacré. Tout est à tous, et vous allez leur porter la funeste distinction du tien et du mien ; leurs femmes et leurs filles sont communes, et vous allez allumer entre eux les fureurs de l'amour et de la jalousie... Voulez-vous des jeunes filles ! Ne les ravissez pas, voilà leurs mères qui vous les présentent toutes nues ; voilà les cases pleines d'hommes et de femmes ; vous voilà possesseur de la jeune victime du devoir hospitalier (46). »

Et Diderot, pour mieux opposer le mensonge social aux mœurs de la Nature, raconte cette histoire édifiante. L'équipage de Bougainville ayant reçu, si l'on peut dire, des billets de logements à l'adresse des principaux Taïtiens, l'aumônier devint l'hôte d'un indigène nommé Oron, lequel vivait avec sa femme et ses trois filles Asto, Palli et Thia :

« Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Oron, qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues et lui dit : ... Voilà ma femme, voilà mes filles ; choisis celle qui te convient ; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfants (47). »

Diderot attribue à l'aumônier des discours embarrassés qui s'efforcent de mettre à la portée du Taïtien nos préceptes de pudeur et de chasteté. Mais Oron ne les tient que pour absurdes et s'indigne. Et c'est pour Diderot l'occasion de vitupérer notre morale contraire à la Nature, nos institutions politiques, civiles et religieuses, dont il faut libérer

« l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se permettait de lui imposer... Aussitôt que la femme devint la propriété de l'homme et que la jouissance furtive d'une fille fut regardée comme un vol, on vit naître les termes pudeur, retenue, bienséance, des vertus et des vices imaginaires ; en un mot on voulut élever entre les deux sexes des barrières... Le Taïtien nous dirait : Pouquoi te caches-tu ? De quoi

es-tu honteux ? Fais-tu le mal quand tu cèdes à l'impulsion la plus auguste de la nature (48) ».

Bien d'autres ouvrages évoquent alors la Nouvelle-Cythère. Voici par exemple en 1770 *Le sauvage de Taïti aux Français*, lettres d'un Taïtien que l'auteur, La Dixmerie, présente comme une réfutation de Rousseau. Mais quelle réfutation ! Si le Taïtien ne détruit pas tout à fait la société, il ne s'en faut guère : « La nature est notre guide ; elle nous fit naître doux, humains, amis de l'espèce humaine. Avec de telles dispositions, on peut se passer de lois (49). » Aussi les Taïtiens n'acceptent-ils aucune sujétion :

« Nous mettons les plaisirs au nombre des premiers besoins, et nous ne croyons la nature satisfaite que quand elle n'a plus rien à demander. — Chaque jour est pour nous un jour de fête, et le dieu qu'on y célèbre, c'est l'amour. — Nous croyons qu'une belle femme est le plus beau présent que la nature ait fait à l'homme... Nul de nous ne prétend se l'approprier sans réserve. Nous ne croyons pas qu'une femme doive nous aimer toujours parce qu'elle nous aura aimés quelque temps... Dès lors on ne voit éclore dans notre île ni querelles, ni rivalités, ni jalousies, ni vengeances. La plus belle moitié du genre humain n'y désole jamais l'autre (50). »

D'ailleurs, après un bref séjour à Paris, le sauvage admettait volontiers que les Français n'avaient guère besoin de ses leçons :

« Je vous en félicite, Messieurs ; vous entendez maintenant raison sur ce point. Il est rare que la jalousie en

amour vous mette le fer à la main. On vous quitte, vous vous consolez : vous quittez, on se console... L'amour n'est plus pour vous qu'un enfant avec lequel vous badinez toujours. Veut-il devenir sérieux ? Vous le congédiez. C'est ainsi qu'en usent nos belles Taïtiennes (51). »

Une douzaine d'années plus tard *l'Histoire des Révolutions de Taïti*, de Poncelin de la Roche-Tilhac, nous vante ces premiers habitants de Taïti, les Mirmidons qui vivaient sans propriétés, sans magistrats, sans arts :

« Instruits par la simple nature, les Mirmidons représentaient parfaitement l'enfance du genre humain... Sans avoir aucune idée des liens qui forment le mariage, ils ne portaient jamais aucune atteinte à la chasteté conjugale. L'homme, plein de cette tendresse pour sa compagne, qui occasionne ces cris plaintifs dont l'amoureuse tourterelle fait retentir les bois pendant le printemps, vivait avec elle tant qu'elle paraissait sensible aux doux épanchements de son cœur (52). »

Mais les Mirmidons se laissèrent corrompre par la civilisation et la tyrannie, qu'abolit heureusement la conquête opérée par les vertueux Taïtiens. L'historien, qui prétend traduire le sage Océanien Pontavery, a eu comme source plus évidente le voyage de Bougainville qu'il se borne le plus souvent à démarquer. Il y ajoute quelques détails inédits et piquants :

« On voit à Taïti des sociétés bien extraordinaires, et dont l'objet est la variété dans la jouissance du plaisir. Plusieurs personnes des deux sexes, du même âge et de

la même condition, s'assemblent et conviennent, pour préliminaires de leur association, que les femmes seront communes à tous les membres de la société. Rarement le même homme habite plus de deux jours avec la même femme; et ce serait violer le contrat primitif de la société que de ne pas varier ainsi ses plaisirs deux fois par semaine. Si l'une des femmes de cette petite république devient enceinte, on la sépare de la communauté et l'on en substitue une autre à sa place. L'enfant est nourri et entretenu à frais communs (53). »

*
* *

De 1760 à la Révolution l'idée de la Nature poursuit son cours, prude ou libidineuse, agitée toujours d'un optimisme sans frein. *Imirce ou la fille de la Nature*, roman de Dulaurens paru en 1765, en est un des témoignages les plus virulents. C'est l'histoire de deux enfants, Emilior et Imirce que, peu après leur naissance, le philosophe Ariste enferme dans une cave : pour que la Nature seule agisse en eux, il leur fait parvenir des vivres sans qu'ils voient jamais un autre être humain. Et ces êtres naturels, exempts d'hypocrisie, de pudeur, de religion, il les jette brusquement dans la société. Quelle matière à scènes burlesques, à satires, à invectives contre les dogmes et les lois ! Emilior apprend la parole, les arts, les sciences, mais ne s'en sert que pour dresser contre la société un terrible réquisitoire :

« Les hommes furent heureux tout le temps qu'ils restèrent dans la simplicité de la Nature. Cette mère

sage ne leur avait point donné la bienséance, la modestie, ni des fausses idées des choses naturelles ; des fanatiques ont quitté la Nature pour chercher des vertus qu'elle n'avait point faites..... Tes législateurs ont cru l'homme méchant, il est naturellement bon, c'est un enfant qu'ils ont garotté et qui s'efforce de briser ses chaînes en les secouant... Sans tes lois dures et barbares et la plupart stupides, l'homme n'aurait pas connu le crime et ne l'aurait point cru nécessaire à ses passions ; tes législateurs ont fait sortir l'homme de la Nature et leurs lois n'ont fait qu'obscurcir sa raison en la révoltant ; ôte les lois, éclaire l'intelligence de l'homme, et tu chasseras les crimes de la terre, où la liberté doit être la première loi (54). »

Et la société n'a même pas respecté le suprême bienfait accordé aux hommes :

« L'amour, ce feu sacré que la Nature allume dans le cœur de l'homme, est aussi asservi à tes caprices ; tes faux sages, toujours écartés de la Nature, ont troublé la liberté de ta passion... L'homme n'a que deux moments à être sur la terre : il en perd un et demi pour jouir de la moitié de l'autre. Prends les filles à l'âge de quinze ans ; à cet âge on dit d'abord oui...

« Le seul désordre que tu aurais à craindre chez les hommes est celui qu'on remarque chez les animaux qui se battent quelquefois pour une femelle... Les hommes, revenus à la simplicité de la Nature, se battraient moins pour les femmes parce qu'ils perdraient bientôt ces fantaisies que les peuples policés se sont formées de la beauté. Dis-moi, qui fut le premier sot qui trouva une femme plus belle que l'autre ?... Toutes les femmes sont belles ; si tes yeux louches ne les trouvent point telles,

ne t'en prends pas à la Nature, mais à ta décence, à ta pudeur... L'autre jour je disais à ton fermier : ta ménagère est terriblement noire... Je ne sommes pas si près regardant, répondit le rustre, notre femme a un côté aussi beau que celui d'une reine ; voilà pourquoi je l'avons pris (55). »

Le moine défroqué Dulaurens abjura-t-il la foi en la Nature comme il avait fait le christianisme ? Ecrit avec un talent vraiment supérieur, son célèbre *Compère Mathieu* (1766), récit d'aventures bouffonnes et ordurières à la façon de Rabelais, recèle une pensée ambiguë comme celle du créateur de Panurge. Après avoir longuement exalté la Nature, l'auteur finit par se moquer de tout et sans doute résume dans ces phrases son expérience et sa profession :

« Laissons le monde tel qu'il est, et les hommes tels qu'ils sont. Je borne mon étude et mes recherches aux seuls plaisirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le souvenir de deux ans de diète et d'un siècle de mélancolie : un bon repas, un bon lit et un tendron de quinze ans m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a aussi quelque bien... Savoir jouir est tout ce que je sais (56). »

C'est aussi un curieux roman que l'*Histoire des Galligènes* (1765), du médecin Tiphaigne de la Roche. Encore que sa pensée se déguise d'un badinage qui pourrait être une satire, il semble que l'auteur soit quand même un adepte de la Nature. Les Galligènes, descendants de naufragés français, ont établi dans leur île lointaine le communisme absolu et conforme

à la Nature. Chacun doit travailler uniquement pour la République. Aussi réprouvent-ils comme des vices et des fléaux les amitiés et les amours particulières. « Où les femmes sont en communauté comme chez les Galligènes, la constance s'oppose au bon ordre, car une femme ne doit pas être à un seul (57). » Et ils frappent des plus rigoureux châtiments « cette union criminelle et scandaleuse connue sous le nom de mariage (58) ». L'esprit de contradiction et de rébellion propre aux hommes dispose les Galligènes à enfreindre leurs lois : « Tandis qu'on nous prône l'inconstance, on ne voit parmi nous que fermeté, longues passions, amours sans fin (59). » Et des fauteurs de désordre, excités par un couple d'amants, fomentent une conjuration que répriment heureusement les anciens :

« Amitié constante, — s'écrie l'un de ces derniers après leur victoire, — amour fidèle, tendresse paternelle, grandeur d'âme, vertus pernicieuses, nous venons d'éprouver ce que vous pouvez sur nous et sur notre patrie... Chacun cherchant à s'attacher une femme, chaque femme commençant à se faire un point d'honneur de se donner à un seul, les jalousies et toutes les suites funestes de l'amour sont sur le point d'accabler l'état. Déjà, par une curiosité indiscrète, on tâche de discerner, dans la foule des enfants de la République, celui auquel on a donné le jour (60). »

Le rédacteur inconnu de la *République des philosophes ou Histoire des Ajaoiens* (1768) eut l'impudence de produire cette sotte compilation comme un écrit posthume de Fontenelle. Communisme, athéisme, dé-

mocratie intégrale, mariage obligatoire, ce sont là les privilèges des Ajaioiens qui en ont toutefois un autre plus divertissant :

« Chaque Ajaioien doit avoir deux femmes, loi qui a été sagement établie pour rendre le ménage moins désagréable aux citoyens, en ce que ces deux femmes disputant de complaisance pour conserver l'amour du mari, elles évitent de lui donner ces chagrins qui sont si ordinaires dans les pays où une seule femme est souvent plus maîtresse dans la maison que le pauvre mari. »

Aussi, chez ces philosophes, la cérémonie nuptiale ne manque-t-elle pas d'originalité :

« Le jeune homme vient dans la maison où il est né, où on lui donne une chambre : les pères de ses maîtresses les lui amènent,... et le jeune homme se couche entre les deux femmes en présence de ceux qui les ont amenées, qui ferment la porte de la chambre et s'en vont enregistrer ce mariage (61). »

Moins favorisé que l'annaliste des Ajaioiens, le colonel de dragons Rouillé d'Orfeuil n'avait pas découvert la nation parfaite qu'il rêvait ; mais il n'était pas moins sûr qu'elle existât sous d'autres cieux :

« J'ai toujours regretté de n'avoir pas une santé assez forte pour entreprendre de longs voyages sur mer. J'aurais voulu pénétrer dans l'intérieur des terres inconnues. Je suis certain que j'aurais trouvé des peuples vivant absolument dans l'état de nature, suivant avec douceur ses inspirations et se conformant en tout à l'admirable simplicité de ses lois immuables. Oh ! les heureuses na-

tions ! Oh ! les aimables hommes ! quelle douceurs dans les mœurs !... quelle union ! quelle harmonie (62) ! »

Ce primitif état de Nature, qu'il décrivait avec enthousiasme dans *l'Alambic moral* et *l'Alambic des lois* (1773), il accusait de sa ruine la civilisation et l'intérêt personnel :

« Quel est ce monstre affreux qui glapit sur nos têtes ? Sa gueule est un gouffre immense d'où s'exhalent sans cesse et le sang et le feu... Ses griffes sont ensanglantées... On lit sur son diadème, écrit en diamants, *intérêt personnel*... Ah ! monstre, fuis loin de nous. C'est toi, c'est ton souffle empoisonné qui a causé tous nos maux (63). »

Et pour restituer le bonheur originel, il préconisait l'établissement d'une démocratie égalitaire, le retour à la vie rurale, l'alimentation végétarienne, la suppression du commerce international et du luxe, la réforme du mariage :

« L'objet direct et naturel du mariage est de perpétuer l'espèce humaine. En le rendant une chaîne indissoluble, on va directement contre cette intention... Si le mariage, étant un contrat purement civil, se renouvelait tous les ans devant le juge,... à la fin de l'année on se transporterait chez le juge... Si on se convenait, on ferait un nouveau contrat pour un an, jamais plus... Si on ne se convenait pas, chacun reprendrait ce qu'il aurait apporté,... et tout serait dit, chacun se pourvoirait ailleurs. S'il y avait des enfants et que l'on ne fût pas d'accord sur le partage, le juge donnerait les garçons au mari, et la femme prendrait les filles...

« Cette méthode une fois reçue, je réponds qu'on n'aurait plus besoin de filles publiques, qu'il n'y aurait plus de vices contre nature, plus de célibataires, que les femmes seraient douces, sages, honnêtes, se respecteraient et seraient respectées, que les hommes deviendraient bientôt vertueux (64). »

Cette vallée de larmes sera métamorphosée en royaume de félicité quand les hommes ne seront plus pervertis par les prêtres et les tyrans : « Ces êtres admirables seront capables de tout le bien, le bon, l'utile qu'on peut imaginer et, ne connaissant ni le mal, ni les vices, ni les passions, seront nécessairement heureux (65). »

Ne nous attardons point à multiplier les textes de ce genre et passons au début de la Révolution. En 1789, François Boissel publie un opuscule dont le titre vaut un poème : *Le Catéchisme du genre humain que sous les auspices de la Nature et de son véritable auteur qui me l'ont dicté, je mets sous les yeux et la protection de la Nation française et de l'Europe éclairée*, etc..., il y en a dix lignes dans le même goût. Il y vitupère « l'ordre mercenaire, homicide et antisocial qui a gouverné, dégradé et perdu les hommes jusqu'à présent », et qui a pour institutions fondamentales « les propriétés, les mariages et les religions que les hommes ont inventés, établis et consacrés pour légitimer leurs ursurpations, leurs violences et leurs impostures ». Afin de promouvoir sur la terre le bonheur et la justice, il suffirait d'organiser la communauté des biens, des femmes et des enfants :

« On n'établirait, pour principe et pour règle de l'union secrète des deux sexes, que le désir d'accomplir le vœu de la nature et de son auteur pour la conservation de l'espèce humaine : les bontés et les faveurs des femmes qui seraient nos juges, comme nous leurs gardiens, seraient le principe et la fin, après Dieu, de toutes nos actions (66). »

*
* *

En contraste à ce dévergondage, voici maintenant la Nature pudibonde. C'est, déclare en 1770 Delisle de Sales dans sa *Philosophie de la Nature,* « la vertu elle-même qui me remettra dans le sein de la Nature (67) ». Il en propose d'ailleurs une formule commode : « La morale de l'homme est faite pour l'homme sauvage comme pour l'homme policé : car dès qu'ils naissent la Nature leur crie à tous les deux : « chérissez votre existence et soyez heureux (68) ». Ce n'est pas plus difficile que ça. Et Delisle de Sales nous trace du véritable amour cette image assez drôle :

« Un seigneur parfumé dans les bras de Ninon me parait un être bien petit ; mais un jeune homme né avec un cœur sensible et des organes vigoureux..., qui se rend vertueux avec sa maîtresse pour la mériter, est à mes yeux le chef-d'œuvre de la Nature (69). »

Une même inspiration anime le roman de Guillard de Beaurieu, *l'Elève de la nature* (1771), dont l'affabulation rapelle l'*Imirce* de Dulaurens. Un Anglais, ayant résolu de faire élever son fils par la Nature seule, le garde, jusqu'à quinze ans, dans une cage, puis le fait

transporter dans une île déserte. Ariste (c'est le nom de ce garçon) devient à merveille sensible, tendre et vertueux, si bien qu'une jeune Française, reléguée dans l'île avec son père Euphrémon, s'éprend de ce sauvage délicieux. Euphrémon les marie : « Nœud sacré de la Nature, vous nous unîtes en ce moment ! La pudeur et la délicatesse, compagnes inséparables de la vraie volupté, rendirent nos plaisirs plus piquants et plus vifs. L'amour et la vertu scellèrent notre union (70). » Aussi ces époux coulent-ils un parfait bonheur jusqu'au jour où le père d'Ariste vient constater le résultat de son expérience :

« J'espère, — dit-il à son fils, — que tu profiteras des leçons que t'a données la Nature... Viens prouver aux hommes par ton exemple qu'ils naissent bons, sensibles, vertueux ; que l'éducation la plus parfaite... est celle qui éloigne d'eux les vices de la société, qui les rapproche de la Nature et qui les remet, pour ainsi dire, entre ses mains (71). »

Mercier, lui, demandait à l'avenir de retrouver la Nature, grâce au flambeau de la philosophie, en chassant les despotes et les imposteurs. Il invoquait dès 1770 l'an 2440, « auguste et respectable année qui dois amener la félicité sur la terre (72) », où l'amour et le mariage, grâce à une législation bienfaisante, ne versent plus que la joie aux humains :

« Il est de la nature éternelle des choses, — dit un citoyen de l'avenir, — qu'un sexe soit subordonné à l'autre... Il faut, dans l'union conjugale, que l'un commande

et que l'autre obéisse... Or pour ce nous avons renouvelé la loi nécessaire de la répudiation. Tout mari mécontent répudie sa femme, car c'est à celle-ci à lui plaire, à immoler ses caprices, à mettre enfin sa force dans la douceur, dans l'amabilité et dans les grâces de son sexe... L'obéissance lui est due sans aucune restriction, afin que le repos habite ses foyers (73). »

Ce principe a entraîné une autre réforme : « Nous n'avons pas voulu que les femmes apportassent de dot à leurs maris, parce que voilà ce qui les enorgueillissait, parce que telle était la source fatale de tous les inconvénients du mariage (74). » Admirons les conséquences de ces lois :

« Tous les citoyens reprennent l'égalité primitive de la nature lorsqu'il s'agit de signer un contrat aussi pur, aussi libre, aussi nécessaire au bonheur que celui de l'hymen... Nos mariages sont fortunés parce que l'intérêt qui corrompt tout ne souille point leurs nœuds aimables... L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préside et veille aux intérêts de la patrie... Nos femmes sont épouses et mères, et de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes se déshonoreraient si elles se barbouillaient le visage de rouge, si elles prenaient du tabac, si elles buvaient des liqueurs, si elles veillaient, si elles avaient en bouche des chansons licencieuses, si elles hasardaient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus sûres : la douceur, la modestie, les grâces simples, et cette décence noble qui est leur partage et leur véritable gloire (75). »

Au gré du baron d'Holbach la vertu première, essentielle, d'où dérivent toutes les autres, c'est l'athéisme,

et pour le propager il souhaitait de mettre en œuvre les séductions de l'amour.

« Sexe enchanteur, que la nature a formé pour exercer l'empire le plus doux, connaissez enfin le prix de la raison, connaissez la puissance de la vertu ; prêtez-leur votre voix séduisante, afin qu'elles persuadent et qu'elles attirent les mortels ; respectez-vous vous-mêmes, afin de leur imprimer le respect qui vous est dû. Laissez là ces parures et ces frivolités qu'une éducation trompeuse vous a fait regarder comme des objets importants... Contribuez par votre exemple à la réforme de ces êtres futiles et désœuvrés qui infestent la société. Rendez-les à la patrie, ramenez-les à la vertu (76)... »

Telle était l'adjuration qu'il adressait aux femmes, en 1773, dans son *Système social*. Une fois l'athéisme définitivement établi, disait-il dans sa *Morale universelle*, le mariage sera délivré de tous les maux que lui inflige la superstition :

« L'union conjugale est le plus respectable des liens, le plus intéressant, et pour ceux qu'il unit et pour toute la société... Les peuples chez lesquels la corruption épidémique fait regarder l'adultère, la galanterie, la coquetterie, comme des choses indifférentes ou des bagatelles, n'ont aucune idée de la sainteté du mariage. — Le mariage doit être chaste... Les époux doivent respecter les liens sacrés qui les unissent et ne jamais se permettre la licence, presque toujours suivie du dégoût. D'ailleurs un mari sage doit craindre d'allumer dans l'imagination d'une femme un goût pour les voluptés qu'elle ne pourrait satisfaire qu'aux dépens de sa vertu (77). »

A l'encontre de ce vertueux ennemi de Dieu, c'est au nom de l'Etre Suprême que Bernardin de Saint-Pierre unit l'amour, la vertu et la Nature :

« C'est dans l'âge d'aimer que se développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'est alors que l'innocence, la candeur, la sincérité, la pudeur, la générosité, l'héroïsme, la foi sainte, la piété, s'expriment en grâces ineffables dans l'attitude et les traits de deux jeunes amants. L'amour prend dans leurs âmes pures tous les caractères de la religion et de la vertu. Ils fuient les assemblées tumultueuses des villes, les routes corrompues de l'ambition, et cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre où ils puissent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les constellations de la nuit reçoivent tour à tour leurs serments. Souvent égarés dans une ivresse religieuse, ils se prennent l'un l'autre pour une divinité... Ils ne voient dans l'univers d'autre bonheur que de vivre et de mourir ensemble, ou plutôt ils ne voient plus la mort. L'amour les transporte dans des siècles infinis et la mort ne leur paraît que le moyen d'une éternelle réunion (78). »

Alors se multiplient les romans imités de la *Nouvelle Héloïse*, tels que le *Dolbreuse*, de Loaisel de Tréogate et *les Epreuves du sentiment, les Délassements de l'Homme sensible*, de ce Baculard d'Arnaud qui, à l'estime de Jean-Jacques, « écrivait avec son cœur ». Et alors le marquis de Saint-Lambert, vieilli mais toujours aimé de Mme d'Houdetot, nous conduit au beau pays de *Ponthiamas*, terre élue de la raison :

« On marie le jeune homme de bonne heure, mais il n'entre en ménage qu'à vingt-deux ans. Le père, jusque-là, conserve toute son autorité, et il se sert de l'envie de plaire qu'inspire le sentiment de l'amour pour perfectionner la raison de son fils. Il ne le laisse pas vivre librement avec sa jeune épouse ; il lui fait acheter par des études utiles et par l'exercice des vertus les plaisirs du mariage... Le bonheur domestique, si rare dans nos contrées, est commun dans Ponthiamas... L'amour y est calme, animé, voluptueux et sage ; ce n'est pas le désordre de l'imagination, c'est l'amitié qui a des sens. Cet amour est constant, parce qu'on ne l'épuise pas d'abord, et que ses plaisirs ne sont pas la ressource d'un peuple désœuvré (79). »

Quelle niaiserie ! D'autres siècles, que tentait la fantasmagorie de leurs songes, nous en ont du moins légué une vision pittoresque et brillante. Mais celui-ci ressasse interminablement ses sottises. Pour reprendre un peu de saveur et de vigueur, la religion de la Nature est allée se loger dans quelques cerveaux étonnants, — et plus ou moins détraqués.

CHAPITRE XI

TROIS APOTRES

LACLOS, RESTIF DE LA BRETONNE ET LE DIVIN MARQUIS

En effet, peu avant la Révolution, le mythe de la Nature a suscité ses apôtres les plus originaux et véhéments, — trois hommes, au vrai, de talents fort inégaux : l'un, le marquis de Sade, était un maniaque et un malade ; l'intarissable Restif de la Bretonne semait çà et là, dans le fatras de sa prose, les témoignages d'un bizarre génie ; et Choderlos de Laclos est l'auteur de cet atroce et magnifique chef-d'œuvre des *Liaisons dangereuses*.

Il est stupéfiant de constater que cet observateur implacable, cet analyste des âmes, ce grand réaliste avait une tête tout agitée de folies, comme le prouvent ses manuscrits et sa correspondance. Disciple fanatique de Jean-Jacques, il prenait à la lettre des paradoxes que son maître même avait lancés sans y croire, par jeu ou par défi. Et il se plaisait à les développer, à les pousser à l'extrême, à en déduire

tous les corollaires, à les formuler en thèses aussi sérieuses qu'insensées.

C'est ainsi qu'en 1785 l'Académie de Châlons ayant institué un concours littéraire sur *l'Education des femmes*, Laclos prépara pour elle un mémoire qu'il n'acheva point et dont l'ébauche ne devait être publiée que de nos jours par Edouard Champion. La question posée aux concurrents n'intéressait guère Laclos pour qui, comme pour Jean-Jacques, la vraie femme est celle des premiers temps, c'est-à-dire en somme une bête sauvage : « Un ancien définissait l'homme un animal à deux pieds sans plumes ; la femme est la femelle de cet animal-là, non la femme défigurée par nos institutions, mais telle qu'elle est sortie des mains de la nature. » Ses besoins, peu compliqués, ne sont autres que ceux de la vie :

« Se conserver et se reproduire, voilà donc les lois auxquelles la nature a soumis les femmes. Ainsi, pourvoir à leur nourriture personnelle, recevoir les approches du mâle, nourrir l'enfant qui en est provenu et ne l'abandonner que lorsqu'il peut se passer de ses soins, telles sont les impulsions naturelles que les femmes reçoivent (1). »

Sans vains ornements, sans les raffinements de la civilisation, elle est, ainsi que l'homme, un être libre et puissant :

« La femme naturelle jouit de trois biens... : la liberté, la force et la santé... Elle n'a ni la peau blanche et délicate dont le toucher nous flatte si voluptueusement, ni

la douce flexibilité,... elle n'a surtout aucune des ressources de la parure dont les femmes de tous les climats savent si bien tirer parti... Sa taille est grande et forte, et ses embrassements, que sans doute l'homme naturel trouve trop faibles encore, étoufferaient nos délicats petits-maîtres. Sa parure est sa chevelure flottante, ses parfums sont un bain d'eau claire (2). »

Et elle ne subit point les tourments de la pensée : « L'homme et la femme naturelle n'auront ni les regrets du passé, ni les craintes de l'avenir. — La femme naturelle ne craint pas la mort : ce moment si redouté n'existe pas pour elle ; elle n'en a point d'idée, son dernier moment est aussi serein que tous les autres (3). » Quand elle atteint l'âge de la puberté, elle n'a qu'à céder à son désir :

« Vingt fois, cent fois la fille naturelle a vu s'accomplir devant elle l'acte de la génération ; elle n'a pas rougi, elle n'a pas fui, mais elle a continué sa route avec indifférence... Enfin le moment arrive où l'enfant va cesser de l'être... Victime d'un besoin qu'elle ignore, une secrète ardeur la consume ; à des jours inquiets succèdent des nuits plus agitées encore. Elle a senti les premiers feux de l'amour, la nature va s'animer pour elle, le doux parfum des fleurs la prépare à la volupté... C'est alors qu'à quelque distance elle aperçoit un homme ; un instinct puissant, un mouvement involontaire la fait courir vers lui ; plus près elle devient timide, elle s'arrête. Mais, emportée de nouveau, elle le joint et le serre entre ses bras (4). »

Leur union dure autant que leur rapide plaisir ; et aussitôt ils s'éloignent l'un de l'autre. L'état de na-

ture, affirme Laclos, est ainsi le plus favorable à la jouissance :

« Mais, dira-t-on, qu'est-ce que les jouissances sans amour ? Ames sensibles, nous pensons comme vous. L'amour est le consolateur de la société. L'homme social a payé ce bien de tous ceux que possède l'homme naturel. Tels nos premiers pères, suivant la tradition, ne connurent la jouissance qu'après leur expulsion du paradis terrestre. Cependant la femme naturelle est-elle sans amour ? Nous convenons qu'il ne saurait y avoir de passion suivie entre deux êtres qui se joignent sans s'être jamais vus et, dans un moment, vont se séparer pour ne plus se reconnaître. Mais ce moment n'est pas indivisible et, si nous l'observons bien, nous pourrons y apercevoir toutes les nuances du sentiment. Les premières caresses leur tiennent lieu de déclaration ; tour à tour la femme fuit et provoque : ainsi naissent les désirs; bientôt au comble ils font naître l'ivresse ;... ils savent s'entendre pour jouir de concert, et peut-être ce qui les différencie le plus est qu'ils se quittent sans dégoût... Femmes sincères,... en est-il une, parmi vous, qui ait joui constamment sans crainte, sans jalousie, sans remords ou sans l'ennui pénible du devoir ou de l'uniformité ?... En vain l'orgueilleuse pitié voudrait donc plaindre la femme naturelle : elle a la liberté, la force, la santé, la beauté et l'amour. Que lui manque-t-il pour être heureuse (5) ? »

Aux enfants qui naissent d'elle et qui ont besoin de son lait, elle prodigue d'abord ses soins : mais cet instinct maternel s'affaiblit et disparaît au bout de deux ou trois années :

« Le lait, devenu plus rare, rend l'enfant moins utile à sa mère, et la mère moins nécessaire à son enfant... Ici finit, avec la nécessité, le contrat d'union qu'elle avait établi entre la mère et l'enfant ; le premier hasard qui les désunit les séparera pour toujours ; bientôt ils ne sauront plus même se reconnaître, l'enfant va exister seul sous la garde de la nature (6). »

Hélas ! cette simplicité naturelle s'est perdue ; et les femmes ont commis la faute criminelle qui a corrompu l'amour : « Les femmes apprirent à voiler leurs appas pour éveiller la curiosité ; elles pratiquèrent l'art pénible de refuser, lors même qu'elles désiraient consentir (4). » Depuis lors la jouissance a pour rançon la fourbe et la jalousie.

*
* *

C'est dans son roman de *La Découverte australe par un homme volant* que Restif de la Bretonne a donné plein essor à son idée de la Nature. Il y racontait en 1781 le prodigieux voyage d'un jeune garçon qui, amoureux de la fille de son seigneur, se sauve avec elle par les airs, au moyen d'ailes qu'il a inventées. Ce précurseur de l'aviation, Victorin, visite dans l'hémisphère austral des îles extraordinaires, peuplées d'hommes-singes, d'hommes-chiens, d'hommes-grenouilles, etc... et la merveilleuse république des Megapatagons chez qui les lois de la Nature maintiennent le communisme, le pur déisme, et de sages coutumes amoureuses. Leur premier principe, touchant les relations des sexes, est d'affirmer la supériorité de

l'homme : « Notre manière de considérer les femmes est de les regarder comme le second sexe... Ainsi toute femme doit respect à l'homme, quel qu'il soit(8). » Tenant les astres pour des êtres animés, ils leur appliquent la même règle hiérarchique :

« Le Soleil est beaucoup plus chaud que la Terre ; c'est que celle-ci, qui est femelle, n'a pas ce sperme fermentatif et producteur, apanage exclusif des mâles, qui met toujours l'homme si fort au-dessus de la femme... Il suit de là que la Terre ne reçoit du Soleil, qui est son père et son mâle, qu'une chaleur animale qui la pénètre tout à fait (9). »

Sans aller jusqu'à la communauté des femmes, les Megapatagons ont limité à un an la durée des unions conjugales. Le mariage est chez eux une cérémonie publique et collective que l'on renouvelle tous les ans. A la date fixée tous les ménages se séparent ; puis on célèbre une fête où les hommes, par rang de mérite et d'ancienneté, choisissent leurs femmes pour l'année qui commence : il n'est pas absolument interdit aux époux de renouer leurs liens. Victorin eut le privilège d'assister à cette solennité :

« Ce grand jour fut annoncé pendant les trente précédents, durant lesquels tous les maris quittèrent leurs femmes et toutes les femmes leurs maris. Ainsi les deux sexes se trouvèrent divisés en deux nations qui n'eurent plus aucun commerce ensemble, si ce n'est de se voir, mais sans se parler. Toutes les femmes, durant ces trente jours, redevinrent des jeunes filles agaçantes et coquettes : on ne saurait voir un coup d'œil plus charmant que celui

qu'elles offraient dans leurs troupes galantes. Les hommes, de leur côté, n'étaient pas moins empressés de plaire : ils se divisaient par légions et faisaient des évolutions devant les femmes dont ils étaient séparés par une barrière ; et tandis qu'ils se reposaient, les femmes à leur tour exécutaient des danses voluptueuses. Tous les travaux étaient cessés durant le temps de l'amour... La nation entière paraissait renouvelée : la vieillesse avait disparu dans les deux sexes ; tous parés, tous aimables, tous gais et sains, ils aspiraient également après les plaisirs qu'un nouveau choix leur promettait...

« Mais le spectacle le plus ravissant était celui des jeunes gens des deux sexes, destinés au mariage pour la première fois. Ils formaient différents quadrilles en présence les uns des autres, et s'efforçaient de se surpasser, les jeunes gens en adresse et les jeunes filles en grâces dans leurs danses... Le vingt-neuvième jour, veille du choix, les jeunes gens et les jeunes filles parurent nus les uns devant les autres et exécutèrent ainsi les mêmes exercices et les mêmes danses que la veille. Jamais on ne vit de corps mieux proportionnés...

« Le lendemain, jour du choix, toute la nation, élégamment parée, se rangea sur plusieurs files, près des barrières : la première file était composée des veillards devant lesquels défilèrent toutes les femmes. Ils se choisirent leurs épouses les premiers. Mais il y avait cette restriction utile, c'est qu'une jeune femme ne pouvait être choisie deux années de suite par les vieillards : l'année suivante, elle ne défilait que devant les jeunes hommes...

« Aussitôt que le choix fut achevé, et que les époux qui se gardaient se furent repris, on entendit un concert délicieux d'instruments et de voix argentines : ce concert était formé par les jeunes garçons et les jeunes filles

qui devaient être mariés les deux années suivantes... Durant ce concert, dont la musique voluptueuse et douce n'avait lieu que ce jour-là, les couples nouvellement unis étaient assis, les bras entrelacés les uns dans les autres, se témoignant les prémices de leurs sentiments passionnés (10). »

Sans oser introduire tout de go en Europe ces mœurs excellentes, Restif proposait, dans *les Gynographes* (1776) et *l'Andrographe* (1782) des réformes inspirées des Mégapatagons. Il leur empruntait, en premier lieu, leur dogme de la supériorité masculine : « Il faut de bonne heure inculquer aux jeunes filles qu'elles sont destinées pour l'homme qui est le chef et le souverain de la société (11). » Il ne plaisantait pas en écrivant ces lignes, le paillard Restif qui poursuivait les petites filles et qui dans son ménage, en dépit de ses colères, n'était pas maître comme il l'eût voulu. Pour rendre les filles propres à leur rôle d'épouses, Restif leur inflige une éducation sévère et qui doit préserver leur vertu :

« Il sera défendu à tous jeunes hommes de jamais adresser la parole aux filles qu'ils rencontreront autres que leurs parentes... Il sera pareillement défendu aux filles d'écouter volontairement telle chose que pourront dire les garçons, fût-ce même des compliments (12). »

Elles apprendront les travaux propres à leur sexe comme la couture et la cuisine et, possible, certains art d'agrément. Mais

« les filles de condition et opulentes n'apprendront jamais à écrire, sous quelque prétexte qu'on puisse allé-

guer ; si quelqu'une d'elles était convaincue d'avoir violé cette défense, elle sera punie sévèrement ; et dans le cas où une demoiselle ou une fille des autres classes aurait écrit à un homme par galanterie, elle subira une peine infamante et sera renfermée aux repenties (13). »

De même, dans leur toilette, elles ne devront point se départir de la plus pudique modestie : « Toute demoiselle ne pourra mettre ni mouches, ni fard, ni rouge : les inspectrices la noteront si elle le fait; et la moindre punition sera que le mariage lui soit interdit pour un an (14).» La loi prescrira l'obligation du mariage sans admettre d'excuse que la difformité ; et le choix des épouses « ne dépendra plus à l'avenir du caprice ni de l'intérêt : le degré de mérite de chaque garçon bien conformé lui donnera le droit de choisir entre toutes les filles (15) ». Mais les époux ne prendront point librement leurs ébats ; et une loi, renouvelée de Lacédémone, stimulera leurs désirs :

« Les nouveaux époux ne verront dans la journée leurs femmes qu'à travers le grillage qui sépare les hommes des femmes, dans la salle commune des repas et des divertissements publics ; chaque soir le garçon s'en retournera chez ses parents, et ceux de l'épouse emmèneront leur fille chez eux, où elle demeurera comme avant son mariage : mais elle couchera seule, et si son mari peut pénétrer jusqu'à elle par adresse, à la bonne heure... Un mari ne pourra être vu sans déshonneur et sans s'exposer à être blâmé, avec son épouse, en quelque lieu que ce soit, jusqu'à l'âge de trente-cinq ans : mais tout ce qu'il fera en secret et sans être aucunement découvert quoique les suites le trahissent, sera louable ; et ce

sera un grand mérite d'avoir eu plusieurs enfants de son épouse sans jamais avoir été aperçu des parents ou vu avec sa femme en particulier. S'il arrivait qu'un nouvel époux, au mépris de ce règlement sage, prétendît en agir librement avec son épouse suivant l'abus actuel, il sera *transporté,* c'est-à-dire envoyé dans les colonies pour jusqu'à l'âge de trente-cinq ans (16). »

Bien entendu le code consacre l'autorité de l'époux :

« Les femmes obéiront en tout à leurs maris, ne prendront jamais que la seconde place, et seront sous leur puissance comme un de leurs enfants : toute idée d'égalité sera absolument abolie ; le père ou le chef sera le souverain de la maison... Toute femme qui violera cet article sera pour la première fois privée de la propriété de sa dot et gains nuptiaux ; en cas de récidive, elle sera jugée par les douze plus anciennes de la paroisse et condamnée à une prison perpétuelle dont son mari seul pourra la retirer (17). »

Quant à l'épouse qui est lasse d'un ennuyeux mari, tant pis pour elle ; tout le plaisir de le tromper n'en vaudrait pas le risque :

« Une femme qui aurait souffert des libertés, comme des baisers... entendra à genoux la sentence qui la condamnera à ne sortir qu'avec l'habit des vieilles (18). — S'il arrivait qu'une femme commît une infidélité, il suffira d'un seul témoin oculaire pour l'en convaincre... Le mariage sera cassé, entièrement annulé s'il n'y a pas encore d'enfants et... la femme ainsi justement répudiée sera donnée aux plus difformes des aveugles (19). »

Si la femme a des enfants, le mariage ne sera pas rompu, mais elle sera « battue de verges,... condamnée à l'habit des vieilles..., rasée et, si son mari le veut, enfermée au pain et à l'eau (20) ». Une femme que son mari soupçonnerait injustement n'en serait pas moins châtiée : « La femme vertueuse dont le mari aura de la jalousie sera obligée de rompre avec tous les hommes, même ses plus proches, si son mari l'exige ou paraît le désirer ; autrement elle sera regardée comme criminelle et punie comme telle (21). » Pour les hommes, l'adultère sera réputé moins grave. Réprimé à l'ordinaire par des amendes et des avanies publiques, il serait toutefois puni de mort au cas où le complice d'une femme infidèle aurait maltraité ou insulté le mari. Dans une société qui maintiendrait la propriété individuelle, Restif voudrait assurer du moins le sort des filles qui, faute d'une autre dot que leurs charmes, ne trouvent point d'épouseurs ; et il invente ce stratagème :

« Je rêvais au moyen de ne pas laisser condamner au célibat tant de filles belles et parfaites... Et j'imaginai qu'il fallait porter une loi par laquelle les magistrats et les notables seront autorisés à avoir l'œil sur les excellents sujets, et à décider que ces jeunes personnes sans fortune seront mariées par loterie, suivant leur condition, c'est-à-dire que les billets seront taxés de manière que, la loterie tirée, la fille ait une dot honnête, et telle que l'heureux aurait pu l'attendre d'un bon parti (22). »

Restif considérait comme une fonction essentielle de l'état le soin de procurer à tous les citoyens les

satisfactions que la nature exige. Aussi, pour compléter le plan de la société nouvelle, il avait traité un sujet des plus importants, bien qu'un peu scabreux, dans *Le Pornographe, ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées* (1769). Au nom de la vertu et de la morale, il somme l'Etat de se rendre seul propriétaire et maître de toutes les maisons hospitalières, en sorte que la prostitution devienne un service public. Voilà un monopole que les socialistes de nos jours négligent et qu'il est urgent de leur rappeler. Ces asiles de la volupté que Restif baptise, par euphémisme, du joli nom de *Parthénions,* doivent être situés entre cours et jardins, dans des quartiers peu habités. Et, s'ils adoptaient aujourd'hui les idées de Restif, nos eonseillers municipaux s'assureraient une retraite des plus confortables :

« Il y aura pour régir tout *Parthénion* un *conseil,* composé de douze citoyens remplis de probité, qui auront été honorés de l'échevinage dans la ville de Paris, du capitoulat ou de la qualité de maire dans les autres grandes villes ; ils auront au-dessous d'eux, pour gouverner l'intérieur de la maison, des femmes dont la jeunesse à la vérité se sera passée dans le désordre, mais en qui l'on aura reconnu de la capacité, de la douceur, et qui n'auront aucun des défauts incompatibles avec la place qu'on leur fera occuper. »

D'ailleurs, pour éviter que la concupiscence de ces messieurs ne soit trop allumée, Restif stipule à leur égard les plus sages précautions : « Aucun adminis-

trateur ne pourra entrer dans la maison pendant sa régie, soit comme administrateur, soit comme particulier qui demande une fille, sous peine d'être déshonoré et honteusement expulsé du corps de l'administration (23). » Les dames pensionnaires sont divisées, d'après leur âge, en plusieurs classes qui se partagent la maison :

« Le premier corridor sera occupé par les plus âgées : cet âge n'excèdera pas trente-six ans ; celles de vingt-cinq à trente occuperont le second ; au troisième seront les filles de vingt à vingt-cinq ans ; on trouvera dans le quatrième les filles de dix-huit à vingt ; au cinquième, celles de seize à dix-huit ; le petit nombre de filles qui pourraient se trouver de quatorze à seize ans, auxquelles un tempérament formé de bonne heure permettrait de recevoir des hommes, occupera le sixième corridor (24). »

Le tarif officiel des visites est affiché au bureau : de vingt-quatre sols pour les dames mûres il s'élève à vingt-quatre et quatre-vingt-seize livres pour les fruits verts du cinquième et du sixième corridor, avec prix double pour la nuit. Plein de sollicitude pour les moins riches de ses compatriotes, Restif pense que cette somme de vingt-quatre sols est encore bien chère pour eux ; aussi crée-t-il deux catégories supplémentaires, dites des *surannées* :

« On choisira parmi les sujets parvenus à l'âge de trente-six ans et au delà un certain nombre de filles qui auront encore quelque beauté pour en former les deux premières classes qui ne seront qu'à six et à douze sous,

afin que tous les ordres de l'État trouvent au Parthénion des filles à un taux proportionné à leurs moyens (25). »

D'ailleurs le Parthénion ne sera point une maison frivole, mais vraiment un temple où les pensionnaires accompliront un devoir civique ; si les médecins procèdent à de fréquentes visites, si les gouvernantes ont charge d'entretenir la propreté, de faire prendre des bains aux dames et de leur changer le linge tous les deux jours, en revanche la coquetterie est rigoureusement bannie : « Il sera défendu à toutes les filles d'avoir jamais aucunes odeurs, de mettre du blanc ou du rouge, de se servir de pommade pour adoucir la peau, étant reconnu que tout cela ne donne qu'un éclat factice et détruit la beauté naturelle (26). » Ces dames se lèvent chaque matin à 9 heures au plus tard et sont rassemblées dans la salle commune de 11 heures à 1 heure, de 4 heures à 7 heures, et de 8 h. 1/2 à 11 h. 1/2 du soir; elles se couchent avant 1 heure du matin. Les amateurs, qui ont le droit de se présenter masqués, sont conduits à une coulisse dérobée par où ils inspectent la salle commune et choisissent leur Dulcinée ; celle-ci à son tour, par une ouverture pratiquée dans la paroi de la chambre, examine son prétendant, qu'elle peut refuser. Mais si toutes refusent, le client n'est point frustré de son plaisir, et l'administration désigne par le sort la victime du devoir professionnel. Ce sont évidemment les surannées qui, en raison de leur bas prix, sont exposées aux moins agréables soupirants. Pour atténuer cet inconvénient, les statuts édictent trois pres-

criptions : « la première, de faire prendre le bain tiède, en entrant, à ces hommes ;... la seconde, qu'ils ne restent avec la fille qu'une demi-heure ; la troisième, que ceux qui se présenteront pris de vin soient gardés dans la maison jusqu'à ce que leur ivresse soit dissipée (27). » Et quand aux jeunes classes, le travail quotidien est strictement limité :

« La même fille ne pourra jamais être choisie par différents hommes en un même jour ; mais si le même homme la redemandait, on permettra à la fille de l'aller trouver. — On exceptera du précédent article les filles des trois premières classes qui, n'étant presque plus dans le cas d'avoir d'enfants, paraîtront chaque jour autant de fois qu'elles le jugeront à propos (28). »

A l'estime de Restif, l'établissement des Parthénions serait fort avantageux à l'état, en lui fournissant des troupes d'élite. En effet, des enfants nés dans ces maisons, « tous ceux qui ne seront pas reconnus par leurs pères seront réputés enfants de l'état, et comme tels destinés à le servir... On fera un premier choix, à huit ans, de tous les garçons ; on destinera ceux qui seront bien faits à former un corps de troupes qu'on exercera dès l'enfance ». Pour accroître le rendement militaire des Parthénions, « on observera d'empêcher les filles, autant qu'il sera possible, de prendre des précautions contre la grossesse ; on favorisera la population de la maison de toutes manières, surtout en maintenant l'honnêteté et, j'ose le dire, la pudeur même, au sein de l'incontinence et de l'impu-

dicité (29) ». Voilà donc à merveille, par notre Restif de la Bretonne, la prostitution tournée en vertu.

*
* *

Si le marquis de Sade n'était qu'un fol et un dégénéré, il ne mériterait pas plus l'attention que bien d'autres écrivains pornographiques. Mais il a, dans l'histoire des idées, une singulière importance, pour ce qu'il nous montre le terme où aboutit la philosophie de la Nature. Luxurieux forcené, il la met au service de ses appétits ; et avec une logique imperturbable il tire, des principes que tout son siècle avoue, les conséquences qu'aucun homme avant lui n'a osé proclamer.

Il descendait de la Laure de Pétrarque : le sort a de ces dérisions ! Après avoir pris part à la guerre de Sept ans, en 1766, à vingt-six ans, il épousa Mlle de Montreuil, fille d'un haut magistrat. Peu après son mariage, il manifesta un esprit hanté de visions lubriques où se mêlaient la souffrance et la volupté. A Marseille, en septembre 1772, à la suite d'orgies sanglantes, il fut condamné à mort par contumace pour sodomie et empoisonnement, mais s'enfuit en Italie avec sa belle-sœur qu'il avait séduite. Sa femme pourtant l'aimait, — et les dévouements que ce monstre a suscités ne sont pas la moins curieuse énigme de son histoire. Elle obtint la cassation du jugement, et Sade put rentrer en France où il fut toutefois enfermé à Vincennes, puis à la Bastille. La marquise continuait d'intercéder en sa faveur et de lui envoyer

des livres ; et c'est dans cette dernière prison qu'il prépara ses ouvrages aussi fameux que mal connus. Libéré par la Révolution, il s'en fit le panégyriste, écrivit dans les feuilles jacobines, eut des pièces jouées sur plusieurs théâtres, publia sans difficulté ses romans jusqu'à ce que le premier consul ait eu le bon sens de le faire enfermer de nouveau. C'était, dans les dernières années de l'Empire, un vieillard obèse mais encore vert, extrêmement courtois et presque cérémonieux. Il se promenait dans les jardins de Charenton et, du bout de sa canne, traçait sur le sable des dessins obscènes. Il mourut sur la fin de 1814.

Edités de 1791 à 1795, ses principaux ouvrages sont *La nouvelle Justine ou les malheurs de la vertu*, *Juliette pour faire suite à Justine*, et *la Philosophie dans le Boudoir*, effarantes rhapsodies de débauches et d'immondices, de sodomie et d'incestes, de sacrilèges, de crimes et de tortures, agrémentées de gravures à l'avenant. La jouissance s'y repaît de douleur et de mort, d'autant plus intense que les liens d'amitié ou de famille sont plus étroits : le fin du fin, le comble de l'art, ce sera par exemple, pour un fils, de violer sa mère et de la tuer par des supplices que n'imagineraient point des peuplades du Cameroun, dans un décor macabre et en profanant des hosties consacrées. *La Philosophie dans le Boudoir*, « dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles », est l'histoire d'une adolescente, « l'ardente Eugénie », qui arrange sa mère de cette gentille façon ; ce qui n'empêche pas qu'en exergue de cet édifiant traité de morale, l'auteur affirme : « La mère en prescrira la lecture à

sa fille. » Aucun talent de style ne relève ces horreurs ; mais en revanche elles se justifient par une dialectique à peu près irréfutable si l'on admet ses prémisses.

Ces prémisses ne sont autres que les doctrines des Encyclopédistes et de leurs émules, Diderot, le baron d'Holbach, La Mettrie, Helvétius. La Nature, bonne et infaillible, est la seule autorité légitime. Mais les hommes, au lieu de lui demeurer dociles, se sont asservis à des erreurs funestes qui ont comme source l'idée de Dieu et de la vie future. En proie à une rage d'athéisme, Sade se répand en blasphèmes contre Dieu, l'Eglise et la personne du Christ. Je ne transcrirai de ces lignes écœurantes que ce qui est nécessaire pour attester sa pensée :

« Il n'y a point de Dieu. Ce fut au sein de l'ignorance, des alarmes et des malheurs que les mortels puisèrent leurs sombres et dégoûtantes notions sur la Divinité. — Laisse-là ton infâme Dieu : sa justice céleste, ses châtiments ou ses récompenses, toutes ces platitudes-là ne sont bonnes que pour des imbéciles. — Comme j'abhorre, comme je déteste cette idée d'un Dieu ! Comme elle choque ma raison et déplaît à mon cœur ! Quand l'athéisme voudra des martyrs, qu'il le dise, et mon sang est tout prêt. — Après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus. Mourir, c'est cesser de penser, de sentir, de jouir et de souffrir : tes idées périront avec toi, tes peines et tes plaisirs ne te suivront point dans la tombe (30). »

La ruine de ces mensonges, Dieu et l'immortalité, nous délivrera de la religion, de la morale, de la vertu

et nous n'aurons plus qu'à suivre et à révérer la Nature :

« La nature déteste, abjure, contrarie tous ces dogmes de votre absurde civilisation ; et le tort de votre logique imbécile ne devient pas celui de ses lois ; n'écoutons qu'elle et nous ne serons jamais trompés. — Les vertus, les religions, tout cela sont des freins populaires dont les philosophes se moquent et qu'ils se font un jeu d'enfreindre ; les seules lois de la nature sont nos passions ; et dès qu'elles contrarient la vertu, celle-ci n'a donc plus rien de réel (31). »

La Nature agit en nous par nos instincts et nos penchants ; et tous ses préceptes se résument en un seul qui est de jouir.

« Quel besoin l'homme a-t-il de morale pour exister content sur la terre ? Je n'en connais qu'une, celle de se rendre heureux (32). — Nous pouvons nous livrer en paix à tous nos désirs, quelque singuliers qu'ils puissent paraître aux sots qui, s'offensant et s'alarmant de tout, prennent imbécilement les institutions sociales pour les divines lois de la nature. — Aucune borne à tes plaisirs que celle de tes forces ou de tes volontés ; aucune exception de lieux, de temps et de personnes : toutes les heures, tous les endroits, tous les hommes doivent servir à tes voluptés (33). »

Mais si notre plaisir cause de la peine à autrui ? Nous n'avons point à nous en soucier, mais à chercher notre plaisir sans égard à rien d'autre que notre plaisir même :

« La nature qui nous fit naître seuls ne nous commande nulle part de ménager notre prochain (34). — Comment la nature, qui nous conseille toujours de nous délecter,... pourrait-elle le moment d'après... nous assurer qu'il ne faut pourtant pas nous aviser de nous délecter si cela peut faire de la peine aux autres... La nature, notre mère à tous, ne nous parle jamais que de nous, rien n'est égoïste comme sa voix, et ce que nous y reconnaissons de plus clair est l'immuable et saint conseil qu'elle nous donne de nous délecter n'importe aux dépens de qui (35). »

Voilà, si je ne me trompe, l'enseignement même que Nietzsche a paré de son éloquence, et l'apologie du surhomme qui pourtant n'était pas encore inventé. Pour atteindre son plaisir, l'homme fort, débarrassé des superstitions, chérira le vice et haïra la vertu : en effet la vertu est toujours persécutée et le vice toujours triomphant :

« Il est essentiel que les sots cessent d'encenser cette ridicule idole de la vertu qui ne les a jusqu'ici payés que d'ingratitude, et que les gens d'esprit, communément livrés par principe aux écarts délicieux du vice et de la débauche, se rassurent en voyant les exemples frappants de bonheur et de prospérité qui les accompagnent presque inévitablement dans la route débordée qu'ils choisissent (36). »

Aussi bien tous nos actes sont soumis à la fatalité, nous sommes vertueux ou vicieux par construction, et ne devons donc point nous empêcher d'une responsabilité illusoire :

« L'homme bienfaisant que vous venez de mettre en parallèle avec moi n'ayant agi que d'après les mêmes impulsions de la nature, n'a pu se rendre, à ses regards, ni plus coupable, ni plus méritant. Diverses circonstances nous auraient déterminés l'un et l'autre ; divers organes, différentes combinaisons de ces organes auraient produit le crime en moi et la vertu dans lui (37). »

Or entre tous les plaisirs il en est un plus vif et plus impérieux :

« S'il est quelque chose de délicieux dans le monde,... c'est le libertinage : où trouver une passion qui retienne tous nos sens dans un chatouillement plus lascif ? Est-il rien sur la terre qui rende plus heureux ? C'est le libertinage qui brise les hochets de l'enfance ; c'est lui qui allume le flambeau de la raison, qui donne de l'énergie à l'homme ; et si cela est, ne doit-il pas induire de là que c'est pour ce seul plaisir que l'a créé la nature (38) ? »

Mais la jouissance a pour plus redoutable ennemi l'amour ; et Sade honnit cette prédilection passionnée :

« Vous me parlez des biens de l'amour. Puissiez-vous ne les jamais connaître... O filles voluptueuses, livrez-nous donc vos corps tant que vous le pourrez... Divertissez-vous, voilà l'essentiel, mais fuyez avec soin l'amour... Les femmes ne sont pas faites pour un seul homme, c'est pour tous que les a créées la nature ; n'écoutant que cette voix sacrée, qu'elles se livrent indifféremment à tous ceux qui veulent d'elles. — Dans l'état de nature les femmes naissent vulgivagues, c'est-à-dire jouissant des avantages des autres animaux femelles et appartenant... à tous les mâles... *L'intérêt*, *l'égoïsme* et *l'amour* dégra-

dèrent ces premières vues si simples et si naturelles. — Tous les hommes ont donc un droit de jouissance égal sur toutes les femmes (39). »

Et, se délectant au rêve de transformer la France entière en un prodigieux lupanar où l'existence de tous, hommes et femmes, vieillards et enfants, ne serait plus qu'une continuelle orgie, le ci-devant marquis adjurait la convention d'établir des maisons spéciales où toute femme serait astreinte de se présenter sur l'injonction de n'importe quel citoyen :

« La loi qui les obligera de se prostituer, tant que nous le voudrons, aux maisons de débauche,... et qui les y contraindra si elles s'y refusent, qui les punira si elles y manquent est une loi des plus équitables... Un homme qui voudra jouir d'une femme ou d'une fille quelconque pourra donc, si les lois que vous promulguez sont justes, la faire sommer de se trouver dans l'une des maisons dont j'ai parlé ; et là, sous la sauvegarde des matrones de ce temple de Vénus, elle lui sera livrée pour satisfaire, avec autant d'humilité que de soumission, tous les caprices qu'il lui plaira de se passer avec elle,... parce qu'il n'en est aucun qui ne soit dans la nature, aucun qui ne soit avoué par elle (40). »

Les femmes toutefois ne seront point sans cesse assujetties à ce rôle d'esclaves : elles réduiront à leur tour les hommes à la servitude de leurs plaisirs.

« Les femmes, ayant reçu des penchants bien plus violents que nous aux plaisirs de la luxure, pourront s'y livrer tant qu'elles le voudront, absolument dégagées de tous les liens de l'hymen, de tous les faux préjugés de la

pudeur, absolument rendues à l'état de nature. Il faut qu'elles aient la liberté de jouir également de tous ceux qu'elles croiront dignes de les satisfaire. — Il y aura donc des maisons destinées au libertinage des femmes et, comme celles des hommes, sous la protection du gouvernement ; là leur seront fournis tous les individus de l'un et de l'autre sexe qu'elles pourront désirer ; et plus elles fréquenteront ces maisons, plus elles seront estimées (41). »

On objectera peut-être que les enfants nés sous ces lois ne connaîtront pas leurs pères. Bien loin de s'en affliger, le marquis de Sade s'en félicite assez plaisamment :

« Qu'importe dans une république où tous les individus ne doivent avoir d'autre mère que la patrie ?... N'imaginez pas de faire de bons républicains tant que vous isolez dans leur famille les enfants qui ne doivent appartenir qu'à la république (42). »

La Nature, qui nécessite la communauté absolue des femmes, approuve également la sodomie et en général toutes les perversions sexuelles puisqu'elles vivifient le plaisir. Ainsi l'inceste est un raffinemant goûté des sages :

« Il n'est rien de plus délicat que l'union charnelle des familles... Cessons de nous aveugler sur les sentiments d'un frère pour sa sœur, d'un père pour sa fille... Doublons, triplons donc sans rien craindre ces délicieux incestes, et croyons que plus l'objet de nos désirs nous appartiendra de près, plus nous aurons de charmes à en

jouir. — L'inceste étend les liens des familles et rend par conséquent plus actif l'amour des citoyens pour la patrie : il nous est dicté par les premières lois de la nature (43). »

Et c'est un fait que les plus experts des libertins éprouvent de la volupté à faire souffrir d'autres êtres, souvent ceux mêmes dont ils jouissent. Ils auraient bien tort de se contraindre :

« La cruauté, bien loin d'être un vice,... est le premier sentiment qu'imprime en nous la nature... Elle est chez les sauvages, bien plus rapprochée de la nature que chez l'homme civilisé. — Celui qui sera assez fort pour pouvoir nuire sans craindre le retour, nuira beaucoup s'il n'écoute que ses penchants... : ces mouvements nous viennent de la nature. — S'il arrive... que la singularité de nos organes, une construction bizarre nous rendent agréables les douleurs du prochain, ainsi que cela arrive souvent, qui doute alors que nous ne devions incontestablement préférer cette douleur d'autrui qui nous amuse à l'absence de cette douleur qui deviendrait une privation pour nous (44) ? »

L'action de tuer, pour peu qu'elle amuse le meurtrier, est donc louable et juste :

« Laissez faire la nature :... ce sont ses impulsions que suit l'homme quand il se livre à l'homicide, c'est la nature qui le lui conseille. — Si la jouissance de la nature est la création, celle de l'homme qui détruit doit infiniment flatter la nature... Aussi le meurtre est un plaisir. Je dis plus : il est un devoir ; il est un des moyens dont la nature se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose

sur nous. — Le meurtre est une horreur, mais une horreur souvent nécessaire, jamais criminelle, essentielle à tolérer dans un état républicain (45). »

Et le meurtrier peut chosir pour victimes ses propres parents : « Il nous est permis de les détester et de nous en défaire même si leur procédé nous irrite (46). » C'est pourquoi les héros les plus sympathiques de notre auteur torturent avec délices leurs pères, leurs mères, leurs enfants. Plus un crime est atroce, plus il est magnifique et glorieux :

« La faiblesse de nos organes, le défaut de réflexion, les maudits préjugés dans lesquels on nous a élevés, les vaines terreurs de la religion et des lois, voilà ce qui arrête les sots dans la carrière du crime, voilà ce qui les empêche de s'immortaliser (47). »

Bien souvent au cours de l'histoire les philosophies les plus ingénieuses et les plus nobles se sont, peu après leur naissance, corrompues et dévergondées : il serait absurde d'imputer aux inventeurs l'inintelligence et les contre-sens des disciples. Mais le marquis de Sade nous offre un cas tout différent : il n'a trahi sur aucun point la doctrine de ses maîtres, et ce sont bien eux, les d'Holbach et les Helvétius, voire les Diderot, qui portent le péché de la sienne. Ils l'ont produite comme il ont produit la Terreur. D'ailleurs son œuvre, écrite en partie avant le règne jacobin, en était comme le sinistre présage : ces livres voués à des scènes sanglantes annonçaient bien les temps de la guillotine et des noyades. Et ce maniaque ne manquait pas d'une certaine clairvoyance. Dans ces lignes

il exprime avec emphase, mais diagnostique exactement la loi de toutes les révolutions : « Une nation déjà vieille et corrompue qui courageusement secouera le joug de son gouvernement monarchique pour en adopter un républicain ne se maintiendra que par beaucoup de crimes. »

Devine-t-on quel homme les ouvrages de Sade révoltèrent plus que tout autre ? Ce fut Restif. Il s'indignait contre ce ci-devant qui lui déshonorait sa chère pornographie, dont il avait fait, lui Restif, dans *Monsieur Nicolas*, par exemple et dans le *Pornographe*, un art si vertueux et si édifiant. Il brûla de venger une telle injure ; et comme il n'en était pas à un livre près, il se hâta de composer *l'Anti-Justine ou les Délices de l'Amour* (1798) :

« Ce scélérat, — dit-il de Sade dans son avertissement, — ne présente les délices de l'amour qu'accompagnées de tourments, dela mort même... Mon but est de faire un livre plus savoureux que le sien et que les épouses pourront faire lire à leurs maris pour être mieux servies ; un livre où les sens parleront au cœur ; où le libertinage n'ait rien de cruel pour le sexe des grâces ; où l'amour, ramené à la nature, exempt de scrupules et de préjugés, ne présente que des images riantes et voluptueuses. — Ce n'est qu'à force de volupté, de tableaux libidineux, tels que les savoureuses jouissances qui vont suivre, qu'on peut combattre avantageusement dans le cœur et l'esprit des libertins blasés les goûts atroces éveillés par ces abominables productions (48). »

Et Restif, annonçant son « but moral (49) », se lance courageusement sur les traces de son rival. Il mul-

tiplie à son tour les paillardises, les orgies, les incestes, il prodigue les tableaux obscènes ; et en dépit de ses promesses, entraîné par un exemple qu'il déteste, il mêle à sa peinture quelques touches lugubres et sanglantes. Mais visiblement, si féconde que fût son imagination, elle s'essouffle et s'épuise. Et il n'est pas douteux que dans ce concours de littérature immonde la palme ne demeure, encore de nos jours, au divin marquis.

CHAPITRE XII

AUX CONTRÉES DE LA FANTAISIE ET DU RÊVE

Si presque toute la littérature amoureuse du XVIIIe siècle ne connaît guère que l'amour frivole ou la Nature, pourtant quelques auteurs ne peuvent être rangés sous ces rubriques. Les uns, laissant simplement leur fantaisie vagabonder, se plaisent aux tableaux les plus étranges; d'autres quittent ce monde et cette existence pour accompagner l'amour dans les mystérieuses pérégrinations de l'au-delà.

Après avoir traduit *Gulliver*, l'abbé Desfontaines, jaloux de rivaliser avec Swift, raconta en 1730 les aventures du *Nouveau Gulliver*, fils de ce capitaine fameux. L'île de Balilary, où Jean Gulliver est conduit par le hasard de sa navigation, est sous la puissance des femmes. Elles y détiennent le gouvernement et toutes les fonctions publiques. Ce sont elles qui composent les armées de terre et de mer, qui cultivent les champs et qui trafiquent. Ce sont elles aussi qui poursuivent de leurs instances amoureuses les

hommes qui n'ont pour rôle que de résister à l'amour ou de se laisser aimer :

« Quoique les femmes, — explique un citoyen de cette île, — regardent notre sexe comme inférieur au leur, elles ont pourtant pour nous une infinité d'égards ; elles nous traitent avec respect ; elles nous cèdent toujours le pas ; elles n'osent nous dire la moindre parole désobligeante... Il est établi que la pudeur, qui n'est ici pour les femmes qu'une qualité médiocre, est pour nous une vertu essentielle. Un homme qui a des amantes, et qui s'y abandonne, est déshonoré lorsque ses dérèglements deviennent publics, ce qui lui est fort difficile d'empêcher, parce que les femmes de ce pays sont très indiscrètes et que leur vanité leur fait souvent publier les faveurs qu'elles reçoivent...

« La gloire des femmes consiste à conquérir le cœur des hommes, et celle des hommes à savoir se défendre... Quand un homme n'a qu'une amante qu'il favorise, l'indulgence publique l'excuse ; mais s'il se livre à plusieurs et que sa honte éclate, sa femme, alors ridiculement deshonorée, prend d'ordinaire le parti de le répudier (1). »

Autrefois, à Balilary comme dans le reste du monde, les hommes étaient les maîtres. Quand les femmes se furent emparées du pouvoir en profitant de l'indolence masculine, quelques agitateurs fomentèrent une insurrection :

« Aussitôt la reine assembla une armée de cinquante mille femmes pour réduire les mutins... L'armée était commandée par la reine en personne, qui avait sous elle douze lieutenantes générales, douze maréchales de camp,

trente-six brigadières et quarante-huit colonelles. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Camaraca ; les hommes étaient armés d'arcs et de flèches, et leur cavalerie était très bien montée. La reine... usa d'un stratagème digne d'elle. Elle mit à la tête de son armée, rangée en bataille, quatre mille femmes, des plus jeunes et des plus belles. De grands cheveux bouclés flottaient sur les épaules nues ; leur gorge d'albâtre était découverte, aussi bien que leurs bras et leurs jambes. C'étaient là leurs seules armes, et ce fut dans cet état dangereux et terrible qu'elles se présentèrent aux yeux de l'armée ennemie dont toute la fureur s'évanouit à cette vue : ils mirent bas les armes et, d'ennemis redoutables qu'ils étaient, ils devinrent tendres amants et humbles esclaves (2). »

Jean Gulliver, qui est joli garçon, excite aussitôt les désirs féminins. Zindermein, l'inspecteur des prisonniers, — c'est la seule fonction qui soit dévolue à un homme, — le mène dans un palais :

« Il me dit que j'étais dans le sérail de la reine, où il y avait environ une douzaine de jeunes étrangers comme moi qu'elle affectionnait, et qu'elle faisait élever pour ses plaisirs... Les hommes de cette île, ajouta-t-il, ne sont pas dignes d'elle... — Voilà une étrange conduite pour une reine, repartis-je ; est-il possible que la pudeur d'une femme souffre une douzaine de maris ? Elle n'en a jamais qu'un à la fois, me repartit Zindermein, mais elle a le droit d'en changer une fois toutes les années, si elle le veut ; et alors elle tire du sérail celui des jeunes gens qui lui plaît davantage, pour l'élever à cet honneur.

« On m'accorda la liberté de voir tous mes compagnons du sérail et de me divertir avec eux. Ils se couchaient d'or-

dinaire et se levaient fort tard, et passaient une partie de la journée à se parer, et l'autre à se promener, à jouer et à entendre des concerts et des comédies... Il n'y avait aucune union parmi ces jeunes hommes parce qu'ils aspiraient tous au même honneur et croyaient tous le mériter préférablement à leurs concurrents.

« Il y avait un assez grand nombre de femmes dans le sérail, lesquelles étaient chargées d'en défendre l'entrée à toutes les femmes sous peine de mort à moins qu'elles n'y fussent amenées par la reine, qui y venait de temps en temps. Ces femmes qui nous gardaient étaient toutes fort laides et, à ce que j'appris, hors d'état de faire usage de leur sexe (3). »

Bien qu'élu par la reine, Jean Gulliver, qui souffrait de nostalgie et ne s'accoutumait point à son rôle de petite maîtresse, s'évada, grâce à la complicité d'une princesse que ses charmes avaient séduite.

Désabusé du monde et surtout des femmes, le philosophe Alcimédon, — de qui M. de Martigny, en 1759, publia l'histoire, — résolut d'abandonner sa patrie. Ayant fait naufrage, il parvint à une terre où des bouquets de jasmins, de myrtes et de roses répandaient de voluptueux parfums. Il se dirigea vers une ville dont il apercevait les toits. Au long de sa route, dans la campagne, il croisait de nombreux couples qui n'avaient pas l'air de s'ennuyer :

« Tout renversait ses idées... Les femmes avaient tout au plus l'air de dix-huit à vingt ans. La fleur du printemps n'était qu'à demi éclose sur leur teint. Parmi les hommes, au contraire, les plus jeunes touchaient à leur automne ; et les autres portaient déjà l'empreinte des

traces de l'hiver. Néanmoins c'étaient précisément ceux qu'Alcimédon voyait traiter avec le plus de tendresse (4). »

Il interroge un vieillard qui lui apprend que dans cette île de Philos, les femmes n'aiment que les hommes âgés d'au moins cinquante ans. Ce qu'elles chérissent en effet, ce n'est pas la vigueur ou la beauté du corps, c'est la vérité du sentiment :

« La jeunesse, les grâces qui partout séduisent leur sexe les effrayent ici... Elles attendent la maturité de l'esprit et les preuves de la solidité de l'âme... On pourrait dire que leurs sens sont confondus dans leurs âmes par la vivacité de leur amour et leur peu d'ardeur pour les plaisirs (5). »

Ce penchant des femmes, si favorable à la constance et à la loyauté de l'amour, ne va point sans inconvénient. Pour contenter les jeunes garçons que tourmentent, comme disait Malherbe, des chaleurs de foie, le gouvernement a dû intervenir et leur procurer des victimes :

« Il faut chez nous des règlements de police... sévères pour obliger celles qui naissent dans l'obscurité à se dévouer aux plaisirs des sens des jeunes gens que leur âge prive encore de ceux du sentiment... Il a fallu que ce sacrifice de la part des nôtres fût noté d'autant de gloire qu'il l'est ailleurs d'infamie. On les regarde comme des citoyennes utiles qui s'immolent au bien et au repos de l'état qui les entretient (6). »

Alcimédon accomplit dans cette île un miracle : celui de se faire aimer, bien qu'il ait à peine quarante ans.

Le célèbre Saint-Martin, dit *le Philosophe inconnu*, dont la théosophie suscita tant d'adeptes sur la fin du XVIIIe siècle, appliquait drôlement à l'acte de la génération le dogme de la chute originelle. Dans le plan primitif de Dieu, affirmait-il, l'être humain possédait les deux sexes et se reproduisait par soi-même : c'est le péché qui, en rompant cette unité splendide, a exposé la reproduction à tous les périls :

« En effet cet hermaphrodisme primitif,... si dénigré par le commun des hommes et si peu entendu, on peut en apercevoir encore aujourd'hui des témoignages intellectuels et physiques. Une preuve de notre dégradation est que ce soit la femme terrestre qui engendre aujourd'hui l'image de l'homme, et qu'il soit obligé de lui confier cette œuvre sublime qu'il n'est plus digne d'opérer lui-même (7). »

Mais, ajoute Saint-Martin, Dieu a octroyé à l'homme un moyen de recouvrer l'hermaphrodisme originel : car c'est là le bienfait du mariage par qui deux êtres n'en forment plus qu'un :

« Vu l'inexprimable munificence de l'éternelle sagesse, l'union primitive est encore possible pour l'homme qui a un véritable zèle pour la propagation de la justice : c'est là ce qui fait la sainteté du mariage... Il fallait aussi que l'homme eût l'hermaphrodisme de son moi intime, et il faut que les essences de ce moi intime, si clairement partagées aujourd'hui entre l'homme et la femme, recouvrent leur hermaphrodisme ou leur unité dans l'union conjugale (8). »

Ce fut aussi une tête encline aux divagations que celle de Dupont de Nemours. Cet économiste, ce disciple de Quesnay et de Turgot ne se bornait point à étudier le mécanisme des impôts et la balance commerciale. Député du Tiers-État en 1789, et condamné à mort sous la Terreur, il fut caché par un ami et dans sa retraite écrivit sa *Philosophie de l'Univers* où il professe sa foi en la bonté de Dieu et de la création. La loi qui explique tous les phénomènes est pour lui celle de l'analogie : elle lui révèle que toute la matière est animée, que les animaux ont des institutions et un langage, que les astres sont des corps vivants et sensibles, que l'air est peuplé d'êtres invisibles à nos yeux et aussi supérieur aux hommes que les hommes sont supérieurs aux plantes. L'âme humaine, sans doute immortelle, se réincarne indéfiniment, de planète en planète, de cieux en cieux. Toute métaphysique optimiste se heurte au mal et à la mort. L'interprétation qu'en allègue Dupont de Nemours, encore que peu solide et spécieuse, a la beauté d'un poignant défi. C'est pour le bonheur des hommes que Dieu les a condamnés à mourir :

« Il a tiré, de la nécessité même de marquer un terme aux jours des êtres animés, le charme le plus doux, le bienfait le plus grand qui accompagnent leur existence. A la *mort* il a opposé *l'amour*... Et cet amour, compensation si heureuse et si avantageuse de la mort, il l'a rendu toujours plus tendre, plus moral, plus voluptueux... Honneur, gloire et reconnaissance au Dieu très-bon, très-grand, qui inventa pour ses créatures une telle félicité, *que lui-même, qui n'a point de pair, ne saurait éprouver* (9). »

On doit pardonner à Dupont de Nemours beaucoup de verbiage en récompense de cette phrase qui rêve si bien. N'oublions pas d'ailleurs que la philosophie platonicienne comme la théologie catholique lui répondraient que de toute éternité Dieu a joui de l'amour, en aimant son Verbe incréé. La mort, conclut Dupont de Nemours, ne prive pas les âmes de ce don suprême. Elles survivent et emportent leur amour dans les espaces et les temps où il ne cesse de s'enrichir en vertu et en perfection :

« Ce bonheur suprême pour des amants sera de trouver sans cesse dans la plus grande perfection de leur vertu des motifs plus puissants pour justifier leur amour ; de vivre, de mourir ensemble, d'arriver ensemble aux grades supérieurs ; ... de s'y reconnaître, d'y reprendre le cours de leur passion dès l'enfance, d'en jouir dans leur force, d'en être affectueusement émus même au dernier terme de leur vieillesse... Soyez encore plus aimants et meilleurs : voilà le destin qui vous attend pendant des milliers de vies successives et des millions de siècles, depuis l'état d'hommes jusqu'à celui de premiers favoris du Dieu paternel qui inventa l'amour (10). »

QUATRIÈME PARTIE

APRÈS LA TOURMENTE

CHAPITRE XIII

LES RÉFORMATEURS : FOURIER ET ENFANTIN

Exténuée, la France sortait de la tourmente révolutionnaire. Une fois de plus, dans la vieille aventure du bonheur, les hommes avaient échoué. Pourtant si las qu'ils fussent de ces vains remuements, ils ne se résignaient point à leur sort médiocre. L'éternelle chimère continuait de les agiter. Sans doute, pensaient-ils, la Révolution s'était trompée, mais seulement sur les moyens et non sur le but : la société pouvait vraiment et donc devait organiser le bonheur universel. C'est ainsi que dans la première moitié du XIXe siècle maints réformateurs offrirent au monde leurs panacées.

Charles Fourier vécut de 1772 à 1835. Etabli épicier à Lyon et ruiné en 1793, il se fit commis de magasin. C'est en remplissant ces modestes fonctions qu'il médita son système et qu'il publia ses immortels ouvrages : en 1808 la *Théorie des Quatre Mouvements*, en 1822 le *Traité de l'Association domestique*, en 1829 le *Nouveau Monde Industriel.* C'était un petit homme au front haut et aux yeux qui lançaient des éclairs. Fondateur d'une école, entouré de disciples qui, comme Victor Considérant, vénéraient en lui « le Possesseur d'une lumière nouvelle, le Dieu d'un monde inconnu (1) », il besogna, jusqu'à son dernier jour, à rédiger des commandes et des factures.

Il ne se vantait de rien moins que d'avoir accompli un invention « plus importante à elle seule que tous les travaux scientifiques faits depuis l'existence du genre humain », laquelle invention allait aboutir « à l'événement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce globe et dans tous les globes, au passage subit du chaos social à l'harmonie universelle (2) ». Cette invention, c'était celle de la « Loi des destinées ». Il suffisait de l'appliquer, proclamait encore Considérant, et aussitôt « l'harmonie et le bonheur se répandront comme un embrasement sur le monde (3) ». Cette loi, bien simple, enseigne que toutes les passions humaines sont bonnes :

« Je n'avouerai pas, dit Fourier, qu'il y ait aucun enfant de vicieux. Leurs prétendus vices sont l'ouvrage de la nature ; ces penchants à la gourmandise, à la licence, que vous comprimez dans tous les enfants, leur sont

donnés par Dieu... ; et je répète que ce qu'il y a de vicieux, c'est la civilisation (4). »

Il n'est donc, pour instaurer le bonheur universel, que de libérer les passions, les favoriser, les développer, en instituant les phalanstères où le plaisir et l'intérêt de chacun coïncident avec le plaisir et l'intérêt de tous. Alors nous entrerons dans la période d'*Harmonie* où le travail sera un agrément, où les vices seront plus bienfaisants que les vertus, où la vie ne se composera que d'un flot de voluptés.

De ces passions l'amour est la plus impétueuse. N'est-il point le principe vital du monde ? Les astres mêmes éprouvent toutes les nuances du sentiment amoureux. « Une planète est un être qui a deux âmes et deux sexes et qui procrée comme l'animal par la réunion de deux substances génératrices (5). » Les planètes ont aussi, de l'une à l'autre, des relations sensuelles par « des cordons arômaux ». Mais dans la société du ciel, à ce qu'assure Fourier, la terre est actuellement mise en pénitence, pour punir la faute de l'humanité qui retarde stupidement son passage en période d'Harmonie.

De multiples prodiges signaleront les temps nouveaux. La Terre, dans sa joie, enfantera une couronne boréale qui donnera au pôle le climat de l'Andalousie ; les animaux nuisibles seront anéantis ou magiquement apprivoisés, et l'eau de mer se transformera en limonade ; la longévité humaine sera portée à cent quarante-quatre ans, qu'occuperont délicieusement les plaisirs de la table et de l'amour.

Les Harmoniens feront cinq repas quotidiens, — cinq bombances ! Et ils feront bien davantage de repas amoureux, car ils seront délivrés de l'absurde mariage, que Fourier crible de sarcasmes :

« Si l'on réfléchit sur les inconvénients sans nombre attachés à la vie de ménage et au mariage permanent, on s'étonnera de la duperie du sexe masculin, qui n'a jamais avisé aux moyens de s'affranchir d'un tel genre de vie... Entre autres désagréments, j'en vais citer huit qui affligent plus ou moins tous les maris... : 1° le malheur hasardé, 2° la dépense, 3° la vigilance, 4° la monotonie, 5° la stérilité, 6° le veuvage, 7° l'alliance, 8° le cocuage, qui est sans doute un fâcheux accident puisqu'on s'épuise en précautions pour y échapper malgré la certitude qu'a l'époux, avant le mariage, de subir le sort commun qu'il a fait subir à tant d'autres...

« Le mariage semble inventé pour récompenser les pervers... Mettez en jeu les ressorts les plus infâmes pour obtenir un riche parti ; dès que vous êtes parvenu à épouser, vous devenez un petit saint, un tendre époux, un modèle de vertu. Acquérir tout à coup une immense fortune pour la peine d'exploiter une jeune demoiselle, c'est un résultat si plaisant que l'opinion pardonne tout à un luron qui sait faire ce coup de partie. Il est déclaré de toutes voix bon mari, bon fils, bon père, bon gendre, bon parent, bon ami, bon voisin, bon citoyen, bon républicain...

« Le bonheur n'est point dans nos ménages ; un cri universel s'élève contre les ennuis attachés à ce genre de vie... Eh ! n'est-ce pas là un état de guerre pire encore que celui des époux de certains villages allemands où le mari place auprès du foyer un bâton qu'on appelle *le repos du ménage* (6) ? »

Et notre grave réformateur, qui a la manie de la classification, l'exerce sur les cocus :

« On peut distinguer dans le monde cornu neuf degrés de cocuage, soit parmi les hommes, soit parmi les femmes... Je me bornerai à citer les trois classes les plus distinctes, savoir le Cocu, le Cornette et le Cornard... Le tableau complet en contient soixante-quatre espèces, progressivement distribuées en classes, ordres et genres, depuis le cocu en herbe jusqu'au cocu posthume (7). »

Le genre humain, dit Fourier, n'a toléré la monogamie que grâce aux salutaires insubordinations de trois classes de femmes, les dames de haut parage, les courtisanes de bon ton, les petites bourgeoises non mariées, qui les unes et les autres ont pratiqué la liberté amoureuse. Cette liberté s'épanouira enfin dans la période d'Harmonie.

Les adolescents qui atteignent à l'âge de la puberté seront répartis entre deux corporations :

« Celle du vestalat qui doit tenir la virginité jusqu'à dix-neuf ou vingt ans, et celle du damoisellat qui cédera beaucoup plus tôt... Tout individu entrant en puberté... aura l'option entre les deux rôles... L'Harmonie laisse pleine liberté sur ce choix ; mais les mesures sont prises de manière à empêcher toute contrebande en virginité. Dès lors, celui ou celle qui a forfait au pacte vestalique est obligé de passer dès le lendemain au damoisellat. Ce congé n'a rien de déshonorant et ne gêne pas la liberté, mais seulement l'hypocrisie (8). »

L'élite des jeunes gens aura tendance à opter pour le vestalat. Cette corporation sera en effet très-choyée en Harmonie :

« Au nom de Vestales, on pourrait croire que je vais peindre des victimes cloîtrées comme celles de l'ancienne Rome : il n'en est rien. Les Vestales d'Harmonie sont des femmes du grand monde, admettant à leur compagnie des poursuivants titrés. — Le corps vestalique devient en masse l'idole de la Phalange : il a rang de corporation divine, ombre de Dieu... Les souverains mêmes, à la cour des vestales, oublient leur rang et figurent en simples particuliers. Elles tiennent le haut bout dans le cérémonial, et font aux jours de gala les honneurs de la Phalange dans les repas et assemblées d'étiquette. Lorsqu'un monarque y arrive, on se garde bien de l'obséder, comme chez nous, par un envoi de municipaux débitant de tristes harangues sur le bien du commerce : il est reçu par deux vestales d'apparat, les plus belles du canton, et ornées des pierreries du trésor. Elles vont à sa rencontre aux colonnes du territoire, et il fait son entrée dans leur char à douze chevaux blancs, harnachés en violet, trijugués sur quatre lignes (9).

« La fréquentation journalière des hommes est très-permise aux vestales ; non seulement elles les voient dans toutes les séances industrielles, mais elles tiennent cour à trois heures du matin pendant un quart d'heure, et les poursuivants titrés y sont admis en séance.

« Ce titre est demandé et obtenu sur délibération du corps vestalique réuni en synode auquel assistent les dignitaires féminins de la cour d'amour. La conduite d'un homme est scrutée lorsqu'il postule comme poursuivant ; on ne lui fait pas un crime de l'inconstance, car elle a son utilité en Harmonie ; mais on examine si, dans ses

différentes liaisons amoureuses, il a constamment fait preuve de déférence pour les femmes et de loyauté avec elles (10). »

Au poursuivant que sa bien-aimée récompense enfin, on décerne le titre de troubadour. Le corps vestalique pourra conduire ses adeptes aux plus glorieuses dignités. C'est parmi les vestales que les rois, obligés de donner un successeur à leur sceptre, auront accoutumé de choisir la mère de leur héritier. Et de même les vestels ou jeunes garçons auront chance d'être appelés par quelque princesse à l'honneur de la faire engendrer.

Stimulée par le tempérament, une bonne moitié des jouvenceaux et jouvencelles « s'enrôle de bonne heure sous la bannière amoureuse,... dans le corps du damoisellat », accru bientôt des vestales et vestels qui ne résistent point à la tentation.

« Fréquentant l'une des salles de la cour galante qui tient séance à neuf heures du soir,... (12) le corps du damoisellat, s'il n'a pas pu marcher de front avec les vestales dans le sentier de la virginité, se pique de les égaler au moins en délicatesse... Les choix étant libres, on ne verra pas beaucoup de jouvenceaux se passionner pour les jouvencelles de même âge : la nature aime les croisements et rapproche volontiers les âges éloignés...

« Quelle sera la durée probable de la fidélité d'un damoiseau ou d'une damoiselle? Pense-t-on que ceux qui auront débuté à seize ou dix-sept ans puissent être fidèles jusqu'à dix-neuf ou vingt? Le terme serait long et un peu au-dessus de la puissance humaine... Tout damoiseau ou damoiselle qui peut rester fidèle jusqu'à

l'expiration du terme acquiert par là de beaux privilèges...

« C'est une corporation très distinguée que celle des heureux mortels qui obtiennent en premier amour les damoiselles et damoiseaux... Par analogie au titre de troubadour choisi pour les possesseurs de vestale, nous pouvons affecter le titre de menestrel et menestrelle aux possesseurs de damoiselle et damoiseau. Ce sont deux noms d'anciens poètes galants ; ils peuvent convenir à ces deux emplois. Les menestrels comme les troubadours jouissent de certains privilèges dont on ne peut pas faire mention, ces détails tenant aux relations de la cour galante dont je ne traiterai pas dans ces deux volumes, ni peut-être dans les suivants (13). »

En Harmonie les couples de jeunes amants ne s'abandonneront pas, comme en civilisation, à une douce nonchalance :

« Si un jeune couple se relâchait sur l'industrie, si, passant au lit la grasse matinée, il prétendait tenir une louable conduite parce que les deux conjoints auraient... *rendu le devoir*, on leur signifierait que tels et tels groupes industriels n'ont que faire de sectaires insouciants qui ne paraissent pas aux séances de travail... Ces tourtereaux seraient couverts de ridicule avec leurs vertus ménagères dont se pavanent aujourd'hui les couples de jeunes époux (14). »

L'amour procurera d'autre part un excellent stratagème pour recruter les armées, non point des armées de combattants sanguinaires, mais des armées industrielles qui entreprendront d'immenses travaux tels que l'irrigation du Sahara et livreront des batailles

culinaires où elles auront pour thème de manœuvres, par exemple, la confection de petits pâtés farcis. Chaque année les plus belles des vestales se rendent à ces armées où leurs nombreux prétendants s'empressent de les accompagner comme soldats : c'est là en effet qu'elles cèdent pour la première fois à l'amour :

« Chaque jour l'armée donne, à la suite de ses travaux, des fêtes d'autant plus brillantes qu'elle réunit l'élite de la jeunesse en beautés et en talents. Ces fêtes offrent un vaste champ à la courtoisie...

« Les fêtes relatives aux premières amours ne se donnent qu'après l'union consommée. On se garde bien d'imiter les civilisés qui prennent le public à témoin du marché conclu pour la défloration. Une vestale voit ses prétendants réunis et étalant leur mérite dans les jeux publics et les travaux de l'armée; leur nombre diminue successivement selon l'espoir qu'elle leur donne. Enfin, lorsqu'elle est d'accord avec l'un d'entre eux, les futurs se bornent à envoyer une déclaration cachetée à l'office de la Haute-Matrone (c'est un ministre des relations amoureuses...) ou aux vices-matrones qui régissent chaque division. On fait les dispositions nécessaires pour recevoir chaque soir les couples qui veulent s'unir secrètement ; ils sont reconnus par une intendante de matronage ; l'union n'est divulguée que le lendemain, où la vestale a quitté sa couronne de lys pour une couronne de roses, et se montre en costume de damoiselle avec son favori ou son damoiseau, si c'est un vestal qu'elle a choisi.

« Il s'opère chaque nuit, à l'armée, un bon nombre de ces unions de vestals et vestales ; elles sont annoncées le lendemain à la mâtine ou repas du matin. Les bac-

chants et bacchantes ont la fonction d'aller chaque matin relever les blessés, c'est-à-dire les prétendants et prétendantes qui se trouvent éconduits par suite des unions secrètes de la nuit...

« Je suppose que la vestale Galatée, prête à faire son choix, ait balancé entre Pygmalion, Narcisse et Pollux. Enfin elle a préféré Pygmalion et s'est unie secrètement à lui. Une centaine de vestales ont, dans la même nuit, consommé pareille union avec leurs favoris dans l'édifice destiné à cette cérémonie. Le lendemain un millier de bacchants et bacchantes de la division sont assemblés avant le jour ; une référendaire de matronage leur communique le tableau des unions de la nuit, puis la liste des blessés et blessées qu'il faut aller relever. On y voit les noms de Pollux et Narcisse. Alors les bacchantes qui se croient le plus aimées de Pollux se dirigent vers sa demeure, d'autres vont trouver Narcisse, et de même les bacchants s'acheminent vers les intéressantes blessées qu'ils ont choisies. Pollux sera donc éveillé par des bacchantes qui viendront, le rameau de myrte à la main, lui apprendre qu'il est trépassé dans l'esprit de Galatée ; elles essuient le premier choc, les clameurs de perfidie et d'ingratitude ; et pour consoler Pollux elles prodiguent leur éloquence et leurs charmes.

« Il y a chaque matin une ample déconfiture de poursuivants et poursuivantes, au grand contentement des légions de bacchanales qui font leur profit de cet amoureux martyre ; car le remède ordinaire à une telle mésaventure, c'est de s'étourdir pendant quelques jours avec les bacchantes, les aventurières et autres corporations de l'armée qui exercent la philanthropie (15). »

Après la vingtième année les amours ne subiront plus aucune gêne. Hommes et femmes se rangeront,

à leur gré, dans les diverses catégories plus ou moins libertines, sans que leur engagement soit jamais définitif. « Les Harmoniens auront beaucoup de femmes adonnées à la pluralité d'hommes, par vertu corporative et utile à la société : les bacchantes, bayadères, faquiresses et autres corporations (16). » Et en Harmonie, pour les amoureux, il n'y aura point d'âge de retraite. Les vieillards au contraire seront comblés de bonnes fortunes. Voici, par exemple, Lucas, beau garçon de vingt ans, mais très-pauvre, qui a déchiré et taché son meilleur habit :

« Les taches seront enlevées par Eudoxie, dame très-riche qui excelle dans les fonctions du groupe de dégraissage. Le raccommodage sera fait par Orphise, autre dame riche et vraiment philosophe puisqu'elle se plaît à *ressarcir les culottes* et qu'elle excelle au groupe du raccommodage en drap et des reprises masquées. Le pauvre Lucas a été bien servi par deux grandes dames, et ne sait comment leur en témoigner sa reconnaissance... Ces dames touchent à la « soixantaine » ; mais Lucas, dans un transport de gratitude,... pourra payer sa dette par un brin d'amour (17). »

Et dans les moindres bourgades ce sera une suite ininterrompue de réjouissances, données par des caravanes qui se succèdent comme la chevalerie errante des spectacles et de l'amour. Après de merveilleux festins,

« l'orgue du caravansérail annonce, par une salve, la séance de la cour d'amour. On voit s'ouvrir les portes qui conduisent aux salons de cour et s'avancer les proto-

fées qui, escortées de troubadoures et corybantes, viennent... inviter la caravane... Bientôt la caravane est entraînée et l'assemblée dans un beau désordre se rend au séristère d'amour... Les deux troupes confondues marchent sans cérémonial jusqu'à la salle du trône où les chefs de la caravane présentent leurs hommages à l'archi-fée. Au bout d'une minute elle donne le signal d'ouverture en élevant son sceptre... Alors les dignitaires d'amour, les fées et sylphides, les génies et magiciens disposent les colonnes de sympathies occasionnelles et en moins de cinq minutes on entre en séance (18). »

N'est-il point à jamais déplorable, sinon pour la science et le socialisme, du moins pour notre amusement, que Fourier n'ait pas osé, par crainte de la pruderie contemporaine, dévoiler les sublimes mystères de la cour d'amour ? Les extraits cités plus haut pourraient donner à croire que le créateur de la doctrine phalanstérienne fut un admirable humoriste, un pince-sans-rire, à la façon d'Apollinaire ou d'Alphonse Allais : il n'eût pas été le premier mystificateur que des badauds se fussent empressés de prendre au sérieux. Mais non. Fourier parle toujours avec la conviction d'un évangéliste. Si ses textes ont souvent l'air de badiner, c'est bien malgré lui. Et la conclusion s'impose : ses ouvrages, tout hérissés de formules effarantes, sont manifestement ceux d'un fou, — un fou qui d'ailleurs a de l'imagination, de la logique, de la verve, surtout lorsqu'il critique âprement notre état social. Ce fol est un des hommes qui ont remué leur siècle. Après avoir vainement essayé d'organiser des phalanstères, ses partisans se sont voués à pro-

pager ses enseignements ; et le fouriérisme a eu sa part dans la révolution de 48. Encore aujourd'hui M. Zévaès et M. Gustave Hervé saluent en Charles Fourier l'ancêtre et le promoteur du socialisme français. Il est vrai qu'ils ne s'attardent guère à ses doctrines amoureuses...

*
* *

Entre les disciples de Fourier, un des plus divertissants fut cet Alphonse Toussenel qui publia, en 1847 et 1852, ces ouvrages, un temps populaires : *l'Esprit des bêtes* et *le Monde des Oiseaux*. A l'exemple de son maître il réclamait l'affranchissement de la passion :

« Joignez-vous à moi, âmes saintes et charitables qu'embrase l'esprit de Dieu, vous toutes, vous surtout, nobles et généreuses filles d'Eve à qui Dieu n'a donné le charme et le don de séduire que pour maintenir l'homme en puissance de passion. Joignez-vous intimement à moi pour faire justice du dogme odieux de l'indignité de la passion, et procédons sans plus tarder à la réhabilitation de l'Amour... Dieu est bon, et la passion est sainte puisqu'elle est la loi de Dieu. — Une seule loi régit l'univers : l'Amour. Amour est le moteur divin, irrésistible, qui attire la Terre vers le Soleil, l'amant vers sa maîtresse, la sève vers l'extrémité des rameaux (19). »

Comme Fourier, et après Restif et Dupont de Nemours, il ne voit dans la nature que des êtres animés : « Les planètes, affirme-t-il sans rire, ont de grands devoirs à remplir comme citoyennes d'un tourbillon

d'abord, comme mères de famille ensuite (20). » Et il décrit voluptueusement les amours de la Terre et du Soleil :

« Comme l'amant qui se pare de ses plus beaux habits, et lisse ses cheveux, et parfume son langage pour la visite d'amour, ainsi chaque matin la Terre revêt ses plus riches atours pour courir au-devant des rayons de l'astre aimé... Heureuse trois fois la Terre que pas un concile sidéral n'ait encore lancé l'anathème contre l'immoralité des baisers du Soleil ! Car la fausse morale qui régit l'humanité et la Terre a fait la part de félicité plus large au végétal et au minéral qu'à l'homme ; elle n'a pas interdit aux végétaux ni aux minéraux d'aimer (21). »

En effet Toussenel propose à l'humanité des modèles d'amour plutôt inattendus :

« Messieurs les professeurs de physique officielle n'osent pas dire les *deux sexes* de l'électricité ; ils trouvent plus moral d'appeler cela ses deux pôles... De telles absurdités me passent... Si le feu d'amour n'embrasait pas tous les êtres, les métaux et les minéraux comme les autres, où serait, je le demande, la raison de ces affinités ardentes du potassium pour l'oxygène, du gaz hydrochlorique pour l'eau ?... Et les fleurs, ô mon Dieu ! refuser le sentiment aux fleurs, les plus sentimentales, les plus nerveuses peut-être de toutes les créatures !... Hélas ! que vous en avez vu mourir, de jeunes fleurs, sans vous douter que c'était la passion qui les tuait... Oh ! oui, les fleurs confessent la loi universelle d'amour... Le luxe et l'éclat de la fleur affirment que le bonheur est au bout de la passion satisfaite ; son affaissement et ses

pâles couleurs, que la souffrance est au bout de la passion comprimée (22). »

S'il a une prédilection pour les oiseaux, c'est qu'il les tient pour les êtres les mieux galants et les mieux inclus des enseignements de Fourier : « L'oiseau est, de tous les êtres parlants, le premier qui ait dit : le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine. Les oiseaux sont les précurseurs et les révélateurs de l'Harmonie. » Après avoir, dans sa jeunesse, admiré surtout les animaux volages, Toussenel, à mesure qu'il avançait en âge et se rangeait, prônait plutôt les mœurs vertueuses et la fidélité conjugale de l'hirondelle et du pigeon.

Un autre bonhomme assez pittoresque, à la fois rêveur crédule et aventurier véreux, ce fut Etienne Cabet. Fils d'un tonnelier bourguignon, nommé magistrat et bientôt révoqué par le gouvernement de Louis-Philippe, il imagina un plan de réforme aussi simple que radical et d'ailleurs peu nouveau. Il n'y a, selon lui, qu'à décréter l'égalité de tous les hommes et la communauté absolue des biens pour que tous les vices et tous les crimes disparaissent, pour que le travail devienne un plaisir, pour que les maris soient séduisants et fidèles, les femmes sincères et tendres, pour que la terre se métamorphose en paradis. Le communisme, à en croire Cabet, a produit tous ces bienfaits dans la contrée privilégiée d'Icarie : « Le chef-d'œuvre de l'organisation sociale donnée par Icar à son pays, n'est-ce pas d'avoir rendu tous

les époux vertueux sans effort (24) ? » Oui, mais comment cet Icar a-t-il accompli une telle merveille ? Ne cherchez pas à comprendre : croyez et adorez. Ce qui est sûr, c'est qu'en Icarie toutes les femmes sont modestes et tous les maris confiants :

« Quoi, — demande un Européen à l'un d'eux, — vous laisserez embrasser votre femme dans ce qu'on appelle les jeux innocents? — Et pourquoi pas?... Oui mon cher ami, vous serez mon suppléant et son cavalier, vous valserez au bal avec elle, vous courrez un galop avec elle, vous l'embrasserez innocemment dans les jeux innocents,... vous lui ferez grand plaisir ainsi qu'à moi qui ne désire que son bonheur. Et quel danger tout cela peut-il avoir pour elle avec vous, avec vous mon meilleur ami (25) ? »

Bref, voilà une contrée où, en dépit de l'austère Cabet, un mari se plaît à être le plus heureux des trois. La loi des Icariens qui a souci d'améliorer l'espèce humaine, n'en a point abandonné la propagation au hasard et au caprice des citoyens:

« La République a d'abord fait déterminer... les cas dans lesquels un jeune homme ou une jeune fille ne peuvent donner naissance qu'à des enfants infirmes, et la loi leur défend de se marier : elle ordonne aux parents de l'individu malade, non seulement de prévenir l'autre individu et sa famille, mais de s'opposer au mariage ; elle charge les magistrats de leur rappeler leurs devoirs à cet égard avant la célébration et, quoique cette loi n'ait d'autre sanction que l'opinion publique, on n'y connaît aucune infraction...

« Quand j'y réfléchis, rien ne m'irrite davantage contre

l'aristocratie et la monarchie qui, pendant tant de siècles, ont négligé le perfectionnement de la race humaine, tandis qu'on travaillait tant à perfectionner les races de chiens et de chevaux, les plans de tulipes et de pêchers... Ici au contraire la République, la bonne République, la représentation populaire, la commission de perfectionnement, le peuple lui-même pensent et travaillent continuellement à l'amélioration de la race humaine ; le brun choisit une blonde, le blond une brune, le montagnard une fille de la plaine, et souvent l'homme du Nord une fille du Midi : la République négocie avec plusieurs des plus beaux peuples étrangers pour avoir un grand nombre de beaux enfants des deux sexes qu'elle adopte, élève et marie avec ses propres enfants (26). »

Il y avait alors, sans doute comme toujours, des jobards, qu'enthousiasmèrent ces visions. En 1848, quittant patrie, foyers, familles, une troupe d'Icariens partirent pour fonder au Texas, sous la dictature de Cabet, une colonie communiste. Bientôt réduits au pire dénuement et déchus de leur illusion, ces malheureux se dispersèrent. Et en 1856, renié et bafoué par ses ouailles, le pontife d'Icarie mourut de rancœur et de chagrin.

*
* *

En même temps que Fourier, sous Napoléon et Louis XVIII, s'évertuait un autre réformateur, Saint-Simon, lequel prétendait promouvoir, pour le profit des classes pauvres, un régime où l'autorité appartiendrait aux industriels et aux savants. Il ne se souciait guère des femmes et de l'amour. Mais quand il

fut mort en 1825, ses disciples se hâtèrent de se dédommager.

C'est une surprenante histoire. L'école saint-simonienne s'était constituée en manière d'Eglise. De nombreux fidèles reconnaissaient, pour successeurs de Saint-Simon, le banquier Olinde Rodrigues, l'employé Bazard, et un extraordinaire garçon d'une trentaine d'années, Barthélemy-Prosper Enfantin, ancien polytechnicien devenu commis-voyageur et employé de banque, bel homme de haute stature, à la soyeuse barbe blonde et aux regards inspirés. Les Saint-Simoniens propageaient ardemment leurs doctrines, par leur journal le *Globe* et des conférences privées et publiques. C'est alors, sur la fin de 1831, que des dissensions éclatèrent parmi eux. Les deux schismes de Bazard et de Rodrigues brisèrent l'unité de l'Eglise. L'un et l'autre refusaient de suivre Enfantin qui, soutenu par la majorité des fidèles, se présentait comme envoyé de Dieu pour établir la vraie morale, et c'est-à-dire pour libérer les femmes et la volupté.

Bazard et Rodrigues exposèrent tous deux les motifs de la rupture et leur théorie personnelle de l'amour :

« Enfantin, — rapporte Bazard, — prétendit que l'intimité entre les sexes, considérée aujourd'hui comme n'ayant de légitimité, de sainteté, d'élévation que dans le mariage, ne devait plus être exclusive entre les époux ; que le supérieur, par exemple, (le prêtre ou la prêtresse), pouvait et devait provoquer et établir cette intimité entre lui et ses inférieurs, soit comme moyen de satisfaction pour lui-même, soit dans le but, en déterminant de la part des inférieurs un plus grand attrait pour sa per-

sonne, d'exercer une influence plus directe et plus vive sur leurs sentiments, leurs pensées, leurs actes... Cette conception fut présentée d'abord par Enfantin, et selon ses propres expressions, comme la transformation de l'ancien droit du seigneur, comme un moyen pour l'inférieur de rendre hommage au supérieur, et de recevoir de lui l'initiation d'un amour plus élevé que le sien ou que celui de ses égaux (27). »

Scandalisé de ces prédications, Bazard leur oppose son idéal du mariage indissoluble, le divorce n'étant admis que comme un pis-aller. C'est aussi, à quelques nuances près, la pensée d'Olindes Rodrigues :

« J'ai affirmé que dans la famille saint-simonienne tout enfant devait pouvoir connaître son père. Enfantin a exprimé le vœu que la femme seule fût appelée à s'expliquer sur cette grave question. Il a donc admis des cas de promiscuité religieuse tandis que j'ai seulement admis la sanction du divorce. — Je crois donc fermement qu'un homme ne peut être *à la fois* l'époux que d'une seule femme, et qu'il ne peut en conséquence l'être de plusieurs que successivement (28). »

Enfantin, allègrement, excommunia ses timides collègues pour immoralité. Et, débarrassé d'eux, il annonça sans ambages la révélation qu'il avait jusqu'alors voilée de réticences et de paraboles. Il était adoré comme un Messie par toute une jeunesse fanatique où l'on remarquait des individus doués d'insignes talents : Michel Chevalier, futur membre de l'Institut et professeur au Collège de France ; Barrault et Guéroult, qui devinrent hommes politiques et diri-

gèrent de grands journaux; Gustave d'Eichtal qui a marqué dans l'érudition; le musicien Félicien David; l'auteur dramatique Charles Duveyrier; les ingénieurs Fournel et Talabot, maints polytechniciens, bien d'autres encore. S'adressant à Enfantin très humblement, ils l'appelaient du nom de Père tandis que lui les tutoyait comme ses enfants. Et les procès-verbaux des réunions saint-simoniennes relatent des scènes comme celles-ci. Enfantin demande à ses disciples leur profession de foi. L'un d'eux, Huguet, commence : « Mon père, je vous considère comme l'homme qui sent le mieux la vie future... — Très bien, Huguet, — répond Enfantin. — Et toi, Rigaud, dis-nous aussi ce que tu sens. » — Après Rigaud, qui déclare : « Pour moi, vous êtes la définition vivante de l'amour », c'est Henry: « Père, je sens que Dieu est surtout en vous, » Clouet : « Père, je vous aime, c'est plus qu'aimer encore... Un seul de vos regards, s'il exprimait le reproche, serait en quelque sorte capable de m'anéantir, » Raymond Bonheure : « Père, je crois en vous comme je crois au soleil! Vous êtes à mes yeux le soleil de l'humanité ; vous la réchauffez de votre amour. » La plus grande faveur que puisse octroyer Enfantin à l'un de ses fils est de l'embrasser publiquement; et ce sont parfois, entre tous les frères, des embrassades générales, comme ce jour qu'Enfantin choisit Michel Chevalier pour son « chef d'état-major ». Un des frères, Béranger, simple ouvrier, proclame : « Le père Michel est très bon et je l'aime autant que ma femme et mes enfants. — Viens m'embrasser, prolétaire », s'écrie Michel, et ces mots donnent le

signal d'accolades fraternelles que le Père bénit (29).

La nouvelle morale promulguée par Enfantin était bien celle que Bazard dénonçait. Depuis dix-huit siècles, prêchait-il, la religion maudissait et réprouvait la chair qu'il avait reçu, lui Barthélemy-Prosper Enfantin, mission divine de réhabiliter. Et il conviait les hommes et les femmes à la sainte jouissance, au culte de la chair, à la fête perpétuelle du corps non moins que de l'esprit.

Il existe, disait-il, deux espèces d'êtres humains : les constants et les volages. Aux constants suffit le mariage à la vieille mode. C'est pour les volages, qui sont le grand nombre, qu'Enfantin était venu sur la terre :

« Je parlerai surtout des femmes et pour les femmes qui ont quitté le temple pour aller au théâtre, qui ont déserté le confessionnal et la sainte table pour l'éblouissante communion du bal,... qui ne se voilent pas comme les vierges de Raphaël, et qui étudient plutôt les grâces de Vénus... En présence de ces femmes, ému par leurs douleurs et par les désordres que leur révolte enfante,... j'ai glorifié Dieu, Saint-Simon et moi-même,... moi, votre père, d'avoir assez de foi et de courage... pour appeler dans le temple nouveau tous les hommes et toutes les femmes que l'Eglise chrétienne a précipités dans son enfer (30). »

Il faut instituer pour eux des unions passagères. Et, dans la religion épurée, le prêtre aura pour fonction sacrée de conduire les humains dans les voies de l'amour, de les instruire dans la volupté. Il n'est

plus un homme, mais « l'homme et la femme, le couple sacerdotal », qui exerce son apostolat d'amour en étant à la fois constant et volage. « Uni par le lien de l'affection la plus profonde sans être exclusive », il peut aimer, pour son plaisir et pour la gloire de Saint-Simon, tous les adeptes de sa foi :

« Le prêtre et la prêtresse exercent leur ministère avec toute la puissance de leur intelligence, mais aussi de leur beauté ; car le sacerdoce de l'avenir ne mortifie point sa chair comme le prêtre chrétien, il ne voile point sa face, ne se couvre pas de cendres et ne se déchire pas le corps à coups de discipline ; il est beau autant que sage, il est bon. — Tantôt le couple sacerdotal calmera l'ardeur immodérée de l'intelligence ou modèrera les appétits déréglés des sens ; tantôt au contraire il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis ; car il connaît tout le charme de la décence et de la pudeur, mais aussi toute la grâce de l'abandon et de la volupté... Il impose la puissance de son amour aux êtres qu'un esprit aventureux et que des sens brûlants égarent, et il reçoit d'eux l'hommage d'une mystérieuse et pudique tendresse ou le culte d'un ardent amour... Je parle du couple : ce que je dis pour le prêtre, je le dis donc aussi pour la prêtresse (31). »

Et dans une lettre à sa mère, Enfantin la catéchisait en ces termes :

« Le prêtre se fait aimer selon l'esprit et selon la chair... Le prêtre et la prêtresse saint-simoniens, qui sont les plus tendres en amour, qui connaissent toutes les joies de la décence et de l'abandon, de la pudeur et des embrassements les plus ardents, ce couple le plus aimant des

couples, le plus sage et le plus amoureux, le plus réservé et le plus brûlant, ce couple a des leçons de tendresse à donner bien plus encore que des leçons d'algèbre. Il faut que par lui les couples s'aiment, que par chacun des époux, prêtre et prêtresse, chacun des époux apprenne comment on aime...

« Moi qui rêve une femme que j'aimerais à l'adoration,... je conçois certaines circonstances où je jugerais que ma femme seule serait capable de donner du bonheur, de la santé, de la vie à l'un de mes fils en Saint-Simon,... de le réchauffer dans ses bras caressants (32). »

Evidemment, dans la famille sacerdotale, la paternité disparaît, ainsi que Barrault le publiait avec emphase dans le *Globe* du 19 mars 1832 :

« Certes, c'est le témoignage d'une sainte audace que de venir... annoncer le caractère de la famille sacerdotale nouvelle... O mon Père..., vous aussi vous avez bu le calice d'amertume et vous avez été renié par ceux que vous aimiez le plus tendrement, et vous avez connu les joies et les douleurs ineffables de l'Homme par qui Dieu initie l'humanité à une vie nouvelle...

« Le prêtre laisse à la prêtresse, dans l'accomplissement de son sacerdoce, une liberté pleine, entière, absolue ; et comme il ne pose aucune limite à son influence sur les fidèles, il n'en pose également aucune au mystère sur tous les actes de sa vie.

« Et le lien dans la famille sacerdotale n'est pas rompu entre les générations. Il subsiste puissant dans la tendresse de la Mère... La prêtresse seule éprouve des tressaillements dans sa chair, et dit avec un secret frémissement d'orgueil « Mon sang », elle qui, par ses saintes mésalliances, est le lien sublime de deux races jadis en-

nemies, la race royale et la race populaire..., elle qui confond, sous les plis sacrés de son voile, dans une généalogie qui ne porte que son nom, les fils des dieux et les fils des hommes !... Le lit nuptial, affranchi de la surveillance rigoureuse de l'époux, cesse d'être une prison pour l'épouse... Le prêtre dépose la jalouse préoccupation de sa race. »

Et dans le *Globe* du 12 janvier 1832, Charles Duveyrier entonnait ce dithyrambe :

« On verrait sur la terre ce qu'on n'a jamais vu. On verrait des hommes et des femmes unis par un amour sans exemple et sans nom, puisqu'il ne connaîtrait ni le refroidissement ni la jalousie ; des hommes et des femmes qui se donneraient à plusieurs sans jamais cesser d'être l'un à l'autre, et dont l'amour serait au contraire comme un divin banquet augmentant de magnificence en raison du nombre et du choix des convives. »

Ainsi divaguait, saisie d'un étrange accès de démence collective, l'élite intellectuelle de la jeunesse en ce début du règne de Louis-Philippe, aux temps de Joseph Prudhomme et du roi-citoyen, à l'époque la plus puritaine que la France ait subie. Enfantin ne craignait point le scandale, si même il ne le cherchait pas : « Tout ce que je vous dis ici, — déclarait-il à ses disciples, — quand nous le dirons au monde (et le moment approche), nous fera accuser de prêcher le libertinage et l'orgie. L'acte qui sera pour nous le signe de la plus haute vertu, ils le nommeront débauche. Les injures ne nous effraieront pas (33). » A la suite d'embarras financiers, le Père

avait dû se retirer avec une quarantaine de ses fils de prédilection, — parmi lesquels un nègre, — dans une maison de Menilmontant où ces ermites d'un nouveau genre s'adonnaient au jardinage et à la prédication mutuelle lorsque Enfantin, Duveyrier, Michel Chevalier et Barrault furent inculpés d'outrages à la morale publique.

Les débats du procès, qui se déroulèrent devant la Cour d'assises les 27 et 28 août 1832, ne manquèrent pas de pittoresque. Dès le matin du 27, les quarante membres de l'Eglise, vêtus de leur uniforme, — veste bleue, pantalon blanc, casquette rouge, — les cheveux tombant snr les épaules, descendirent à pied de Menilmontant au Palais de justice, escortant le Père et psalmodiant des cantiques. Devant la Cour Enfantin, alléguant que sa cause intéressait particulièrement les femmes, voulut confier sa défense à deux dames, Aglaé Saint-Hilaire et Cécile Fournel, requête que rejeta violemment le président Naudin. Au cours de l'interrogatoire, il se déclara « Chef, » et les autres inculpés « Apôtres de la foi nouvelle. » Presque tous les cénobites de Menilmontant étaient cités comme témoins. Le premier de la liste, un certain Moïse Retouret, fut invité à prêter serment. Il se tourna dévotement vers Enfantin : « Père, puis-je prêter ce serment ? », paroles qui excitèrent la colère du président, le témoin ne devant consulter que sa conscience. Après Retouret, tous ses frères refusèrent pareillement de prêter serment sans l'autorisation de leur Père (34). M. l'avocat général Delapalme débita un terne réquisitoire « au nom de la morale, au nom de la décence,

au nom de la société ». Puis les apôtres, dans des diatribes enflammées, jetèrent l'anathème à l'hypocrisie de leur siècle :

« Il suffit de vous entendre et de vous voir, — cria Duveyrier au jury, — pour comprendre aisément que le monde où nous vivons est plus moral que celui où vous êtes et du milieu duquel M. le Président vous a tirés au hasard pour nous juger...

« De quoi nous accuse-t-on vraiment ? De vouloir réhabiliter la chair et ses plaisirs ! de vouloir étendre à tous les joies des sens ! Mais, grand Dieu, est-ce donc une chose dont la pudeur du siècle ait tant d'horreur ? Non, certes, l'abnégation mystique et les contemplations creuses des chrétiens ne sont plus du goût de ce monde. Le peuple a quitté les églises pour les promenades à Longchamp et aux guinguettes ; la communion de l'hostie pour les bals et les joyeux festins...

« La société est charnelle et sensuelle, mais d'une manière vile, sale, excessive, monstrueuse... Qu'entendez-vous quand vous dites de vos jeunes gens de famille qu'il faut qu'ils jettent la gourme du cœur ? Vous entendez qu'ils iront prendre quelque fille fraîche et riante du peuple et qu'ils la presseront comme une orange dont ils jetteront l'écorce au coin de la borne quand viendra le temps d'un mariage de raison et d'argent... Vos collèges sont infectés de vices, qui étiolent les enfants comme des fleurs et les font tomber de vieillesse avant la puberté. Vos ménages qui sont, comme chacun sait, des nids de tourterelles, couvent le mensonge, le dégoût, la convoitise. Vos amours sont gâtées d'un venin infâme qui empoisonne les chairs de la moitié de vos hommes et de vos femmes et jusqu'aux mamelles des nourrices. Vous allez sortir, Messieurs, et quelque rue que vous preniez, il

vous faudra fendre les flots de ces trente-cinq mille malheureuses que vous patentez. »

Le président l'interrompit : « Vous aggravez la prévention, je serai obligé de vous donner un avocat. » Et Duveyrier :

« Un avocat ? Où en trouver ? (Etendant le bras vers le barreau où siègent une foule de jeunes avocats). Je leur ai dit à tous en arrivant : Vous vivez tous dans l'adultère et la prostitution ! Ayez donc le courage de le dire à haute voix. C'est là le seul plaidoyer que vous puissiez faire pour nous... Ils ont baissé la tête et n'ont pas répondu. »

Et s'adressant à Enfantin :

« Père, vous êtes bon !... Combien de fois vous ai-je fatigué de mes rêves de voyage ! Je pensais que ce peuple où nous sommes nés n'était pas le seul à souffrir, le seul vers qui Dieu vous eût envoyé...

« Messieurs, ce que le Christ n'a pu faire, cet homme l'entreprend, car il sait qu'aujourd'hui Dieu l'envoie comme au temps d'Hérode Dieu envoya Jésus.

« Jean, avec sa plume de feu, écrivit la damnation de la multitude, l'écroulement et la mort du monde. Eh ! bien, moi qui me crois plus grand que saint Jean, je viens démentir cette parole d'anathème... Non, Dieu n'a pas brisé la terre, mais il l'a de toutes parts labourée, sillonnée par des travaux humains ; il a découvert un nouveau monde par Colomb, son capitaine de mer ; il a indiqué aux hommes des chemins nouveaux... Je vous dis que Dieu est tout-puissant et bon, meilleur que votre morale, meilleur que vous... Je vous le dis au nom de

son Christ, au nom de celui qui m'a pris pour son fils et que j'ai pris pour mon père (35). »

Après s'être agenouillé devant le Père qui le bénit, Barrault proféra ces gentillesses :

« Le gouvernement autorise la prostitution, la patente, l'enrégimente, la caserne... Il pourvoit aux joies des honnêtes gens... Grâce à sa haute surveillance, la mère peut vendre impunément sa fille majeure pourvu qu'elle ne fraude pas les droits du fisc... Des femmes, condamnées au plaisir comme à une mercenaire corvée, véritables forçats de volupté, sont abandonnées à une véritable promiscuité... Jeunes et vieux, beaux et difformes, élégants et rustres, tous prennent part à l'orgie. Tous, dans cette grande Babylone, boivent du vin d'une furieuse prostitution (36). »

Le président, exaspéré, intervint encore : « La défense dégénère en scandale. » Enfin arriva le tour du Père. Il se leva. Mais à peine prononçait-il une phrase qu'il la faisait suivre d'un silence contemplatif et prolongé. La Cour s'irritant, il expliqua qu'il désirait « apprendre à M. l'avocat général l'influence puissante de la chair et pour cela lui faire sentir celle du regard ». Et il condescendit à discourir, à vaticiner l'évangile de la chair glorifiée et sanctifiée.

On imagine aisément la stupeur des douze honnêtes bourgeois de jurés. Ils infligèrent un an de prison à Enfantin, Duveyrier et Michel Chevalier. Et la secte saint-simonienne fut dissoute et interdite. Cette rigueur était fort sage. Et en outre elle fut salutaire aux condamnés ainsi qu'à leurs amis. Quelques an-

nées plus tard, plusieurs des disciples, guéris de leur folie, occupaient dans les lettres, la politique ou l'industrie, de lucratives prébendes. Le repris de justice Michel Chevalier finit dans le rôle, éminemment bourgeois et capitaliste, de beau-père de Paul Leroy-Beaulieu. Quant au père Enfantin, il traîna jusqu'en 1864 son existence de prophète déchu ; depuis 1848, administrateur délégué de la compagnie du P. L. M., il touchait du moins de copieux appointements qui lui procurèrent jusqu'à sa mort le plus sûr moyen d'exercer auprès des petites femmes en peine son ministère amoureux.

* * *

L'ingénieur des mines Jean Reynaud fut, avec Bazard, un des premiers dissidents de la secte saint-simonienne. Il a, lui aussi, rêvé sur l'amour, mais de manière plus émouvante et noble. Dans son ouvrage *Terre et Ciel*, paru en 1854, il expose toute une théosophie qui a pour dogmes l'infinité de la création dans le temps et l'espace, la préexistence et l'existence éternelles des âmes qui se réincarnent sans fin et qui peut-être un jour, tout en continuant leurs transmigrations, échapperont à la mort et recouvreront la mémoire du passé. Le ciel n'est donc pour lui qu'une planète meilleure, d'où il n'accepte pas que l'amour terrestre soit banni :

« Fermez le ciel aussi strictement que vous le voudrez, moralistes sévères, à la Vénus impudique ; mais laissez-y, de grâce, la Vénus-Uranie... : le ciel est sa patrie...

Si les corps sont admis à la gloire de l'apothéose, si, désormais radieux, purs, juvéniles, ils dépouillent à tous égards toute imperfection, n'est-ce pas la beauté physique qui, par eux, se déploie dans le ciel ? Et quel motif aurait-elle de s'y produire, si elle ne devait s'y faire aimer ?

« Mais, si la beauté physique est pleine d'amabilité par elle-même, n'est-elle pas encore infiniment plus aimable lorsqu'elle se joint aux attraits de l'intelligence et de la vertu, bien plus... lorsqu'à tous ces attraits réunis s'ajoutent les attraits souverains de la sexualité ? Quoi, dites-vous, la sexualité ! Oui, et j'entends par là ce contraste profond dans la manière de sentir la vie, de s'y poser, de s'y conduire, lequel, loin de nous choquer par la dissemblance, nous attire au contraire avec une séduction invincible. Il n'est pas nécessaire d'avoir pénétré bien avant dans l'analyse du cœur pour y distinguer les différences vitales qui séparent le caractère masculin du caractère féminin, différences dont celles des corps ne sont sans doute qu'une correspondance ou même qu'une répercussion...

« Ainsi ne cherchez pas dans l'homme solitaire cette miniature de l'univers dont parlait le philosophe antique : elle n'y est pas. C'est dans le couple androgynique et non dans l'individu que se trouve ce divin abrégé ;... et c'est donc par la dualité... que l'on s'élève à la plénitude de la vie. Tel est le fond du mystère de l'androgynie qui ne fait que poindre sur la terre ;... mais, comme tous les biens d'ici-bas, celui-ci ne doit-il pas recevoir, dans les existences d'en haut, tous les perfectionnements qu'il appelle ?

« Si j'ai tant à cœur d'agrandir de la sorte l'idéal de la beauté, ce n'est pas seulement pour prolonger jusque dans le séjour céleste l'admirable combinaison qui fait

une des plus nobles félicités de la terre ; c'est aussi afin de faire rayonner sur l'institution d'ici-bas, et de la sanctifier par là-même, l'institution du ciel. Vous annulez en réalité le sexe féminin dès lors que vous ne le voyez que dans un éternel célibat. En vain consacrez-vous le mariage, dans vos cérémonies : si aucun reflet céleste ne l'illumine, ce n'est qu'une chose basse et qui s'évanouit dans la tombe (37). »

Mais Jean Reynaud, de qui les songes rappellent ceux de Dupont de Nemours, méconnaît comme lui l'enseignement de l'Eglise. Elle ne proscrit point du paradis les amitiés et les amours de la terre : « L'époux chrétien et son épouse, a dit Chateaubriand, vivent, renaissent et meurent ensemble ; ensemble ils élèvent les fruits de leur union ; en poussière ils retournent ensemble et se retrouvent ensemble par-delà les limites du tombeau (38). » Cette phrase si belle et digne de la vision qu'elle consacre, il faudrait pouvoir la lire sans penser au peu chrétien ménage de M. de Chateaubriand.

CHAPITRE XIV

AUGUSTE COMTE ET LA RELIGION DE L'HUMANITE

Il y avait une fois une gentille femme que venait d'abandonner un filou et gredin de mari. L'ayant bien aimé, d'un amour un peu romanesque, elle demeurait éperdue, dans le désastre de sa vie. Elle avait un délicieux visage, régulièrement ovale, où les grands yeux noirs ne savaient plus rire, mais où cette petite bouche, tendre et rouge, appelait toujours le baiser. Elle avait un corps voluptueusement souple et langoureux. Comme elle manquait d'argent, elle écrivait pour les gazettes de médiocres histoires sentimentales. Et voici qu'en l'an de grâce 1845 elle rencontra, — heur ou malheur ? — un philosophe de génie.

C'était un homme violent, autoritaire, d'un orgueil naïf et prodigieux. Il prétendait inaugurer la pensée moderne, la fonder uniquement sur la science, la délivrer de l'inquiétude religieuse, détruire tous les dogmes surnaturels du passé. En dépit de leur style affreux, ses ouvrages manifestaient du moins une apti-

tude puissante à ordonner et déduire les idées. Sans rebuter le culte de quelques disciples, il s'estimait supérieur à toutes louanges et considérait que les siècles n'avaient eu pour rôle que d'aboutir à lui. Aiguillonné de vifs appétits sensuels, il avait épousé à vingt ans une prostituée, qu'il répudia au bout de peu d'années. A deux reprises il passa par de terribles crises de folie.

A ce hasard qui joignit Auguste Comte et Clotilde de Vaux, nous devons un pontife et une grande-prêtresse, une religion, et la plus chimérique utopie d'amour que les hommes aient jamais rêvée.

Quelle aventure, ensemble touchante et saugrenue !

Grand travailleur pour qui les journées étaient courtes, Auguste Comte ne barguignait pas. Il voulut tout de suite, avec Clotilde, aller aux réalités : sitôt qu'il la vit, il la désira et lui témoigna son désir, jugeant qu'elle en devait être fort honorée. Mais elle avait de la vertu, — et sans doute aussi de trop chers et trop tristes souvenirs. Elle repoussa et morigéna le philosophe qui, pour continuer d'être admis auprès d'elle, fut astreint à réprimer sa concupiscence. Dès lors, envoûté par le sortilège de l'amour, il ne pouvait se déprendre de Clotilde. Et il l'adora, — faute de pouvoir l'aimer.

Durant quelques mois, et bien que de temps à autre elle eût encore à refréner les fringales de son soupirant, une pure intimité les unit. Il la désabusait des « superstitions », l'initiait à ses doctrines, lui soumettait ses plans de rénovation sociale. Il ne devait guère l'amuser. Toutefois elle s'efforçait complaisam-

ment à suivre ces conceptions fantasques, flattée qu'Auguste Comte lui en offrît l'hommage comme à son inspiratrice. Et puis, le 5 avril 1846, accablée par tant de chagrins, de fatigues et de philosophie positive, Clotilde de Vaux mourut, à l'âge de trente-et-un ans.

Comte fut bouleversé de désespoir, de colère et de dépit. Il enrageait de n'avoir pas possédé ce corps charmant qui s'était refusé à lui. Mais, sa vanité lui interdisant de s'avouer vaincu par le destin, de s'avouer malheureux, sa sensualité déçue tourna en mysticisme. Il imagina de métamorphoser sa déconvenue amoureuse en joie suprême et de l'imposer à l'humanité entière comme un modèle de perfection.

C'est ce qu'il accomplit, à partir de 1851, dans les quatre volumes de sa *Politique positive* où il révélait au monde, dont il se proclamait le bienfaiteur, la Religion de l'Humanité.

Car, après avoir tant combattu l'idée religieuse, il sentait le besoin d'une religion. Pourvu d'un sens assez fort des nécessités sociales, il comprenait que si les hommes n'étaient plus contenus par les antiques disciplines, leurs passions éclateraient et ramèneraient la barbarie. Alors il tentait de rétablir, sous une autre forme, les dogmes, les sacrements, les rites, contre quoi il s'était acharné. Il inventait un Dieu nouveau, l'Humanité, le Grand-Etre, c'est-à-dire la collectivité de tous les hommes nés ou à naître, — un Dieu qui n'a pas d'existence consciente, mais une existence subjective, irréelle, dans l'esprit de chacun des humains. De même, à l'immortalité personnelle des chrétiens,

il substituait ce qu'il appelait l'immortalité subjective, c'est-à-dire simplement le souvenir que nous laissons après nous ; au jugement de Dieu, le jugement de la postérité, rendu officiellement par les représentants du pouvoir spirituel ; à l'éternité bienheureuse du paradis la reconnaissance indéfectible de l'Humanité. Et à la suite il organisait, en l'honneur de l'Humanité qui est dieu, et des grands hommes qui sont les nouveaux saints, tout un culte et toute une liturgie qu'il démarquait du christianisme et qui comportaient sacrements, prière, mortifications, fêtes religieuses, sacerdoce et pontificat. La pratique en était fort assujettissante, tout fidèle ayant chaque jour à peu près l'équivalent d'un bréviaire catholique à lire ou réciter.

On pourrait prendre cette adoration de l'Humanité, qui n'est qu'un souffle de voix, pour une parodie sacrilège. Mais non : Auguste Comte, s'il tenait les anciens « fétichismes » pour périmés, estimait qu'ils avaient eu leur temps de bienfaisance. Et il se figurait, par son système, en conserver la substance et les concilier avec la raison scientifique. A cette fin, dans son langage rébarbatif et qui décèle un déséquilibre mental, il mettait en œuvre des prodiges de logique et d'invention. Il tirait de sa religion une politique, résolument dictatoriale, où le pouvoir, transmis par l'hérédité d'adoption, ne serait jamais attribué que par délégation du supérieur à l'inférieur. Et il annonçait pour une échéance très-proche, — une quinzaine d'années au plus, — le triomphe universel de la Religion de l'Humanité. Le malheureux, qui témoignait d'un si grossier optimisme en

se fiant à l'iniquité des hommes pour suppléer à l'égard des morts la justice de Dieu, comment d'autre part ne percevait-il pas qu'une immortalité inconsciente équivaut au néant, et que, vidée de cette croyance à l'immortalité personnelle qui anime et soutient les religions, toute son œuvre n'est qu'une fantasmagorie dérisoire et comme une hallucination ? C'est sans doute qu'il avait perdu la vieille notion classique et chrétienne de l'égoïsme humain. A l'exemple des Encyclopédistes et de son « grand précurseur » Condorcet, il reprochait au christianisme et à notre XVII[e] siècle d'avoir méconnu la nature de l'homme et sa faculté d'abnégation.

Le culte de l'Humanité, qui ordonne minutieusement toute la vie familiale, sociale et religieuse, a pour partie essentielle celle qui concerne les relations des sexes, le mariage et l'amour. Se sacrant lui-même premier pontife, Auguste Comte, en quelques pages liminaires, dédiait son œuvre à son amie :

« Noble et tendre victime, la constante pureté de notre affection me permet aujourd'hui de publier ce funèbre hommage sans y dissimuler aucunement l'auguste intimité propre à nos dernières semaines... A toi seule, ma Clotilde, j'ai dû, pendant une année sans pareille, l'expansion tardive mais décisive des plus doux sentiments humains...

« Pourquoi faut-il que, malgré l'ordre naturel des âges, ce soit moi qui doive aujourd'hui révéler ta supériorité méconnue ? Ce qui m'autorise ici à réclamer dignement l'attention publique pour ce devoir sacré, c'est que je ne voyais pas seulement en toi ma noble compagne et

ma précieuse conseillère, mais aussi mon éminente collègue dans l'immense régénération réservée à notre siècle...

« Adieu, mon immuable compagne ! Adieu, ma sainte Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur et de fille ! Adieu, mon élève chérie et ma digne collègue !... Comme principale récompense personnelle des nobles travaux qui me restent à accomplir sous ta puissante invocation, j'obtiendrai peut-être que ton nom devienne inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante (1). »

Mon éminente collègue ! Ce n'est pas en ces termes que de coutume les amants, dans les élégies funèbres, appellent leurs maîtresses mortes. Dante n'a point décerné ce titre à Béatrice, ni Lamartine à Elvire. On ne saurait dénier à Auguste Comte le mérite d'avoir galamment réformé le vocabulaire amoureux.

Sa théorie du mariage n'est pas moins inattendue. Jusqu'à lui cette union légitime, vantée par les uns et dénigrée par les autres, était regardée généralement comme le moyen de réglementer la conjonction des sexes et de fonder la famille. Ce n'est plus cela du tout. La Religion de l'Humanité restitue en effet l'authentique destination du mariage :

« Compléter et consolider l'éducation du cœur en développant les plus pures et les plus vives de toutes les sympathies humaines. — Le positivisme rend donc la théorie du mariage indépendante de toute destination physique, en représentant ce lien fondamental comme la principale source de perfectionnement moral et par suite

comme la base essentielle du vrai bonheur humain (12). — Les appétits sexuels n'ont ici d'autre destination que de produire ou d'entretenir, surtout chez l'homme, les impulsions propres à développer la tendresse. Mais il faut pour cela que leur satisfaction reste très-modérée. Autrement leur nature profondément égoïste tend au contraire à stimuler la personnalité (3). »

Les deux sexes ont des rôles nettement distincts :

« Loin que la situation respective des deux sexes tende aucunement vers l'égalité qu'interdit leur nature, l'ensemble du passé confirme nettement la tendance constante de l'évolution humaine à caractériser davantage leurs différences essentielles (4). »

Aux hommes appartiennent l'exercice de l'intelligence et de la volonté, le sacerdoce et le gouvernement. Les femmes au contraire ont pour apanage les qualités du cœur. A ce titre, « elles sont chargées, d'abord comme mères, puis comme épouses, de l'éducation morale de l'humanité (5) ». Elles rempliront surtout cette tâche dans le mariage où elles développeront les sentiments affectifs et moraux de leurs maris et de leurs enfants : « Outre sa propre valeur, cette sainte union prend une nouvelle importance sociale comme première base indispensable de l'amour universel, but définitif de notre éducation morale (6). »

Mais, pour accomplir leur sainte mission, les femmes devront totalement s'y consacrer. Auguste Comte n'est rien moins que féministe. « *L'homme*, dit-il, *doit nourrir la femme :* telle est la loi naturelle de notre espèce, en harmonie avec l'existence essentiel-

lement domestique du sexe affectif (7). » Mais en revanche il prohibe aux femmes toute indépendance, toute activité mondaine. Elles ne possèderont rien en propre et n'auront pas le droit d'hériter : « Aussi l'existence féminine se concentre davantage dans la famille au lieu de s'en dégager. » La femme, à demi divinisée, y sera pour l'homme un objet perpétuel d'adoration : et il ne s'agit point là d'une figure, mais le fidèle adressera quotidiennement à certaines femmes, qu'il considèrera comme ses anges gardiens, des prières et des litanies.

« Nées pour aimer et être aimées, affranchies de toute responsabilité pratique, librement retirées au sanctuaire domestique, nos occidentales positivistes y recevront le pur hommage habituel d'une gratitude pleinement sentie... Chaque femme deviendra pour chaque homme la meilleure personnification de l'Humanité...

« L'imperfection morale du sexe actif lui prescrit de développer, par un exercice assidu, les affections tendres qui sont chez lui trop inertes. Rien ne peut mieux remplir cette importante condition qu'une pratique familière, à la fois privée et publique, du culte féminin. C'est surtout ainsi que le positivisme retrouvera dignement la haute efficacité morale que le christianisme retirait de la prière... Pour en mieux assurer l'efficacité, il importe que son objet soit nettement déterminé. Or cette condition est naturellement remplie par le culte féminin...

« Nul n'est assez malheureux pour ne pas trouver parmi les femmes, soit comme épouse, soit comme mère, un digne objet d'attention spéciale... La mort, qui semble devoir détruire ce culte individuel, doit au contraire le consolider en l'épurant (8). »

Et ce culte privé de la femme sera couronné par un culte public, lequel « consistera surtout à témoigner directement la reconnaissance du peuple pour l'office social du sexe affectif (9) ».

*
* *

Les lois du mariage positiviste seront pour le moins aussi rigoureuses que celles du mariage chrétien :

« Cette union fondamentale ne peut atteindre son but essentiel qu'en étant à la fois exclusive et indissoluble... L'absence actuelle de tous principes moraux et sociaux permet seule de comprendre qu'on ait osé ériger doctoralement l'inconstance et la frivolité des affections en garanties essentielles du bonheur humain. Entre deux êtres aussi divers que l'homme et la femme, est-ce trop de notre courte vie pour se bien connaître et s'aimer dignement (10) ? »

Otez ce ridicule adverbe, et cette dernière phrase serait belle, — un peu énigmatique, fervente ou désenchantée, passionnée ou railleuse, à la façon de Jean de La Bruyère. Mais dignement ! C'est ainsi que Joseph Prudhomme et le positivisme gâtent tout.

Non content du mariage indissoluble, Auguste Comte entend le parfaire en y ajoutant « le devoir du veuvage éternel, complément final de la vraie monogamie (11) ». Le Code positiviste ne le prescrit pas comme une obligation, mais les meilleurs des époux prêtent librement et d'eux-mêmes ce serment de ne

pas se remarier : c'est évidemment un souvenir des *veuves* du christianisme primitif :

« Pour mieux assurer la maturité d'un tel engagement, l'expérience de la nouvelle Eglise a déjà prouvé qu'il ne doit être reçu que trois mois après la célébration civique qui permet au nouveau couple une entière intimité. Un mois avant la cérémonie municipale, les fiancés promettent solennellement de conserver une parfaite chasteté pendant ce préambule trimestriel de la consécration religieuse. Sans une telle épreuve, chacun d'eux ne pourrait suffisamment garantir sa propre résolution, ni compter assez sur celle de l'autre. Le lien conjugal se trouve dignement inauguré par ce noviciat décisif qui, malgré la liberté légale, montre les deux époux se préparant au mariage subjectif en goûtant, dans toute sa pureté, la fusion des âmes (12). »

Entre tous les hommes, ceux-là, selon Auguste Comte, sont privilégiés et bienheureux qui, après avoir juré de ne point commettre de secondes noces, ont cette chance de perdre l'épouse qu'ils chérissent. Cette mort sera pour eux une bénédiction :

« Le veuvage volontaire offre à l'esprit et au corps autant qu'au cœur tous les avantages essentiels de la chasteté sans exposer aux graves dangers moraux du célibat (13). — Le veuvage peut seul procurer à l'influence féminine sa principale efficacité. Car pendant la vie objective, les relations sexuelles altèrent beaucoup la réaction sympathique de l'épouse, en y mêlant une grossière personnalité... Mais quand l'existence subjective a purifié l'intimité supérieure qui distingue l'épouse, celle-ci devient définitivement notre meilleure provi-

dence morale. Une seule année de digne mariage suffit pour procurer à la plus longue vie une source de bonheur et de perfectionnement que le temps développe sans cesse (14). »

La conclusion s'impose, encore qu'Auguste Comte n'y ait point songé : pour assurer à son épouse un si glorieux rayonnement et pour jouir lui-même de tels bienfaits, un vertueux mari n'hésitera point à dépêcher sa bien-aimée au tombeau.

Enfin les époux qui auront ainsi volontairement prolongé jusqu'à leur mort la durée de leur mariage, pourront être favorisés de la plus douce et insigne récompense :

« Si la liaison survécut à l'un, pourquoi la gratitude publique ne la garantirait-elle pas aussi après l'autre, en enveloppant d'un même cercueil ces cœurs que la mort ne put disjoindre ? Cette solennelle éternisation d'un digne mariage pourrait quelquefois être décernée d'avance, quand les vrais organes du sentiment public la jugeraient assez méritée (15). »

Quel mélange de pathétique tendresse et d'aberration ! Se figure-t-on ce plus pudique des secrets, — l'intimité d'un bel amour, — étalé et profané devant des tribunaux !

Dans cette première partie de son enseignement, le positivisme traite encore le mariage comme l'union spirituelle et charnelle des deux sexes. Tout en dépréciant la fonction physique et sensuelle, il ne l'annule point. Mais ce n'est là que la route vulgaire et le pont-aux-ânes. Les dévots sectateurs de l'Humanité,

les vrais amants se garderont d'une voie si proche du péché. A l'exemple d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux, ils anéantiront en eux les désirs de la chair, — sans être pour cela privés des félicités conjugales : le mariage subsistera pour cette élite sous l'espèce de mariage blanc. En même temps que de veuvage éternel, les nouveaux époux feront vœu de chasteté :

« Toute l'efficacité personnelle et sociale du mariage serait ainsi réalisable dans une union qui, quoique plus tendre, resterait toujours aussi chaste que le lien fraternel. — On verra bientôt se multiplier une telle union... Un digne usage de l'adoption permettra de compléter ce lien exceptionnel en procurant la maternité la plus pure aux âmes les mieux identifiées (16). »

Voilà donc le mariage transmué en état presque aussi heureux et salutaire que le veuvage. Pour les meilleurs des humains, cette chaste union fera prévaloir dans l'amour la tendresse sur l'appétit. Et en outre elle permettra de perfectionner la race en limitant aux individus les plus aptes la faculté d'engendrer :

« Beaucoup de maladies se transmettent, et même s'aggravent, par l'hérédité... En scrutant assez cette grande question, on trouverait peut-être que le quart des populations occidentales devrait sagement s'abstenir de toute procréation... Quand on soignera la propagation de notre espèce autant que celle des principales races domestiques, on reconnaîtra la nécessité de la régler ainsi. Mais cela ne peut résulter que de la libre institution des mariages chastes, d'après la théorie positive de l'union con-

jugale où les relations sexuelles ne sont pas directement nécessaires. Car l'interdiction légale du mariage, souvent invoquée par les médecins contre les maladies héréditaires, offrait un remède non moins odieux qu'illusoire (17). »

Au contraire, il est évident que les mariages blancs préconisés par Comte offrent une solution expérimentale et réaliste.

Arrivée à ce point, son imagination logicienne ne se repose pas. Il n'est pas tout-à-fait content. Car, s'il veut prescrire l'amour pur et interdire l'acte sensuel, il veut aussi maintenir non seulement la famille, à quoi l'adoption pourrait suffire, mais encore la maternité physique. Cette épouse toujours vierge, il exige qu'elle puisse devenir mère.

Ici le positivisme, qui a si péremptoirement répudié toute croyance surnaturelle, nous jette en plein merveilleux, — un merveilleux, il est vrai, scientifique et tel qu'Auguste Comte nous apparaît comme un romancier à la manière de Wells :

« Il faut expliquer une institution religieuse spécialement destinée à résumer l'ensemble de notre perfectionnement physique, intellectuel et moral, en le concentrant sur un progrès décisif. Il consiste à systématiser la procréation humaine en la rendant exclusivement féminine (18). »

Pour hâter ce progrès, pour diriger vers cette découverte qui permettra de concilier la virginité et la maternité, les vœux, les travaux, les efforts des religieux et des savants, il intègre dès maintenant dans

la Religion de l'Humanité l'adoration de la Vierge-Mère, considérée comme la limite idéale de notre nature, comme une utopie que la science accomplira :

« Si l'appareil masculin ne contribue à notre génération que d'après une simple excitation, dérivée de sa destination organique, on conçoit la possibilité de remplacer ce stimulant par un ou plusieurs autres dont la femme disposerait librement.

« Voilà comment je suis conduit à représenter l'utopie de la Vierge-Mère comme le résumé synthétique de la religion positive... En surmontant les préjugés scientifiques, on doit d'abord reconnaître l'harmonie continue d'une telle institution avec l'ensemble des lois réelles... Un tel perfectionnement se trouve annoncé par l'essor croissant de la chasteté... propre à la race humaine, du moins parmi les mâles.

« Personnellement envisagée, une telle modification doit améliorer la constitution, cérébrale et corporelle, des deux sexes, en y développant la chasteté continue,... tout prétexte d'abus sexuel ayant ainsi disparu... Domestiquement considérée, cette transformation rendrait la constitution de la famille humaine plus conforme à l'esprit général de la sociocratie, en complétant la juste émancipation de la femme, ainsi devenue indépendante de l'homme, même physiquement... Ainsi purifié, le lien conjugal éprouverait une amélioration aussi prononcée que quand la monogamie y remplaça la polygamie ; car on y réaliserait l'utopie du moyen âge, où la maternité se concilie avec la virginité...

« Appréciée civiquement, cette institution permet seule de régler la plus importante des productions, qui ne saurait devenir assez systématisable tant qu'elle s'accomplira dans le délire et sans responsabilité. Réservée à

ses meilleurs organes, cette fonction perfectionnerait la race humaine en déterminant mieux la transmission héréditaire des améliorations... Le développement du nouveau mode ferait bientôt surgir une caste sans hérédité, mieux adaptée que la population vulgaire au recrutement des chefs spirituels.

« On ne peut dignement instituer le culte du sexe aimant tant que la maternité reste incompatible avec la pureté... [Une] affinité fondamentale... devait ériger le culte occidental de la Vierge-Mère en préambule spontané de l'adoration universelle de l'Humanité. Car le Grand-Etre réalise l'utopie féminine en se fécondant sans aucune assistance étrangère... Voilà comment le positivisme réalise l'utopie du moyen âge en représentant tous les membres de la grande famille comme issus d'une mère sans époux (19). »

Ainsi Auguste Comte décrétait la suppression de la volupté amoureuse. Pour assurer la régénération positiviste et le bonheur des hommes, ce farouche philosophe leur dérobait leur plus doux passe-temps. Le pauvre homme! Il pensait que les femmes, sans avoir pris de plaisir, deviendraient mères avec entrain. Plutôt c'est le contraire qu'elles cherchent. Auguste Comte persuaderait malaisément les petites femmes d'aujourd'hui.

La Religion de l'Humanité ne s'est point, comme il le vaticinait, répandue sur toute la terre. Toutefois les folies ont la vie dure ; et celle-là n'est point morte. Il y a encore aujourd'hui, de par le monde et surtout au Brésil, quelques sectaires pour obéir à tel ou tel pontife qui prétend avoir hérité d'Auguste Comte, par succession légitime, le sceptre spirituel.

Le culte de la femme, le veuvage éternel, les mariages blancs, la Vierge-Mère, voilà donc le statut qu'Auguste Comte impose à l'amour. Reconnaissez-vous là des voyageuses qu'ailleurs et sous d'autres costumes nous avons déjà rencontrées? Car les idées mènent leur perpétuelle aventure par les chemins du monde et du temps.

Auguste Comte qui professe les dogmes nouveaux de la science positive, que fait-il à son insu ? Il ranime simplement le vieux rêve sentimental des troubadours et des Précieuses, de cette Madeleine de Scudéry qui disait : « Je veux un amant qui, se contentant de la possession de mon cœur, m'aime jusques à la mort. » Mais tout dégénère : comme il a plus de pédantisme et plus de folie ! Et jamais il ne se déride: ce n'est pas lui qui s'oublierait jusqu'à sourire de ses songes...

Clotilde de Vaux eut trop de patience, — de l'endurer pendant un an ! Il en fallait moins pour mourir.

CHAPITRE XV

SENANCOUR ET L'AMOUR ROMANTIQUE

Dans cette première moitié du XIXe siècle, tandis que ces réformateurs se démènent, notre littérature brûle d'un amour fervent et passionné. Il est ensemble pur et luxurieux, fatal et sacré, la vertu et la volupté suprêmes, le maître des âmes, de la raison et des lois, l'hymne de la Nature et la voix de Dieu : les hommes n'ont qu'à se soumettre à lui et, même s'il les fait souffrir, à l'adorer... C'est l'amour romantique. Dès l'aube du siècle, il éclate dans l'œuvre d'un grand écrivain : et ce n'est pas Chateaubriand ou Mme de Staël que je veux dire, mais Senancour, qui vaut de leur être comparé.

Bien que Sainte-Beuve et George Sand aient rendu un si juste hommage à l'auteur d'*Obermann*, il n'a pas, dans notre histoire littéraire, la place qu'il mérite. Par la magie du style, la noblesse et la sincérité, l'inquiétude religieuse et l'effort de la raison vers la lumière, son œuvre compte parmi les témoignages les plus pathétiques et les plus beaux de notre pensée ; et par

son œuvre, plus encore que le célèbre roman d'*Obermann*, j'entends ces deux livres moins connus qui, publiés à vingt ans de distance, attestent le travail persévérant de son âme. En 1799, ses *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* montrent Senancour disciple à la fois des Encyclopédistes et de Jean-Jacques; persuadé que l'être humain doit s'engloutir dans la mort et accablé par cette vision du néant, il n'en exige pas moins le bonheur ; et, selon Rousseau, il en demande le sercet à l'homme de la Nature, qui limite ses besoins et se borne, sans regretter et sans prévoir, à cueillir les sensations : il se forge de la sorte un optimisme désespéré. Vingt ans plus tard, à la suite de réflexions que marquent tous ses écrits, il répudiait la chimère du bonheur et aboutissait, dans ses *Libres Méditations*, à résoudre par une philosophie presque chrétienne et dans un langage vraiment admirable l'énigme du monde et de la destinée.

Il n'appartient à notre sujet que par sa première période. C'est en 1806, à trente-six ans, qu'il publia son traité *de l'Amour*. De famille noble, fils de parents à tendances jansénistes et consacré par eux à la prêtrise, il s'était échappé à dix-neuf ans. S'étant marié à une jeune fille suisse qu'il aima quelques jours, il conçut bientôt pour une autre ce grand amour contrarié qu'il a raconté dans *Obermann*. Pour avoir souffert des contraintes sociales, il fut soulevé de colère ; et l'histoire de sa vie intime nous éclaire ainsi son idée de l'amour.

Emporté vers la mort et condanné à l'anéantissement, l'homme, dit Senancour, n'en doit pas moins

bannir toute inquiétude et se résigner au destin : il ne dépend que de lui d'être ainsi heureux :

« Homme trompé, tes misères sont de toi seul. Rien n'est contradictoire, rien n'est injuste ; bien plus, rien n'est misérable dans tes destins mortels... Demain tu ne seras plus : qu'importe, en vis-tu moins aujourd'hui ? Ou quand tu seras dissous, sera-ce un mal ? Insensible, ne seras-tu pas impassible ? As-tu gémi de n'être pas né ?... Abandonne une résistance, et si fatigante et si vaine ; plus sage et plus heureux, livre-toi doucement à l'irrévocable destinée. Tes vœux n'arrêteront pas tes destins ; laisse donc tes destins entraîner ta volonté paisible. Cède pour n'être pas contraint ; et sans opposer un effort puéril à la force universelle que rien n'arrête, sans lutter contre le fleuve éternel, repose heureusement sur la nacelle qu'une douce pente entraîne à l'inévitable mort (1). »

Et l'homme n'a point à s'empêcher de l'ordre universel que gouverne la fatalité :

« Tout est indifférent dans la nature, car tout est nécessaire : tout est beau, car tout est déterminé... L'individu n'est rien, comme être isolé : sa cause, sa fin sont hors de lui. Le tout existe seul, absolument, invinciblement, sans autre cause, sans autre fin que lui-même... Que lui importe que le mortel se joue sur la rive fleurie ou s'engloutisse dans l'abîme des eaux ; qu'il secoure son semblable ou poignarde son ami ; qu'il jouisse ou souffre, naisse ou meure ?... Une même fécondité produira l'insecte d'un jour et l'astre de mille siècles ; une même nécessité décomposera pour jamais et ce ver éphémère et ce soleil passager comme lui (2). »

Aucune loi morale ou sociale n'est donc fondée à réprouver le plaisir : « Celui-là seul est certainement éloigné de tout mal, qui cherche avec naïveté ce qui peut le faire jouir sans remords. » Et le plus noble et délicieux des plaisirs est celui de l'amour :

« L'amour doit gouverner la terre que l'ambition fatigue. L'amour est ce feu paisible et fécond, cette chaleur des cieux qui anime et renouvelle, qui fait naître et fleurir, qui donne des couleurs, la grâce, l'espérance et la vie (3). — Puisque l'amour est naturel, puisqu'il est inévitable, il est essentiellement bon. Il est honnête, il est sublime. — « Amour ! enthousiasme du beau ! harmonie des sentiments et de la pensée ;... mystérieuse incertitude qui entraîne et séduit ; qui refuse longtemps pour longtemps promettre ; qui éloigne pour embellir ; qui fait du bonheur d'un jour l'espoir de nos années ; qui change un plaisir terrestre et périssable en une volupté simple, égale, immense ; qui dissipe les douleurs de l'homme, qui répare sa vie ; qui rétablit dans nos destinées perdues la candeur d'une vertu primitive, et dont la paix élevée semble appartenir à des régions célestes (4) ! »

On a blasphémé l'amour en l'accusant d'être fantasque et décevant : c'est lui imputer une faute qui est moins la sienne que celle de la vie :

« L'Amour est vanité. Je le veux. L'Amour est vain, comme tous les incidents de notre vie périssable : il est vain comme les affections d'un cœur mortel, comme le sont et l'homme et cette terre humaine qu'il fatigue de son inquiétude, et toutes les choses qui passent, qui peuvent finir, que les désirs embellissent, et qui ne sont qu'un souvenir alors qu'on croit les posséder... L'amour

est une ombre... en effet. De toutes ces ombres dont se compose le fantôme de l'existence morale, c'est la moins bizarre peut-être et la moins déplorable ; et si la vie n'est qu'une suite de vanités, il faut bien avouer que le premier de nos songes est une des choses les plus importantes de la vie (5). »

Et le sort lui ayant refusé la félicité de l'amour, l'auteur d'*Obermann* a du moins son rêve pour consolation :

« Une femme à aimer... ce n'est pas une Diane à la taille svelte, au front élevé, courageuse, légère, forte, inaccessible : mais Vénus-Adonias, taille moyenne, formes arrondies, mouvements voluptueux, physionomie de grâce et de délicatesse. La main ne sera pas assez forte pour n'avoir point besoin d'être aidée, d'être servie. Le bras aura les proportions favorables aux caresses. Le sein donnera tout ce que l'imagination la plus heureuse eût deviné pour le charme des belles heures de la vie : il est ce que l'homme n'eût jamais imaginé, ce que la nature infinie a seule pu faire ; douce harmonie de simplicité et de beauté! assez beau pour l'excès du plaisir, assez simple pour être encore beau quand le plaisir n'est plus... Mais le regard ! et le sourire ! et la voix ! O femme que j'eusse aimée! Je n'ai point vu de sourire plus beau que le vôtre ; votre œil avait une expression que je n'ai retrouvée nulle part ; la terre n'a pas une voix de femme qui soit ce qu'était votre voix (6). »

Cependant l'amour, dans nos sociétés modernes, entraîne toutes sortes d'erreurs et de chagrins. Loin qu'il en soit coupable, ce sont nos lois qui l'ont corrompu en voulant le réprimer :

« Tout ce qu'on a voulu opposer à la force de l'amour n'a pu la dissimuler et l'a rendue plus funeste. Vainement on a lutté contre la puissance de cette loi naturelle. — Si l'amour fait de si nombreuses victimes, c'est que vous n'avez vu dans cette première loi de l'homme que le moyen de population, nécessaire dans l'état, au lieu d'y voir aussi la volupté. — Des lois actuelles de l'Europe, les plus mal raisonnées sont celles qui concernent l'amour (7). »

Elles ont prétendu le soumettre au mariage, cette union tyrannique et insensée :

« Une telle union ne nous suffit pas. Je vous demande un prestige qui puisse se perpétuer, vous me donnez un lien dans lequel je vois à nu le fer d'un esclavage sans terme, sous ces fleurs d'un jour dont vous l'aviez maladroitement couvert, et que vous-même avez déjà fanées (8). — Les cachots seuls vous montreront des chaînes aussi pesantes que les chaînes rouillées et inflexibles d'un joug sans confiance, sans union, sans repos, mais nécessaire, mais indissoluble, et ne laissant que la mort pour unique et tardive espérance. — J'avouerai qu'en supposant les choix les plus réfléchis, sur cent unions indissolubles on doit en espérer une heureuse. C'est prouver, trop peut-être, combien je suis loin de me joindre aux nombreux détracteurs du mariage... Je dirai seulement que, s'il est un arrangement que je trouve admirable, c'est celui qui suppose que tous [les humains] seront accomplis dès qu'on les aura mis deux à deux (9). »

Senancour, à l'encontre de nos préjugés, revendique pour l'amour sensuel la franchise et la liberté :

« Les anciens voyaient dans ce qui appartient à l'union des sexes un des principaux intérêts de la vie humaine... Ces peuples d'alors ne connaissaient guère nos scrupules, décence bizarre que le temps, l'influence du sacerdoce et celle des maximes devenues chrétiennes ont portée très-loin parmi nous. Cette affectation à supprimer de la vie que nous avouons tout ce qui tient à l'acte le plus essentiel de la vie naturelle, a pu promettre des avantages spécieux,... il se peut qu'une morale d'esclaves convienne assez aux âmes endormies...

« L'organe de la génération, loin d'être honteux, fut un signe vénéré, consacré ; il fut presque divinisé. On l'avait choisi pour emblème de la Nature ; car la principale expression de la nature est celle de la puissance fécondante, et sa principale force celle de reproduire. Et encore actuellement, chez les Arabes du Désert, peuplades dont l'origine est très reculée, le serment fait sur le membre viril est plus solennel que tout autre. Le Lingam en Indou, le Phallus dans le culte isiaque, Priape chez les Grecs, étaient vénérés et représentés dans les temples. De jeunes vierges portaient un Phallus de grandeur naturelle dans les pompes ou processions sacrées. —

« Dès longtemps nous avons anathématisé les institutions qui prescrivaient la nudité dans les rites des fêtes religieuses. Cependant on rencontre, dans quelques circonstances, des traces de l'indifférence avec laquelle l'antiquité voyait ce qui nous révolterait maintenant. Les historiographes rapportent que des filles nues, placées sur les marbres d'une fontaine, offrirent du lait à une reine de France faisant son entrée à Paris.

« La Nudité est odieuse à ceux qui ont perdu la force et dès lors la grâce du désir (10). »

Pour mettre en évidence combien les coutumes des Européens sont peu déterminées par la Nature, Senancour mentionne, d'après les voyageurs, celles des autres peuples :

« Dans l'Orient, dans les contrées les plus anciennement civilisées, un homme possède plusieurs femmes, et c'est légalement. Ailleurs une femme a plusieurs hommes, et c'est légalement... La communauté des femmes ne parut nullement absurde à plusieurs d'entre les plus sages des hommes... Chez les Brasiliens, et ailleurs, les filles jouissent des hommes sans aucune difficulté, et les pères les offrent eux-mêmes, non seulement aux étrangers, mais aux jeunes gens du pays. Mais, dès que les femmes sont mariées, elles sont assommées si elles manquent à leurs engagements. Ces usages si conformes à la raison des choses... n'empêchent point que la pudeur y soit très connue, malgré la nudité...

« Vers la rivière de Sierra-Leone, les femmes non mariées doivent être chastes, mais lorsqu'elles sont une fois mariées, ce serait une impolitesse de leur part de se refuser à leur amant : elles jouissent comme elles veulent, mais elles n'abusent point leurs maris et nomment le père de l'enfant... Quoique ces mœurs soient moins fondées en raison que celles qu'on attribue aux Brasiliens, on y trouve du moins une droiture trop étrangère aux nôtres. —

« L'inceste est contre la nature, a-t-on dit. Cela n'est pas : les enfants formés d'une union incestueuse naissent et vivent comme les autres... Cette union était l'union sacrée chez les Parsis... On prétend que le croisement des races est nécessaire à la beauté de l'espèce. Il faut bien que cela ne soit pas vrai parmi les hommes. Les Parses n'étaient pas inférieurs aux autres peuples (11). »

Affranchi des gênes et des fausses hontes que les hommes lui ont fait subir, l'amour se gardera toutefois de rejeter cette pudeur qui ajoute à ses charmes :

« Si la pudeur était contraire au plaisir, comment appartiendrait-elle surtout à l'âge de l'amour? Les enfants ne la connaissent pas, les vieillards semblent l'oublier : elle ne soumet que ceux qui peuvent jouir, elle n'est puissante que chez l'homme capable d'aimer, elle n'est souveraine que dans le sexe pour qui l'amour est tout. Je ne vois pas pourquoi chercher, ni comment trouver la raison d'une opposition mystérieuse entre la pudeur et l'amour. Au contraire la pudeur ne saurait exister dans celui qui n'aurait pas le sentiment du plaisir, et elle ne peut être vraiment connue que des cœurs faits pour aimer. —

« S'il est peu d'unions heureuses, c'est en grande partie parce que la pudeur est trop négligée dans l'indiscrète liberté du mariage, et même dans d'autres occasions où l'habitude semble éloigner l'attention des désirs... Je ne suis pas encore parvenu à concevoir que des personnes de sens trouvent tout simple de coucher habituellement ensemble. J'aime beaucoup mieux imaginer une famille laponne et hottentote, étendue pêle-mêle dans sa hutte étroite, huileuse et enfumée. Ces gens-là sont conséquents, et ils auraient raison quand même ils n'y seraient pas forcés. Mais nous, nous instruits, délicats, quelle excuse donner ?... quand c'est dans une chambre achevée par tous les arts que nous plaçons un lit pour plusieurs; quand c'est au milieu des commodités choisies par les recherches de tant de siècles que pour dormir nous nous réunissons incommodément entre les mêmes draps, comme si nous craignions de nous plaire trop longtemps ensemble (12). »

Persuadé de son excellence et de sa vertu, l'amour ne se souillera plus du mensonge et de l'adultère, mais osera fièrement se déclarer. Les amants ne feront point de serments d'une constance éternelle qui n'est en leur pouvoir : « N'allons pas jurer d'aimer toujours ; nul n'est certain d'aimer le lendemain (13). » Le seul commandement est la loyauté :

« Le premier de tous les devoirs est de ne pas tromper. — Dès qu'une liaison s'établit entre des personnes honnêtes, c'est un engagement, ne fût-il que tacite, d'être exclusivement l'un à l'autre tant que ce lien durera, de ne se jamais tromper ; et dès lors de faire connaître avec franchise le moment où ces dispositions viendraient à cesser (14). »

Un amant qui révère la sainte liberté de l'amour n'en refuse point le bénéfice à l'être qu'il aime ; et il consent à l'amour même le sacrifice de sa passion.

C'est bien cet amour éperdu de sens et d'âme qui, après Senancour, dans la littérature romantique, se pâme tour à tour de plaisir et de sanglots. Hugo l'entend partout chanter dans la nature et dans l'histoire ; Musset, qu'il déchire, ne fait pas moins de lui sa religion ; Vigny, désabusé de tout, le célèbre encore dans la *Maison du Berger ;* il bavarde dans l'œuvre de George Sand, et Michelet tente d'édicter en son nom une morale et des lois. Il n'est plus, comme pour les platonisants, un beau désir, un moyen de perfection : il a sa fin en soi-même, car il est un Dieu. Quelques grands écrivains de ce temps sont à part : Lamartine, qui a hérité de Pétrarque sa conception

de l'amour spirituel ; Stendhal, et Balzac, ce grand réaliste qui a dépeint l'amour dans toutes les nuances de sa vie et de sa vérité.

Nous ne suivrons pas les manifestations de l'amour romantique. Trop proche de nous et toujours vivant, il n'a pas encore pris la patine du passé. Avec lui c'est l'époque moderne qui commence, tumultueuse et bouillonnante, où ressuscitent et se mêlent tous les rêves des siècles, et au seuil de laquelle il est temps d'arrêter notre voyage aventureux.

CONCLUSION

Ainsi avons-nous, au long de trois siècles, accompagné l'amour. Il nous a conduits dans des contrées étranges et chez des peuples fantastiques ; nous avons entendu ses dévots lui adresser fades soupirs et propos graveleux ; nous l'avons vu se déguiser d'oripeaux extravagants. Sous ces imaginations touchantes ou grotesques, frivoles ou démentes dont les hommes l'affublent, on a peine à toujours reconnaître le jeune dieu.

Et pourtant, si diverses que soient ces apparences, les générations n'inventent guère, touchant l'amour. Même délivré de toutes lisières et de tous liens, même lancé dans l'infini des songes, l'esprit humain ne saurait distinguer de lueurs nouvelles. Tout est découvert depuis qu'un homme a médité sur la condition immuable des hommes. Et ils ne font dès lors au cours des âges que ressasser leur plainte et leur désir.

Toutes ces conceptions de l'amour que nous avons rencontrées peuvent se ramener à deux, à celles mêmes que le moyen âge léguait à la Renaissance :

l'amour gaulois ou libertin et l'amour spirituel. De l'un à l'autre en effet, encore que parfois ils tentent désespérément de s'unir comme dans le romantisme, oscille sans fin l'idée humaine de l'amour.

Et il y a bien en lui une dualité contradictoire. Il est à la fois du ciel et de la terre. Il est le plus charnel, le plus brutal des appétits ; et il est aussi le plus délicat, le plus suave des sentiments. Avide de jouissance, il a l'égoïsme de la volupté ; mais il a des tendresses infinies, et c'est par son sortilège que les âmes atteignent à l'illusion d'échapper à soi-même et de se donner. Qu'il ait son origine dans le besoin et le plaisir des sens, cela n'est point douteux. Mais comme il dépasse vite ce besoin qui demeure impuissant à l'expliquer ! La jouissance ne varie point, en soi, prise avec un être ou un autre ; et c'est pourquoi le marquis de Sade, ce fanatique de la jouissance, jette l'anathème à l'amour, l'amant ayant pour propre de choisir et de vouloir, — sous une impulsion qui a quelque chose de mystérieux, souvent d'insensé, toujours de si fatal que les anciens la croyaient produite par les dieux, — une seule créature entre toutes.

Cette dualité cause surtout le trouble de l'amour. Elle l'empêche de jamais goûter la quiétude des appétits contents, car il est comme soulevé par une ambition surnaturelle. Et d'autre part, issu de la fonction sexuelle, l'amour ne peut tout à fait s'en délivrer. Soumis à la fuite du temps, aux vicissitudes et aux caprices de la chair, il subit la maladie et la mort ; rivé à la terre, il ne peut s'envoler au domaine des purs esprits qui n'éprouvent que des sentiments éternels.

Mais les hommes cherchent ardemment le bonheur dans ce plus impérieux de leurs sentiments. Et c'est pourquoi, méconnaissant l'amour réel, ils se sont créé des utopies d'amour. Les uns réduisent l'amour à la sensation, font de lui un bref plaisir, un jeu, un passe-temps, ou bien au contraire veulent l'arracher à la vie terrestre et charnelle pour le transmuer en félicité de l'âme. Les autres tournent en béatitude la passion même ou, sans refuser de voir ses violences, ses désordres et ses douleurs, ne l'érigent pas moins en objet d'adoration.

Au sortir de tant de rêves plus ou moins malsains et fallacieux, il est bienfaisant de se retremper le cœur et l'esprit dans quelque ouvrage de raison lucide et de vérité. Relisez donc, entre tous, Racine et La Bruyère. Comme par miracle, les quelques pages d'*Andromaque* ou du chapitre *Du Cœur* ont capté l'amour tout entier et frissonnent de ses délices et de ses tourments, de son rire et de ses larmes, de sa mélancolie et de sa colère, de sa fièvre et de sa volupté.

RÉFÉRENCES

CHAPITRE II

1. Heroët, *Œuvres poétiques.* Paris, 1909. p. 7.
2. Id., p. 10.
3. Id., p. 8.
4. Id., p. 13.
5. Id., p. 55.
6. Id.. p. 34.
7. Théodose Valentinian, *L'Amant ressuscité de la mort d'Amour.* Lyon, 1558, p. 46.
8. Id., p. 44.
9. Id., p. 49, 64.
10. Id., p. 218.
11. Id., p 53.
12. Id., p. 78.
13. Id., p. 247.
14. Id., p. 84, 90.
15. *L'Heptaméron* de la reine de Navarre. Nouvelles 19, 36, 63.
16. Id., Nouvelle 5.
17. Marguerite de Navarre, *Dernières poésies.* Paris, 1896, p. 93, 111.
18. Id., p. 390.
19. Id., p. 394, 432.

CHAPITRE III

1. Jeanne Flore, *Contes amoureux.* Paris, 1543, f° 20.
2. Id. f°s 23, 39.
3. Id. f° 24.
4. Id., f° 54.
5. Hélisenne de Crenne, *Œuvres.* Paris, 1543. Les angoisses douloureuses qui procèdent d'amour, chapitre II.
6. Id., ch. XIII.
7. Louise Labé, *Œuvres,* Lyon, 1823. — Sonnet 18.
8. Id., p. 63, 64, 69, 70,
9. Mellin de Saint-Gelais, *Œuvres.* Paris, 1873. Tome I, p. 83.

CHAPITRE IV

1. Nicolas de Troyes, *Le grand Parangon des Nouvelles Nouvelles*, Paris, 1866, p. 161.
2. *Opuscules d'amour.* Lyon, 1547, p. 111, 112.
3. Id., p. 115, 121, 123.
4. Id., p. 126.
5. *Pantagruel,* livre III, chapitre XXXII.
6. Noël du Fail, *Œuvres facétieuses.* Paris, 1874, tome I, p. 46-48.
7. Id., tome II, p. 257.
8. Cholières, *Œuvres.* Paris, 1879, tome I, p. 222, 223.

9. Id., p. 238, 239.
10. Etienne Pasquier, *Œuvres*. Amsterdam, 1723, tome II, p. 732.
11. Tahureau, *Dialogues*. Paris, 1870, p. 8, 19.
12. Id., p. 53.
13. François de Billon, *Le fort inexpugnable* etc. Paris, 1555, f° 19.

CHAPITRE V

1. *Essais*, livre III, chap. v.
2. Id., livre III, chap. III.
3. Id., livre III, chap. v.
4-5-6. Id., Id.
7. Id., livre III, chap. XII.
8. Id., livre I, chap. XXIX.
9. Id., livre II, chap. XII.
10-11. Id., Id.
12. Id., livre I, chap. XXX, livre II, chap. XII.
13. Id., livre I, chap. XXX.
14-15-16. Id., livre III, chap. v.
17. Id., livre I, chap. XXIX, livre III, chap. v.

CHAPITRE VI

1. *L'Astrée*, tome I. Paris, 1633, préambule.
2. *L'Astrée*, tome III. Paris, 1646, p. 878, 879.
3. *L'Astrée*, tome I, p. 853.
4. Id., tome I, p. 517.
5. Id., Id., p. 697.
6. Id., tome II. Paris, 1632, p. 508.
7. Id., tome IV. Paris, 1633, p. 262.
8. Id., tome I, p. 36.
9. Id., tome I, p. 473.
10. Id., tome I, p. 350.
11. Id., tome III, préambule.
12. Id., tome II, préambule.
13. Id., tome III, préambule.
14. *L'Astrée*, tome I, p. 196, 199.
15. Id., tome I, p. 511.
16. Id., tome II, p. 223, 224.
17. Id., tome III, p. 72.
18. Nicolas Faret, *l'Honnête homme*. Paris, 1630, p. 239, 241.
19. Gomberville, *Cythérée*. Paris, 1642, tome I, p. 372.
20. Mme de Motteville, *Mémoires*. Paris, 1838, p. 18.
21. Mlle de Scudéry, *Conversations morales*. Paris, 1686, tome II, p. 997.
22. Id., *Cyrus*, tome VI. Paris, 1651, p. 113, 114, 115.
23. Id., Id., p. 207.
24. Id., *Clélie*, tome III. Paris, 1655, p. 491.
25. Id., *Clélie*, tome IV. Paris, 1655, p. [illegible].
26. Id., Id., p. 997.
27. Id., *Cyrus*, tome X. Paris, 1654, p. 697, 698, 700, 702.
28. Id., Id., p. 853.
29. Id., Id., p. 1027-1029.
30. Id., *Clélie*, tome II. Paris, 1654, p. 927.
31. Id., Id., p. 969.
32. Id., Id., p. 1255.
33. Du Perret, *La Cour d'amour*. Paris, 1667, tome I, p. 31 et s.
34. Mme de Lambert, *Œuvres complètes*. Paris, 1808, p. 86.
35. Id., p. 127, 128.
36. Id., p. 185, 183.
37. Id., p. 176.
38. Id., p. 189, 190.
39. Id., p. 179.
40. Id., p. 192.

CHAPITRE VII

1. Malherbe, *Œuvres complètes*. Paris, 1862, tome IV, p. 28 et s.

2. Frédéric Lachèvre, Desbarreaux et Saint-Pavin. Paris, 1911, p. 243 à 256.
3. *Poésies* de Charleval et Saint-Pavin. Amsterdam, 1759, p. 61.
4. Frédéric Lachèvre, *op. cit.*, p. 457.
5. Cyrano de Bergerac, *Œuvres diverses*. Paris, 1661, p. 107.
6. Id., p. 175.
7. Id., *Nouvelles œuvres*. Paris, 1662, p. 531, 532.
8. Id., Id., p. 523, 524.
9. Dalibray, *l'Amour divisé*. Paris, 1653. Lettre Liminaire.
10. D'Aubignac, *Relation véritable du Royaume de Coquetterie*. Nouvelle édition, Paris, 1655. p. 59-61.
11. *Recueil Sercy* (prose), 1658, tome I, p. 324 et s.
12. *Recueil Sercy*, 1660, tome V, p. 61.
13. *Poésies* de Mlle Desjardins. Paris, 1664, p. 66.
14. *Nouveau recueil de pièces galantes* de Mme de Villedieu. Paris, 1669, p. 13.
15. *Poésies* de Mlle Desjardins. Paris, 1664, p. 76.
16. Hortense Desjardins, *Recueil de quelques lettres ou relations galantes*. Paris, 1668, p. 1 et s. Textes cités par Emile Magne : Madame de Villedieu. Paris, 1907.
17. Le Pays, *Nouvelles œuvres*. Paris, 1715, p. 129.
18. Chaulieu. *Œuvres*. La Haye, 1777, t. I, p. 232.
19. Saint-Evremond, *Œuvres*. Amsterdam, 1726, tome I, p. 144.
20. Id., t. IV, p. 388, 389.
21. Id., t. V, p. 314.
22. Id., t. IV p. 397, 398. t. I, p. 145.
23. Id., t. III, p. 415.
24. Id., t. IV, p. 179.
25. Id , t. IV, p. 134-136.
26. Id., t. III, p. 264.
27. Id., t. I, p. 133, 134.
28. Id., t. II, p. 402.
29. Id., t. III, p. 152, 156.
30. Id., t. IV, p. 217.
31. Id., t. II, p. 144.
32. *Mémoires de Grammont*. Edition Jouaust, p. 336.
33. Id., p. 182, 183.

CHAPITRE VIII

1. Victor Cousin, *Fragments philosophiques*. Troisième édition. Paris, 1838, tome II, p. 363.
2. Mme Guyon. *Opuscules spirituels*. Nouvelle édition. Cologne, 1720, p. 232.
3. Id., p. 253.
4. Id., p. 255.
5. *La vie de Mme Guyon écrite par elle-même*. Nouvelle édition. Cologne, 1720, t. III, p. 193.
6. Id., p. 149.
7. Id., t. II, p. 177.
8. Mme Guyon, *L'âme amante de son Dieu*. Cologne, 1717, p. 31.
9. Id., p. 35.
10. Fénelon, *Explication des Maximes des Saints*. Paris, 1697, p. 10.
11. Bossuet, Avertissement sur les Mémoires à Mgr l'Archevêque de Cambrai, *Œuvres complètes*, 1862, tome X, p. 40.
12. Bossuet, *Réponse à quatre let-*

tres de Mgr l'Archevêque de Cambrai, id., p. 159.
13. Malebranche. *Traité de l'Amour de Dieu.*
14. V. Cousin, *op. cit.*, t. II, p. 306, 307.
15. Id., p. 325.
16. Id., p. 313.
17. Id., 322.
18. Basnage. *Annales des Provinces-Unies*. La Haye, 1726, tome II, p. 53.
19. Id.
20. Antoinette Bourignon, *La Lumière du Monde*. Amsterdam, 1679. 3e partie, p. 153.
21. Id., 2e partie, p. 107.
22. Id., 3e partie, p. 25.
23. Id., 1re partie, p. 252.
24. *Vie continuée de demoiselle Bourignon*. Amsterdam, 1686, p. 21.

CHAPITRE IX

1. Montesquieu, *Pensées et Fragments inédits*. Bordeaux, 1909, p. 255.
2. Rémond de Saint-Mard, *Œuvres mêlées*. La Haye, 1742, tome I,. p. 96, 97.
3. Id., t. II, p. 134, 137.
4. Autreau, *Œuvres*. Paris, 1749, tome I. p. 73 et s.
5. *Nouveau Théâtre italien*. Paris, 1732, tome II. *Belphégor*, vaudeville final.
6. Id., Le Fleuve d'oubli, scène V.
7. Id., tome I, p. 288.
8. Marivaux, Spectateur français, 17e feuille. *Œuvres*, Paris, 1781, tome IX, p. 194.
9. Marivaux, *Lettres de M. de M. racontant une aventure*. Id., p. 320. 321.
10. Marivaux, *Théâtre complet*. Paris, 1878, p. 99.
11. Id., p. 104, 105, 107
12. Damours, *Lettres de Ninon de Lenclos*. Lettres 2, 8.
13. Id., Lettres 8 et 9.
14. Id., Lettres 21, 20.
15. Id., Lettre 25.
16. Crébillon fils. La nuit et le moment. *Œuvres*. Paris, tome IX, p. 14 et s.
17. Id., Les égarements du cœur et de l'esprit, *Œuvres*, tome III, p. 5, 6.
18. Id., p. 105.
19. Id., Le Sylphe. *Œuvres*, t. I, p. 22.
20. Id., La nuit et le moment. *Œuvres*, tome IX, p. 6.
21. Id., Lettres de la marquise de M. au comte de R. *Œuvres*, tome I, p. 56.
22. Caylus, *Œuvres badines*. Paris, 1787 ,tome XI, p. 10.
23. Chevalier de Béthune, *Relation du monde de Mercure*. Genève, 1750, tome II, p. 79-82.
24. Id., tome I, p. 109-112.
25. Id., p. 114-117.
26. *Correspondance de Mme du Deffand*. Paris, 1865, tome I, p. 100, 270. 248.
27. Chamfort, *Œuvres*. Paris, 1824, tome I, p. 414, 413.

CHAPITRE X

1. Vairasse d'Alais, *Histoire des Sévarambes*. Paris, 1677, tome III, p. 336.
2. Id., tome I, p. 212,223.
3. Gabriel de Foigny, *La terre australe connue*. Vannes, 1676, p. 78, 79.
4. Claude Gilbert, *Histoire de*

Calejava. Dijon, 1700, p. 31.
5. Id., p. 123-125.
6. Baudot de Juilly, *Dialogues entre MM. Patru et d'Ablancourt sur les Plaisirs*, t. I, p. 220, 179.
7. Id., tome II, p. 25.
8. Id., tome II, p. 39, 40.
9. *Dialogues du baron de Lahoutan et d'un sauvage*. Nouvelle édition Amsterdam, 1728, préface et p. 60.
10. *Mémoires de l'Amérique septentrionale ou suite des voyages de M. le baron de Lahoutan*. Nouvelle édition à Amsterdam, 1728, tome II, p. 142, 143.
11. Id., p. 144, 148, 150, 118.
12. *Dialogues*, p. 117.
13. *Mémoires de l'Amérique septentrionale*, t. II, p. 152.
14. *Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons*. Amsterdam, 1798, tome I, p. 102.
15. Delisle de la Drevetière, *Arlequin sauvage*. Paris, 1733, Acte I, scène IV.
16. Id., Acte II, scène III.
17. Id., Acte I, scène V.
18. Fuzelier, *Les Indes galantes avec la nouvelle entrée des Sauvages*. Paris, 1736, *Les Sauvages*, p. 5, 6.
19. La Chaussée, le Préjugé à la Mode, *Œuvres*. Paris, 1762, tome I, Acte II, scène II.
20. Duclos, Mémoires, sur les Mœurs de ce siècle, *Œuvres*, Paris, 1820, tome II, p. 478.
21. J.-J. Rousseau, Discours sur l'origine de l'inégalité, *Œuvres*. Paris, 1839, tome IV, p. 144, 155.
22. Toussaint, *Les Mœurs*. Nouvelle édition. Amsterdam, 1763, p. 297.
23. Id., p. 307.
24. Morelly, *Le Naufrage des îles flottantes ou Basiliade*. Messine, 1753, tome I, p. 17-22.
25. Id., p. 29-33.
26. Morelly, *Code de la Nature*, 1755, p. 6.
27. Maubert de Gouvest, *Lettres iroquoises*. Irocopolis, 1752, tome I, p. 122 ; tome II, p. 157.
28. Id., tome I, p. 21 et 22, 33 et 36, 123.
29. Id., tome I, p. 23, 38.
30. Le Mettrie, *l'Art de jouir*. A Cythère, 1753, p. 3, 7.
31. Id., p. 10, 14.
32. Id., Discours sur le bonheur, *Œuvres philosophiques*. Berlin, 1764, tome II, p. 209.
33. Helvétius, De l'Homme, *Œuvres*. Paris, 1818, tome II, p. 93.
34. Id., p. 110.
35. Id., p. 443.
36. *Les rêveries* de Maurice de Saxe. La Haye, 1756, tome II, p. 218-220.
37. Id., p. 223, 216.
38. Bougainville, *Voyage autour du monde*. Paris, 1771, p. 198.
39. Id., p. 190.
40. Id., p. 197.
41. P. 220.
42. Diderot, les Bijoux indiscrets, *Œuvres*. Edition Assézat, t. IV, p. 370.
43. Id., Lettres à Mlle Volland, *Œuvres*, tome XIX, p. 318.

44. Id., Id., *Œuvres*, tome XVIII, p. 357, 429.
45. Id., Id., Id., p. 408, 409.
46. Id., Sur le voyage de Bougainville, *Œuvres*, tome II, p. 203-204.
47. Id., Supplément au voyage de Bougainville. *Œuvres*, t. II, p. 220.
48. Id., Id., Id., p. 247.
49. La Dixmerie, *Le sauvage de Taïti aux Français*. Londres, 1770, p. 109.
50. Id., p. 13, 23, 19.
51. Id., p 21.
52. Poncelin de la Roche-Tilhac, *Histoire des Révolutions de Taïti*. Paris, 1782, tome I, p. 3.
53. Id., tome II, p. 110, 111.
54. Dulaurens, *Imirce ou la fille de la Nature*. Berlin, 1765, p. 156, 157.
55. Id., p. 158, 161.
56. Id., *Le compère Mathieu*. Nouvelle édition. Londres, 1777, tome III, p. 192, 195.
57. Tiphaigne de la Roche, *Histoire des Galligènes*, Amsterdam, 1765, tome I, p. 130.
58. Id., tome II, p. 62.
59. Id., tome I, p. 131.
60. Id., tome II, p. 118, 117.
61. *La République des philosophes*. Genève, 1768, p. 112, 114, 115.
62. Rouillé d'Orfeuil, *L'Alambic des lois*. Hispahan, 1773, p. 27.
63. Id., p. 39.
64. Id., *L'Alambic moral*. Hispahan, 1773, p. 394-397.
65. Id., *L'Alambic des lois*, p. 55.
66. François Boissel. *Le Catéchisme du genre humain*. Paris, 1789, p. 17, 24, 136.
67. Delisle de Sales, *Philosophie de la Nature*, Amsterdam, 1770, tome III, p. 406.
68. Id., tome II, p. 151.
69. Id., tome III, p. 128.
70. Guillard de Beaunieu, *L'Elève de la Nature*. Amsterdam, 1771, tome II, p. 22.
71. Id., tome II, p. 130.
72. Mercier, *L'An 2440*. Nouvelle édition, Paris, 1793, épitre dédicatoire.
73. Id , chap. LXVII.
74. Id., Id.
75. Id., chap. XL.
76. D'Holbach, *Système social*. Londres, 1773, tome II, p. 135.
77. Id., *Morale universelle*. Amsterdam, 1776, tome III, p. 7, 8, 17.
78. Bernardin de Saint-Pierre, Etude de la Nature, *Œuvres*. Paris, 1820, tome VI, p. 253, 254.
79. Saint-Lambert, De la Raison ou Ponthiamas, *Œuvres philosophiques*. Paris an VI, tome I, p. 345, 346.

CHAPITRE XI

1. Laclos, *De l'éducation des femmes*. Paris, 1903, p. 16, 17.
2. Id., p. 34, 35.
3. Id., p. 38, 40.
4. Id., p. 29-32.
5. Id., p. 34.
6. Id., p. 22.
7. Id., p. 65.
8. Restif de la Bretonne, *la Découverte australe*. Leipsick, 1781, tome III, p. 93.
9. Id., p. 453, 454.
10. Id., p. 524-530.

11. Restif de la Bretonne, *les Gynographes*. La Haye, 1777, p. 63.
12. Id., p. 77.
13-14. Id., p. 86.
15. Id., *l'Andrographe*. La Haye, 1782, p. 53.
16. Id., p. 60, 61.
17. *Les Gynographes*, p. 92.
18. Id., p. 94.
19. *L'Andrographe*, p. 62, 63.
20. *Les Gynographes*, p. 94.
21. Id., p. 104.
22. *La découverte australe*, tome IV, p. 389 et 390.
23. Restif de la Bretonne, le *Pornographe*. Londres, 1779, p. 113, 115.
24. Id., p. 126.
25. Id., p. 148.
26. Id., p. 147.
27. Id., p. 148.
28. Id., p. 141, 142.
29. Id., p. 155, 154.
30. *La nouvelle Justine*. Nouvelle édition en Hollande, 1797, tome I, p. 97, 74, 194 ; tome II, p. 27, 28.
31. Id., tome I, p. 31, 35.
32. Id., p. 195.
33. *La Philosophie dans le Boudoir*. Londres, 1795, tome I, p. 115, 75.
34. *Justine*, tome I, p. 195.
35. *Boudoir*, tome I, p. 152.
36. *Justine*, tome I, p. 3.
37. Id., p. 120.
38. Id., p. 282.
39. *Boudoir*, tome II, p. 43-47, 115, 119.
40. Id., p. 119.
41. Id., p. 122, 124.
42. Id., p. 122, 123.
43. Id., tome I, p. 114, tome II, p. 129.
44. *Boudoir*, tome I, p. 153, 154. *Justine*. tome I, p. 195. *Boudoir*, tome II, p. 40.
45. *Boudoir*, tome II, p. 144. *Justine*, tome I, p. 322. *Boudoir*, tome II, p. 155.
46. *Boudoir*, tome II, p. 43.
47. *Justine*, tome I, p. 105.
48. Restif de la Bretonne, *l'Anti-Justine*. Paris, 1798, p. 3 et 4, 17.
49. Id., p. 99.

CHAPITRE XII

1. Desfontaines, *le Nouveau Gulliver*. Paris, 1730, tome I, p. 52,57.
2. Id., p. 45-48.
3. Id., p. 35-36, 58-61.
4. Comte de Martigny, *Le voyage d'Alcimédon*. Amsterdam, 1759, p. 27.
5. Id., p. 55, 56.
6. Id., p. 60.
7. Saint-Martin, *De l'esprit des choses*. Paris, an VIII, tome I, p. 64, 62.
8. Id., p. 64.
9. Dupont de Nemours, *Philosophie de l'Univers*. 3e édition. Paris, an VIII, p. 57, 58.
10. Id., p. 185- 187.

CHAPITRE XIII

1. Fourier, *Œuvres complètes*, Paris, 1841, tome I, préface des éditeurs.
2. Fourier, Théorie des Quatre Mouvements, *Œuvres*, tome I, Introduction de Fourier.
3. Victor Considérant, *Destinée sociale*. 2e édition 1848, tome II, p. 25.

4. *Quatre-Mouvements*, p. 104.
5. Id., p. 57.
6. Id., p. 162-171.
7. Id., p. 187, 188.
8. Fourier, Traité de l'Association domestique, *Œuvres*, tome V, p. 221.
9. Id., p. 218, 236, 237.
10. Id., p. 223, 224.
11. Id., p. 259.
12. Id., p. 222.
13. Id., p. 261-264.
14. Id., p. 268.
15. *Quatre-Mouvements*, p. 258 à 263.
16. Fourier, *Le Nouveau Monde Industriel*. Paris, 1829, p. 396.
17. *Association domestique*, p. 394.
18. Id., *Œuvres*, t. IV, p. 380.
19. Toussenel, *l'Esprit des bêtes*. 6e éd. Paris, 1862, p. 5, 1.
20. Id., p. 9.
21. Id., p. 2, 3.
22. Id., p. 102-106.
23. Toussenel, *Le Monde des Oiseaux*. 3e édition. Paris, 1864, p. 39, 47.
24. Cabet, *Voyage en Icarie*. Paris, 1845, p. 140.
25. Id., p. 277, 298.
26. Id., p. 122.
27. Bazard, *Religion saint-simonienne*. Paris, 1832, p. 1.
28. *Œuvres de Saint-Simon*, publiées par Olinde Rodrigues. Paris, 1832, tome I, p. 191, 197.
29. Saint-Simon et Enfantin, *Œuvres complètes*. Paris, 1862, tome XVI, p. 45, 53, 56, 122, 218 ; tome XVII, p. 109, 126.
30. Id., tome XIV, p. 151, 152.
31. Id., p. 157-163.
32. Id., tome XXVII, p. 199-201.
33. Id., tome XVII, p. 54.
34. Id., tome XLVII, p. 69.
35. Id., p. 304 et s.
36. Id., p. 346.
37. Jean Reynaud, *Terre et Ciel*. Paris, 1854, p. 192 et s.
38. *Génie du Christianisme*, livre I, chap. x.

CHAPITRE XIV

1. Auguste Comte, *Politique positive*. Paris, 1851, tome I. Dédicace.
2. Id., p. 235 240.
3. Auguste Comte, *Catéchisme positiviste*, 2e édition. Paris, 1874, p. 286.
4. *Politique positive*, tome I, p. 247.
5. Id., p. 254.
6. Id., p. 236.
7. Id., p. 247.
8. Id., p. 259-261.
9. Id., p. 264.
10. Id., p. 237.
11. Id., p. 238.
12. Id., tome IV, p. 127.
13. Id., tome I, p. 239.
14. *Catéchisme positiviste*, p. 290, 291.
15. *Politique positive*, tome I, p. 234.
16. Id., p. 241 ; tome IV, p. 320.
17. *Catéchisme positiviste*, p. 285.
18. *Politique positive*, tome IV, p. 273.
19. Id., p. 68, 276-279, 412.

CHAPITRE XV

1. Senancour, *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*. Paris, an VIII, p. 27.
2. Id., p. 30, 31.

3. Senancour, *Obermann*. Paris, 1912, tome II, p. 88, 77.
4. Senancour, *De l'Amour*. Paris, 1806, p. 21, 51.
5. Id., p. 37.
6. Id., p. 33.
7. Id., p. 19, 22, 95.
8. *Obermann*, tome II, p. 84.
9. *De l'Amour*, p. 114, 186.
10. Id., p. 138-140, 154, 156.
11. Id., p. 124-127, 271-272.
12. Id., p. 80-81, 89-90.
13. Id., p. 65.
14. Id., p. 107, 65.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Au grand siècle.

TROISIÈME PARTIE

De Louis le Bien-Aimé à la Révolution.

QUATRIÈME PARTIE

Après la Tourmente.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN. 7. 21


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 12 05 07 006 4